



**HAL**  
open science

# Étude de contenu de la presse lesbienne : Lesbia Magazine, de 1982 à 2012

Jade Almeida

► **To cite this version:**

Jade Almeida. Étude de contenu de la presse lesbienne : Lesbia Magazine, de 1982 à 2012. Histoire. 2015. dumas-01199375

**HAL Id: dumas-01199375**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01199375>**

Submitted on 15 Sep 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris I (Panthéon- Sorbonne)

Jade Almeida

Étude de contenu de la presse lesbienne : *Lesbia Magazine* de 1982 à 2012.

(Histoire culturelle du contemporain)

Sous la direction de Pascal Ory

Jury :

Monsieur Pascal Ory.

Madame Julie Verlaine.

Session : 2014 – 2015

## **REMERCIEMENTS**

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de mémoire, Pascal Ory, qui a accepté dès le début que je travaille sur l'homosexualité féminine et a permis que je mène à bien ce travail commencé en 2011.

Merci à Julie Verlaine et Pascale Goetchel pour m'avoir donnée la méthodologie ayant soutenu la réalisation de ce travail.

Un merci particulier à celles qui ont accepté de répondre à mon questionnaire en ligne, ainsi qu'à Michel Larrouy, Martine Laroche et Catherine Gonnard pour avoir accepté de me rencontrer. Vos réponses, confidences et anecdotes ont nourri ma réflexion.

Parce qu'un tel travail de recherche ne peut se faire sans l'aide de quelques dévoués, je tiens à remercier Jeanne et Quentin, dont les critiques et conseils de lectures m'ont été très précieux durant l'année écoulée. Merci pour votre patience et pour la centaine de débats provoqués cette année autour de mes définitions.

Un merci tout particulier à mes parents, à qui je dois d'être arrivée aussi loin.

Enfin merci à ma compagne, Lise, pour toutes les heures passées à discuter de mon mémoire, pour toutes les nuits de relecture, pour son soutien, ses encouragements et sa présence.

Je vous dois à tous et toutes d'avoir mené ce travail à bien.

## INTRODUCTION

« Faut-il s'étonner que l'homosexualité masculine, si elle a toujours eu ses défenseurs, ses apologistes, ses détracteurs, ses persécuteurs, fût cependant discutée, disséquée, étudiée, analysée . bref cette manifestation prenait la parole, elle était nommée et reconnue, acceptée, bafouée, condamnée... mais il en était question... De l'homosexualité féminine ? Presque rien ! »<sup>1</sup>

Érica LANGE

« Why explore the relationship between media, gender and identity ? Media and communications are a central element of modern life, whilst gender and sexuality remain at the core of how we think about our identities. With the media containing so many images of women and men, and messages about men, women and sexuality today, it is highly unlikely that these ideas would have no impact on our own sense of identity. At the same time, though, it's just as unlikely that the media has a direct and straightforward effect on its audience. [...] To complicate things further, we live in changing times. »<sup>2</sup>

David GAUNTLETT

---

1 Érica LANGE, *Les lesbiennes*, Paris, Éditions Garancières, 1984, 293 p. .

2 « Pourquoi vouloir étudier les relations entre médias, genre et identité ? Parce que les médias et la communication représentent un élément central de la vie moderne, quand le genre et la sexualité restent au cœur de notre représentation identitaire. Avec des médias offrant de nos jours tant d'images de femmes et d'hommes, et de messages sur les hommes, les femmes et la sexualité, il est hautement improbable de considérer que ces idées ne puissent avoir aucun impact sur la manière dont nous nous représentons notre identité. De même, néanmoins, qu'il est tout aussi improbable de considérer que les médias ont un impact direct et sans détour sur leur audience. [...] Pour compliquer encore plus les choses, nous vivons une période de changements. » David GAUNTLETT, *Media, Gender And Identity an introduction*, Londres, Routledge, 2002, p.1

Érica Lange, dans son ouvrage sur les lesbiennes dénonce le silence imposé à l'homosexualité féminine en comparaison avec l'homosexualité masculine. À cette première citation nous avons associés les propos de David Gauntlett qui a publié un ouvrage sur l'impact que peuvent avoir les médias sur la construction identitaire, partant de l'hypothèse qu'un individu exposé à tant de messages médiatiques concernant sa sexualité, ne peut échapper à l'impact significatif de cesdits messages. Ces deux citations éclairent notre motivation à réaliser une étude de la presse féminine homosexuelle au travers de la revue *Lesbia Magazine*. Nous considérons en effet, à l'instar d'Érica Lange, que l'histoire du lesbianisme n'a été que trop peu abordée par l'université française. Les premières études historiques sur les homosexualités apparaissent à partir des années 1980 mais sont, pour leur grande majorité, réalisées sous l'angle de l'homosexualité masculine (c'est le cas par exemple des travaux de Philippe Ariès<sup>3</sup> ou encore de Jacques Girard<sup>4</sup>). Trop peu de travaux sont conduits exclusivement sur les lesbiennes, hormis quelques ouvrages devenus des références dans le domaine, notamment celui de Marie-Jo Bonnet : *Un Choix sans équivoque : recherches historiques sur les relations amoureuses entre les femmes du XVIe – XXe siècles*<sup>5</sup>, celui de Nicole G. Albert : *Saphisme et décadence dans l'art et la littérature en Europe à la fin du XIXe siècle*<sup>6</sup> ou encore les recherches de Christine Bard, dont le travail sur les *garçonnes*<sup>7</sup> aborde l'homosexualité féminine.

C'est dans l'optique de s'inscrire dans la continuité de ces travaux et d'enrichir nos connaissances sur l'histoire des homosexualités, que nous avons réalisé notre mémoire sur la communauté lesbienne. Notre choix d'objet d'étude a été motivé par la longévité et la stabilité dont a fait preuve *Lesbia Magazine*. *Lesbia* débute en 1982, sous l'impulsion de Catherine Marjollet et de Christiane Jouve, et s'arrête en 2012 après trente années de parution bénévole et mensuelle (à l'exception de la période estivale où un unique numéro couvre les mois de juillet et d'août). De par

---

3 Philippe ARIÈS, Georges DUBY, *Amours et Sexualité en Occident*, Paris, Edition du Seuil, 1991, 335p.

4 Jacques GIRARD, *Le Mouvement homosexuel en France : 1945-1980*, Paris, Syros, 1981, 206p.

5 Marie-Jo BONNET, *Un choix sans équivoque : recherches historiques sur les relations amoureuses entre les femmes, XVIe-XXe siècle*, Paris, Denoël, 1981, 293 p.

6 Nicole ALBERT, *Saphisme et décadence dans le Paris fin-du-siècle*, Paris, La Martinière, 2005, 361p.

7 Christine BARD, *Les garçonnes : modes et fantasmes des années folles*, Paris, Flammarion, 1998, 159 p.

sa longévité nous avons considéré que *Lesbia Magazine* représentait une source d'informations non négligeable sur l'histoire de la population lesbienne en France. Sa création en 1982 correspond aux premières revendications distinctes des militantes lesbiennes, désireuses de se détacher des mouvements féministes et des luttes gays. Sa durabilité couvre une période de recherche identitaire, de revendications politiques, de changements législatifs pour les lesbiennes. À la fin des années 1990, *Lesbia Magazine* devient un témoin du renouvellement générationnel au sein de la communauté et des changements que cela entraîne sur les conceptions du militantisme. Enfin, l'arrêt de la revue en 2012 conduit à une analyse des stratégies de ré-appropriation du discours médiatique et de l'occupation de l'espace public par une minorité sexuelle. Travailler sur *Lesbia Magazine* c'est aussi prendre en compte son caractère d'organe de presse unique à destination de la communauté homosexuelle. Notre revue n'a en effet souffert d'aucune concurrence stable sur le marché en près de vingt ans de publication, ce qui en fait un cas unique de discours médiatique sans contre-pouvoir. Cette caractéristique explique également que *Lesbia Magazine* ait été considéré comme une référence au sein de la communauté lesbienne et plus particulièrement pour la génération des années 1990.

Notre travail tend à souligner la place du périodique en tant que vitrine de l'histoire des lesbiennes. Publié par un groupe de femmes, pour la plupart homosexuelles, en grande majorité militantes, dans un contexte d'émergence de la lutte pour l'égalité des sexes dans la sphère publique, *Lesbia* offre un témoignage de la recherche de visibilité de cette communauté. Sa ligne éditoriale nous renseigne sur les sujets qui ont été les plus traités par les rédactrices, ceux qui ont provoqué le plus de débats parmi les lectrices, les sujets qui ont été ignorés, ceux dont le traitement a évolué avec le temps, etc. Toutefois notre recherche ne se limite pas à l'analyse de *Lesbia* en tant qu'observateur et relais de son temps. L'intérêt que nous portons au rôle et à l'impact de *Lesbia Magazine* sur ses lectrices est ainsi mis en avant par la seconde citation extraite de l'ouvrage de David Gauntlett<sup>8</sup>. L'assertion donnée par l'auteur résume de manière effective, quoique succincte, le paradoxe dans lequel se situe le courant historiographique des études sur les médias. De tels travaux ne remontent qu'aux années 1980. Avant cette période, les historiens s'étaient en effet surtout penchés sur l'histoire de la presse avec une approche politique et littéraire. Après la Seconde Guerre mondiale, fut réalisée une « histoire scientifique des journaux »<sup>9</sup> avec une instauration d'inventaires de quotidiens et périodiques menant à la réalisation de synthèses sur la presse en

---

8 David GAUNTLETT, *op. cit.*, p.1

9 Dominique KALIFA, Alain VAILLANT, « Pour une histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle », *Le Temps des médias*, 2004, n°2 p.197-214

général<sup>10</sup>. À partir de 1980, la presse est replacée dans le grand ensemble des moyens de communication de l'homme. L'histoire de la presse, devient une histoire des médias. Le mot médias lui-même nous vient de l'expression *mass-media*, traduit par « les médias de masse ». Au sein de ces différents travaux, notre étude de la presse lesbienne se situe dans un courant de recherches récent qui tente de réaliser une « histoire culturelle de la presse »<sup>11</sup> :

*Envisager une histoire culturelle de la presse part du constat et de l'hypothèse suivante : par les caractères de sa production, l'ampleur de sa diffusion et les rythmes nouveaux qu'il impose au cours ordinaire des choses, l'essor du journal (et la lecture de périodiques en général) tend à modifier profondément l'ensemble des activités [...] Un des enjeux majeurs d'une histoire culturelle de la presse sera donc d'évaluer le rôle des périodiques et de leur appropriation dans l'émergence des identités sociales, professionnelles, génériques, politiques, etc. »<sup>12</sup>.*

L'histoire de la presse et des médias fut avant tout réalisée à partir de médias dominants comme les quotidiens, depuis le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, et la télévision, à partir de 1960. Notre objet d'étude néanmoins, bien que s'inscrivant dans cette historicité, doit s'en éloigner, car il a ceci de particulier, qu'étant un magazine mensualisé, il suppose une périodicité différente et donc un angle d'approche différent<sup>13</sup>. De plus, le fait d'être produit par et pour une communauté minoritaire fait de *Lesbia Magazine* un média dit « communautaire ». Il nous faut ainsi définir ce que nous entendons par notion de « communauté » qui regroupe de multiples définitions. Pour Ferdinand Tönnies<sup>14</sup>, la communauté serait fondée sur des sentiments naturels, sur le sang partagé et le respect mutuel. Selon ses travaux, la communauté apparaît comme une unité absolue, un ensemble

---

10 Pour une historiographie plus complète, voir : Georges WEILL, *Le Journal, origines, évolution et rôle de la presse périodique*. Paris, La Renaissance du livre, 1934, 450 p.  
Eugène HATIN, *Histoire politique et littéraire de la presse en France, avec une introduction historique sur les origines du journal et la bibliographie générale des journaux depuis leur origine*, Paris, Poulet-Malassis, 1861, 475p.

11 Dominique KALIFA, Alain VAILLANT, « Pour une histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle », *Le Temps des médias*, 2004/&, n°2 p.197

12 *Ibid*

13 Étant donnée la diversité du genre qui regroupe à la fois des périodiques très spécialisés (*Auto-Moto*, *La Pêche et les poissons*...) mais aussi très généraliste (*Elle* ou *GQ*), et une très grande diversité de publics visés (public très jeune avec *Julie* ou *Pomme d'Api* ou un public plus ancien avec *Vivre Plus* ou *Notre Temps*), nous avons décidé de retenir les propos de Bertrand Labasse concernant la définition du magazine comme toute publication dite périodique.

14 Ferdinand TÖNNIES, *Communauté et société*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, 276 p.

hégémonique où les distinctions individuelles laissent la place au collectif. C'est une notion que l'auteur oppose à la société dans laquelle les individus seront amenés à agir plus égoïstement, où l'individu prime sur le collectif et où les liens reposent avant tout sur l'idée de profit et sur des contrats négociés au préalable. Les travaux de Max Weber<sup>15</sup> mettent un peu plus en avant le sentiment subjectif d'appartenance au groupe. Il ne suffit pas d'avoir des traits ou des biens en commun pour former une communauté, encore faut-il que les individus ressentent un lien d'union avec le groupe. Les publications d'Anderson<sup>16</sup> sur la nation mettent encore plus l'accent sur l'aspect imaginaire d'un tel sentiment d'appartenance. Pour cause, tous les individus d'une même nation ne connaîtront jamais l'ensemble de leurs concitoyens, aussi l'attachement communautaire relève d'un imaginaire commun, partagé, qui crée et entretient ce sentiment d'unicité.

Si nous prenons en compte les différentes définitions de la notion de communauté, nous retrouvons principalement l'existence d'un ou plusieurs points communs entre des individus et le sentiment subjectif d'appartenir à un groupe. Dans cette continuité, la communauté lesbienne désignerait donc un groupement d'individus se désignant comme homosexuelles et revendiquant des traits partagés. Les presses communautaires désignent donc les productions réalisées par des individus se revendiquant de la communauté lesbienne et publiant des journaux destinés aux membres du même groupe. Cette définition met ainsi en avant le processus d'apprentissage que suppose la formation d'une communauté, mais également son caractère personnel.

Dans le cas de la communauté homosexuelle, les individus subissent un processus de marginalisation par une société qui les identifie comme différents du seul fait de leurs préférences sexuelles. Ainsi, hommes comme femmes intègrent cette conception d'anormalité au point de se reconnaître, d'une manière subjective, comme appartenant à un groupe spécifique en dépit des différences d'âges, de cultures, de pays ou même de langues, processus mis en avant notamment par les travaux de Didier Éribon<sup>17</sup>. C'est l'une des particularités de la communauté homosexuelle, qui est d'ailleurs centrale dans notre approche de *Lesbia Magazine*, car nous nous trouvons face à un groupe d'individus qui tente de se rassembler autour du seul point commun de leurs rapports sexuels et/ou amoureux. C'est pourquoi, à cette définition, il nous faut associer les propos d'Adeline Cherqui sur l'identité homosexuelle : « On doit reconnaître que l'appréhension de

---

15 Max WEBER, *Les catégories de la sociologie*, Paris, Pocket, 1995, 410 p.

16 Benedict ANDERSON, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 2002, 212 p.

17 Didier ÉRIBON, *Réflexions sur la question gay*. Paris, Flammarion, 2012, 615p.

l'identité homosexuelle s'avère fort complexe du fait que les pratiques sexuelles sont, d'une manière générale, frappées de censures et entourées de tabous<sup>18</sup>. »

Selon les travaux de Link et Phelan<sup>19</sup>, qu'ils ont développé à partir des publications de Goffman<sup>20</sup>, la stigmatisation relève d'un processus que l'on peut définir par cinq critères : l'étiquetage et les étiquettes, l'existence de stéréotypes liant « les personnes étiquetées à des caractéristiques indésirables, des stéréotypes négatifs<sup>21</sup> », l'existence de catégories plaçant les personnes labellisées séparés entre « eux » et « nous », la discrimination et les relations de pouvoir au détriment de la minorité. Cette stigmatisation a notamment pour conséquence d'orienter le discours social sur les minorités sexuelles (stéréotype, insultes, images dégradantes ou clichés, absence de visibilité, etc). Ainsi, les travaux de Link et Phelan mettent en évidence le lien entre labellisation et stéréotype, mais aussi perte de statut social et discrimination. Dans le cas de l'homosexualité, ces études, couplées à celles d'Adeline Cherqui<sup>22</sup>, démontrent qu'un individu entré dans un processus de réassignation se heurte à la stigmatisation associée au fait d'appartenir à une minorité sexuelle. Pour Natacha Chetcuti<sup>23</sup> et Christiane Jouve<sup>24</sup>, les lesbiennes sont ainsi confrontées à l'absence de représentation et au poids de l'invisibilité sociale dans leur construction identitaire. En d'autres termes, du fait d'être stigmatisées en tant que lesbiennes, les femmes homosexuelles se retrouvent privées de représentations et modèles référents auxquels s'identifier. Les discriminations associées aux stigmates de l'homosexualité féminine étant le silence et l'absence de reconnaissance en tant que sexualité à part entière. « La répression du lesbianisme se fait en grande partie par le silence, par sa négation, par sa réduction à l'insignifiance, et cela dans tous les domaines, culture, politique, médias, médias, vie quotidienne, sciences sociales.<sup>25</sup> »

---

18 Adeline CHERQUI, « La notion d'identité comme enjeu de lutte dans le champ homosexuel », *Production et revendication d'identités*, Paris, l'Harmattan, 2009, 276 p.

19 Jo C. PHELAN et Bruce G. LINK, « Conceptualizing stigma », *Annual review of Sociology*, 2001, 363-385p.

20 Erving GOFFMAN, *Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Editions de Minuit, 1975, 175 p.

21 Jo C. PHELAN et Bruce G. LINK, « Conceptualizing stigma », *Annual review of Sociology*, 2001, 27, 363-385.

22 Adeline CHERQUI, « La notion d'identité comme enjeu de lutte dans le champ homosexuel », *Production et revendication d'identités*, Paris, l'Harmattan, 2009, 276 p.

23 Natacha CHETCUTI, *Se dire lesbienne*, Paris, Payot, 2010, 299 p.

24 Christiane JOUVE, « Invisibilité et invisibilisation des lesbiennes : le sceau du secret » *Homosexualité et lesbianisme, mythes, mémoires, historiographies : actes du colloque international*, Lille, Cahiers Gai-Kitsch-Camp, p.10-18.

25 Claudie LESSELIER, « Lesbianisme, quelle subversivité ? », *Lesbia Magazine*, n°89, décembre 1990, p.13

C'est dans ce contexte de stigmatisation que nous nous proposons d'analyser *Lesbia Magazine*, que nous considérons comme une réponse à l'absence de visibilité apporté par la communauté lesbienne. Les problématiques soulevées par notre travail sont les suivantes : en quoi *Lesbia Magazine* a-t-il été à la fois vitrine de l'histoire d'une minorité sexuelle en France et vecteur de construction communautaire et identitaire ? De plus, en quoi le discours produit possède-t-il un potentiel critique de la norme ? Nous considérons ainsi que notre périodique occupe un rôle de vecteur de construction identitaire à deux niveaux. Il favorise tout d'abord la constitution du lien communautaire par l'élaboration d'une identité commune. Dans un second temps, le mensuel véhicule un discours normatif à l'intention d'un lectorat que l'absence de visibilité prive de modèles de représentation. Nous considérons donc qu'un tel espace discursif influe sur le processus de création identitaire de l'individu auquel il est destiné. Ce discours se faisant en marge de la norme sociale, nous souhaitons démontrer son potentiel contestataire. Par la notion d'identité, nous entendons la façon dont l'être humain construit son rapport personnel avec l'environnement, comme défini par Jean-Jacques Dorais<sup>26</sup>. L'auteur désigne ainsi l'identité comme une conscience personnelle qui différencie l'individu de l'autre. Lorsque cette conscience est partagée par un plus grand nombre on peut alors parler d'une conscience collective.

Afin de répondre à nos problématiques, la première partie de notre travail est centrée sur la création de *Lesbia Magazine* et le contexte de revendications sociales qui entoure sa première publication. Notre seconde partie interroge le rôle du mensuel dans la création du lien communautaire ainsi que son potentiel normatif. Nous argumentons par la suite, dans le troisième chapitre, qu'il existe un modèle lesbien unique discernable au sein de la revue et que ce modèle pose les premières limites aux moyens et à la portée de *Lesbia Magazine*. Enfin, dans notre dernier chapitre, nous nous attardons sur l'arrêt du mensuel, les causes et conséquences de cette disparition et sur l'analyse de l'évolution de la communauté lesbienne qu'il est possible d'en faire.

Pour ce faire, il nous faut commencer par définir l'homosexualité féminine. Selon les points de vue, l'homosexualité féminine peut-être une conception politique, un engagement féministe, ou relever uniquement de l'attirance sexuelle. Sur ce point, certaines des jeunes femmes interviewées pour notre recherche ont rejeté l'idée d'être définies par leur sexualité : ce serait limiter des relations affectives, voire un mode de vie, au seul domaine du sexe selon elles. Au sein de la

---

26 Louis-Jacques DORAIS, « La construction de l'identité » dans Denise DESHAIES et Diane VINCENT (dir.), *Discours et constructions identitaires*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004, 228 p.

communauté la définition est donc divergente : comment considérer les individus qui se trouvent dans le « placard »<sup>27</sup> ? Celles qui ont eu (ou ont encore) des rapports sexuels avec des hommes ? Doit-on considérer comme lesbienne toute femme ayant eu un rapport sexuel avec une autre femme au cours de sa vie ? Ou toutes celles ressentant de l'attraction envers le même sexe, même si n'ayant jamais vécu de relation avec une autre femme ? Etc. Contrairement à ce que laisse entendre le discours commun, la conceptualisation de l'homosexualité féminine peut s'avérer complexe. Nous avons décidé de sortir de la définition de l'homosexualité par la seule existence de rapports sexuels entre deux partenaires de même sexe et de considérer comme lesbienne toute individu(e) se déclarant comme tel, que ce soit par choix politique, par vie sexuelle, vie de couple, attraction, ou autre. Notre étude comptabilise donc comme lesbien toute personne se revendiquant consciemment comme du genre féminin et de sexualité homosexuelle.

Nous tenons à souligner que les recherches menées sur les femmes homosexuelles ont été bien moins nombreuses que celles réalisées sur les hommes gays, ce que souligne notamment l'étude menée par Régis Revenin<sup>28</sup>. Ainsi, l'émergence de l'histoire des femmes, en tant que branche universitaire, n'a été possible qu'à partir des années 1970, en corrélation avec l'essor des mouvements féministes. Auparavant, la grande histoire s'écrivait par et pour les hommes, laissant de côté le rôle des femmes. L'avènement des féministes permet de prendre conscience du besoin de mémoire et de reconnaissance des femmes : cette recherche de visibilité est d'ailleurs symbolisée par le célèbre slogan du MLF : « Il y a plus inconnu que le soldat inconnu : sa femme<sup>29</sup> ». Néanmoins, des travaux ont été menés sur l'histoire des femmes mais se sont majoritairement concentrés sur le travail ouvrier ou encore sur la famille. Le corps féminin, par exemple, n'a été abordé que dans son rôle de maternité avec des recherches sur l'avortement ou encore la contraception<sup>30</sup>. En histoire, la sexualité des femmes est largement ignorée à l'exception des travaux

---

27 L'expression de l'homosexuel « dans le placard » désigne l'individu n'ayant pas réalisé son *coming out* c'est-à-dire n'ayant pas encore révélé publiquement son homosexualité. Notons toutefois que cette expression est de plus en plus critiquée, la communauté pointant le fait qu'un(e) homosexuel(le) ne finit jamais de « sortir du placard » tout au long de sa vie que ce soit au travail, lors de nouvelles rencontres sociales, d'un déménagement, de nouvelles amitiés, etc.

28 Régis REVENIN, « Les études et recherches lesbiennes et gays en France » (1970-2006)», *Genre & Histoire*, 2007, n° 1.

29 Le slogan date d'une manifestation organisée le 26 août 1970 par un groupe d'une dizaine de femmes, toutes membres du MLF. Lors de ce rassemblement, les participantes sont allées déposer une gerbe de fleurs sous l'Arc de triomphe à Paris en l'honneur de la femme du soldat inconnu, plus inconnue que ce dernier.

30 Sur la contraception nous pouvons citer le travail de Philippe ARIÈS, « La contraception autrefois » dans *Amour et sexualité en Occident*, Paris, Le Seuil, Coll. Histoire, 1991, p.115-131 ou encore l'ouvrage de Xavière GAUTHIER, *Naissance d'une liberté. Contraception, avortement : le grand combat des femmes*

d'Anne-Marie Sohn<sup>31</sup> et de Janine Mossuz-Lavau<sup>32</sup>. Le désintérêt pour la recherche sur la sexualité des femmes explique pourquoi les études sur l'homosexualité féminine ont été en grande partie absorbées par la question gay. Nous avons néanmoins trouvé quelques ouvrages de référence spécialisés sur les lesbiennes, comme les travaux de Natacha Chetcuti<sup>33</sup> en sociologie ou encore ceux de Marie-Jo Bonnet<sup>34</sup> et Nicole G. Albert<sup>35</sup> en histoire. Nous retrouvons enfin quelques références à la communauté lesbienne dans diverses études, consacrées notamment au féminisme (Christine Bard *Le Siècle des féminismes*,<sup>36</sup>) ou encore juridiques, psychiatriques et plus récemment dans le domaine du Genre avec les travaux de Monique Wittig<sup>37</sup> entre autres.

Notons d'ailleurs que l'apparition des *Gender Studies*<sup>38</sup> a permis au champ des recherches sur les homosexualités de prendre un nouvel élan, d'autant plus notable que la problématique des *Gender Studies* est particulièrement médiatisée dans son rapport avec la politique. Néanmoins, le concept de Genre n'a pas été utilisé dans notre analyse de *Lesbia Magazine*. En effet, l'objectif de notre travail n'était pas de s'attarder sur la définition d'une identité lesbienne en tant que telle, mais de réaliser une histoire du mouvement lesbien, de se pencher sur sa définition en tant que communauté et d'étudier sa revendication d'une culture spécifique. Nous tentons de contribuer à une certaine compréhension de l'intégration sociale de la communauté lesbienne, ainsi que de son évolution au sein de la société. Dans cet objectif, notre étude se place dans la continuité d'une

---

*au XXe siècle*. Paris, Robert Laffont, 2002, 463 p.

- 31 Anne-Marie SOHN, *Du premier baiser à l'alcôve : la sexualité des Français au quotidien : 1850-1950*, Paris, Aubier, 1996, 310 p.
- 32 Janine MOSSUZ-LAVAU, *Les lois de l'amour : les politiques de la sexualité en France de 1950 à nos jours*, Paris, Payot, 1991, 346 p.
- 33 Natacha CHETCUTI, *Se dire lesbienne*, Paris, Payot, 2010, 299 p.
- 34 Marie-Jo BONNET, *Les Relations amoureuses entre les femmes du XVIe siècle. Essai historique*, Paris, Odile Jacob, 1995, 413p.
- 35 Nicole G. ALBERT, *Saphisme et décadence dans Paris fin-de-siècle*, Paris, France, La Martinière, 2005, 361p.
- 36 Christine BARD « Le lesbianisme comme construction politique » dans *Le Siècle des féminismes*, Paris, Les Editions de l'Atelier, 2004, 463 p.
- 37 Connue notamment, pour sa publication, *La pensée straight*, Paris, Amsterdam/Multitudes, 2007, 119p.
- 38 Les *Gender Studies*, bien que nourries d'œuvres d'essayistes Français comme Monique Wittig ou Simone de Beauvoir, viennent principalement des Anglo-saxons. Traduit littéralement par les « Etudes du Genre », ce domaine d'étude s'interroge principalement sur le lien entre le sexe physique (fille/garçon) et le genre social (féminin/masculin). La notion de *Genre* permet notamment de remettre en question l'idée de corrélation entre son sexe biologique et son assignation sociale.

recherche historiographique sur la sexualité des femmes, sur l'histoire des femmes et des homosexualités.

À ce propos, nous utilisons sciemment l'expressions l'histoire « des homosexualités », au pluriel, afin de souligner la pluralité de ces sexualités trop souvent assimilées à un type de sexualité minoritaire uniforme, souvent rassemblées sous le terme « gay ». De par la place grandissante que prend l'homosexualité dans les discours médiatiques, voire politiques (à plus forte raison avec la mise en place de la loi sur le mariage pour les couples de même sexe), nous constatons que le discours contemporain dominant fait de la sexualité une caractéristique figée et délimitée. Selon cette vision de la « normalité », l'homosexualité et l'hétérosexualité seraient des identités sexuelles fixes et opposées, avec une limitation très nette séparant les deux sphères. Or, Alexandre Marchant<sup>39</sup> établit que dans les années 1950 l'homosexualité exclusive était considérée comme extrêmement rare. Il ne s'agissait pas d'un mode de vie mais plutôt d'aventures entre personnes de même sexe, souvent perçues comme des aventures de jeunesse, qui constituaient un pan de l'éducation sexuelle et n'excluaient en rien le fait de mener une vie amoureuse strictement hétérosexuelle par la suite. Ce n'est que très récemment que notre société a intégré un discours de bipolarisation homosexuel / hétérosexuel en tant que norme. Cette dernière a donné lieu à un discours uniforme plaçant tout type de sexualité autre qu'hétérosexuelle, sous l'appellation de « gay ». Le terme « gay » ou même « homo », est ainsi utilisé pour désigner aussi bien les femmes que les hommes, mais aussi les transsexuels-les-, les transgenres, les bisexuels-les-, les *queer*<sup>40</sup>, etc. Face à une telle conception de la vie sexuelle, notre utilisation du terme « homosexualités » au pluriel nous paraît plus proche de la réalité sociale, d'autant plus que des études en sexologie ont permis de rendre compte des diversités qui existent dans les identités sexuelles. Loin de se résumer à une bipolarité homosexualité / hétérosexualité, les différents rapports ont mis en lumière des comportements tendant à rendre les identités sexuelles bien plus multiples et floues dans leurs définitions.

En ce qui concerne notre sujet d'étude, nous avons privilégié l'analyse de cinq années de publication complètes, à savoir : décembre 1982 à décembre 1983, soit la première année de diffusion, de décembre 1989 à décembre 1990, de 1994 à de 1995, de 2000 à de 2001 et enfin de

---

39 Alexandre MARCHANT (mémoire), *Le discours militant sur l'homosexualité masculine en France (1952-1982) de la discrétion à la politisation*, Paris, EPEL, 2001, p.248

40 Mot anglais se traduisant par « étrange » ou « sortant de l'ordinaire », utilisé à des fins insultantes envers la communauté homosexuelle, il devient par la suite un terme récupéré par la communauté pour désigner ceux et celles refusant la catégorisation de genre, de sexe ou même de sexualité.

2008 à 2009. Nous avons également pris en compte l'année 2012, soit l'année d'arrêt du mensuel durant laquelle seuls les six premiers numéros ont été publiés. Ce choix d'angle d'étude a été motivé par la volonté de rendre compte de l'évolution de la revue, avec des périodes que nous considérons comme des phases clés dans l'histoire de *Lesbia Magazine* au travers notamment d'une méthode herméneutique. La première année de parution nous permet d'évaluer pourquoi et comment un tel magazine a pu voir le jour, quels étaient les objectifs de ses créatrices, les premières décisions qui ont été prises ainsi que les premières erreurs. Le choix d'étudier les numéros de 1989 à 1990 a été motivé par un changement important au niveau de la direction (l'arrivée de Catherine Gonnard) et une évolution de l'édition : *Lesbia* devient *Lesbia Magazine* et change de logo ainsi que de format. 1995 représente une période de succès pour la revue dont les ventes ne cessent d'augmenter, mais il s'agit aussi de l'année du départ de Catherine Gonnard suite aux premiers grands clivages au sein de l'équipe éditoriale. C'est ce que nous considérons comme la période de climax du magazine avant son déclin. L'an 2000 voit arriver la couleur et change encore une fois de logo ainsi que de design. Il arbore désormais sur sa couverture le *LM* retenu par ses lecteurs. De plus, Jacqueline Pasquier devient la directrice de la revue et c'est elle qui restera le plus longtemps à ce poste. Enfin les productions de 2009 nous ont permis d'étudier une année complète du magazine dans une forme récente alors que la publication peine à trouver des lecteurs, la chute étant confirmée en 2012 avec la publication des six derniers numéros.

D'un point de vue géographique, nous n'étudions que la communauté lesbienne française, englobant également les départements d'Outre-mers, où la revue était disponible grâce à un système d'abonnement. Les diverses interviews et les témoignages recueillis proviennent de ressortissantes Françaises dont les noms ont été anonymisés. Par souci de commodité, nous ne ferons généralement référence à la publication que sous son titre le plus récent, à savoir : *Lesbia Magazine*. En revanche, nous utiliserons l'appellation *Lesbia* en cas de références à un numéro paru avant 1989. Enfin, nous tenons à remercier Catherine Gonnard qui, au moment où nous publions ces lignes, est la seule rédactrice de *Lesbia Magazine* ayant accepté de nous accorder un entretien.

## **Chapitre I : La création du magazine, « une identité lesbienne plutôt que politique »**

« Nous venions de cette ombre qui abrite encore tant de lesbiennes au chaud dans leur couple ou leur parano ou, surtout, dans leur ignorance des autres qui, par leurs différences, leur ressemblent tant. Nous voulions sortir de la nuit, nous voulions écrire, nous voulions dire, nous voulions prendre notre vie entre nos propres mains, ne laissez à personne le soin de parler à notre place, nous voulions, nous voulions... »

Christiane JOUVE<sup>41</sup>

### **1-Un contexte de revendications sociales – les mouvements féministes et homosexuels**

Afin de mieux appréhender la naissance de *Lesbia*, il est important de se représenter le contexte de revendications sociales qui entoure sa création. Durant les années 1980 nous assistons à l'essor de mouvements lesbiens autonomes, lesquels tentent, entre autres, de s'émanciper des groupes de luttes féministes. Or, il nous faut considérer un média tel que *Lesbia* comme la manifestation directe de cette recherche d'indépendance. Les premières rédactrices de notre périodique sont en effet issues de ces mouvements de luttes, ont connus l'organisation et le développement du Mouvement de Libération des Femmes, ont assisté, pour certaines, voire participé, pour d'autres, à la lutte pour l'obtention du droit à l'avortement, et surtout elle ont vécu les tensions et les rapports de forces créés autour de l'homosexualité au sein de ces mêmes groupes.

---

41 Christiane JOUVE, « Les dessous de *Lesbia* », *Lesbia*, n°35, janvier 1986, p.21

Il nous paraît ainsi plus juste de revenir sur l'interdépendance des mouvements lesbiens et des mouvements féministes dans le souci d'éclairer plus adroitement les premières années de *Lesbia*.

Avant d'établir les liens entre féminisme et lesbianisme, et la façon dont cela a considérablement impacté la ligne éditoriale de *Lesbia Magazine*, il nous faut revenir sur la notion de féminisme. L'histoire du féminisme permet très vite d'établir qu'il est impossible de le désigner sous la forme d'un courant unique, tout d'abord parce que le concept est constitué de diverses tendances politiques, mais aussi parce que le féminisme ne se revendique pas d'un seul courant de pensée. Il est donc plus juste de parler « des féminismes », qui ont pour point commun de recouvrir des théories et des mouvements visant à étendre les droits et le rôle des femmes au sein des sociétés. Les féministes reconnaissent et portent un regard critique sur l'hégémonie masculine, et travaillent à remettre en cause la cartographie des séparations des sexes.

*De manière pragmatique et condensée, nous dirons que le féminisme désigne l'ensemble des tentatives menées par des femmes pour leur reconnaissance, leur autodétermination, leur participation politique et le respect de leurs droits. L'objectif visé est double : d'une part, la libération ou la liberté de décision de chaque femme en tant qu'individu, et d'autre part, la transformation fondamentale de la société et de son ordre des genres.*<sup>42</sup>

Il nous faut également remettre dans son contexte la définition que l'on fait du lesbianisme. User du terme de lesbianisme, tout comme celui de lesbiennes, avant les années 1970 serait faire preuve d'anachronisme car à cette époque le mot « homosexuelle » est beaucoup plus répandu. De plus, lors de son apparition en tant que concept, le lesbianisme avait une connotation politique et militante dont il s'est dépourvu avec le temps<sup>43</sup>. Lesbianisme, de nos jours, se réfère avant tout à un mode de vie et à une sexualité, celles des lesbiennes. Toutefois, du milieu des années 1970, et jusqu'au début des années 1990, le lesbianisme recouvrait divers mouvements, théories et revendications, visant en priorité à accroître la visibilité lesbienne, à remettre en question la société hétérocentrée<sup>44</sup> et, à long terme, à permettre la reconnaissance des homosexuelles au regard de la société par l'obtention de droits. Le féminisme et le lesbianisme se rejoignent donc dans la volonté

42 Eliane GUBIN (dir.), *Le siècle des féminismes*. Paris, Éditions de l'Atelier, 2004, p.48.

43 L'évolution des mentalités fait qu'aujourd'hui la nouvelle génération sépare l'appellation d'être lesbiennes avec celui d'être militantes. CF Catalogue des Archives lesbiennes de Paris, *Mouvements de presse des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*, Paris, ARCL, 2009, p.124

44 Se dit d'une société ou d'une pensée qui considère que l'hétérosexualité va de soi et n'envisage pas ou n'autorise pas l'existence de sexualités autres.

de remettre en cause la cartographie de la société, notamment le système du patriarcat, et sa classification des sexes. L'histoire des mouvements lesbiens prend donc racine au sein des mouvements féministes : leurs courants de pensées, leurs théorisations, leurs débats ainsi que leurs premiers fondements ont considérablement nourri les mouvements lesbiens. À tel point que pour Natacha Chetcuti, les mouvements féministes représentent « *un laboratoire d'expérimentations* » pour les lesbiennes<sup>45</sup>.

Si certaines théories se rejoignent, ce n'est pas le cas de l'ensemble des revendications, car il ne va pas de soit pour les mouvements féministes de prendre en compte la question de l'homosexualité dans leurs doléances. Ainsi, au sein des mouvements féministes des années 1930 aux années 1960, on note principalement un refoulement du sujet. L'image qui est donnée des féministes se doit d'être rassurante et couper court à tout risque de stigmatisation<sup>46</sup> dû à un soupçon de mœurs déplacées. La majorité des militantes tente avant tout de ne pas renforcer les clichés faisant d'elles des homosexuelles cultivant la haine des hommes et représentant un danger pour le modèle de la famille. Si un certain nombre de femmes homosexuelles font partie des premiers groupes féministes<sup>47</sup>, peu le revendiquent de peur de se voir victimes d'une plus grande marginalisation et de ternir la crédibilité du mouvement. L'homosexualité est donc tue, à quelques exceptions près dont notamment l'œuvre de Simone de Beauvoir qui n'hésite pas à traiter de l'homosexualité féminine mais non sans tomber dans quelques clichés faisant du lesbianisme davantage un choix conscient qu'une réalité naturelle.

Avec les années 1970 nous assistons à l'essor du M.L.F. : les féministes n'hésitent plus à s'attaquer aux rôles sexuels ainsi qu'aux identités du genre, le tout inspiré par les théories outre-Atlantiques :

*La perspective selon laquelle l'hétérosexualité est une construction sociale s'inscrivant au sein de rapports de pouvoir entre les sexes s'est principalement développée dans les années*

---

45 Eliane GUBIN *Ibid* p.37

46 Par stigmatisation nous reprenons la définition de Erving Goffman selon laquelle il s'agit d'un processus utilisant les marquages de la différence afin de créer et de renforcer la position d'un groupe dominant détenteur de la seule légitimité. Erving GOFFMAN, *Stigmates, les usages sociaux des handicaps*. Paris, Éditions de Minuit, 1975, 175 p. .

47 Il est difficile d'estimer le nombre de femmes homosexuelles au sein de ces mouvements, mais il est par exemple intéressant de noter que lors du dépôt de fleurs à la tombe du soldat inconnu. La grande majorité des femmes présentes ce jour-là étaient homosexuelles.

*1970 dans un contexte d'effervescence des mouvements féministes et de gauche dans les pays occidentaux.*<sup>48</sup>

Sur ce terrain, nombre d'homosexuelles se retrouvent et commencent à oser placer la problématique de l'homosexualité au cœur des théorisations. Entre 1975 et 1976 ce sont les questions de l'avortement et de la libre contraception qui mobilisent les mouvements féministes. Si les sujets ne concernent pas directement les revendications des homosexuelles, elles n'hésitent pas à défiler aux côtés de toutes les autres, faveur qui ne leur est pas rendue par les féministes qui ne prennent pas part aussi massivement à leurs luttes :

*Car dans cette « libération des femmes » tous azimuts, n'étions-nous pas un peu azimutés, de nous engager ainsi à corps perdu, dans des manifestations pour le droit à l'avortement ? On le faisait pour elles, pour « les femmes ». Mais puisque NOUS étions des femmes ! Ce qui nous cimentait ce n'était évidemment pas l'urgence individuelle d'un libre avortement – faible occurrence pour une lesbienne – mais la nécessité d'attaquer par ce biais les prérogatives d'un système politique d'oppression.*<sup>49</sup>

Marie-Jo Bonnet dénonce également que « Jamais une hétérosexuelle ne venait défendre les lesbiennes quand il arrivait quelque chose, au nom de la sororité.<sup>50</sup> » Le resserrement des priorités en matière de luttes finissent de décourager les homosexuelles qui ne s'y retrouvent plus et surtout se sentent rejetées quand il s'agit d'aborder la question des sexualités. Vinrent les premiers mouvements lesbiens autonomes avec notamment la volonté de créer en 1974 le *Front lesbien international*, projet violemment critiqué comme une tentative de dissidence et de fragilisation des mouvements féministes.

La persévérance des féministes à s'attaquer au patriarcat ainsi que cette position radicale de

---

48 Louise BROSSARD « Adrienne Rich et Monique Wittig : un point de départ pour penser l'hétérosexualité et les rapports sociaux de sexe » dans *Lesbianisme et féminisme* sous la direction de Natacha CHETCUTI et Claire MICHARD, Paris, L'Harmattan, 2003, p.23 .

49 Jacqueline JULIEN « À Toulouse : Du féminisme lesbien au lesbien féministe. Mon histoire de lesbienne racontée à une lesbienne qui avait quinze ans quand j'en avais trente. » dans *Lesbianisme et féminisme : histoire politique* . sous la direction de Natacha CHETCUTI et Claire MICHARD, Paris, L'Harmattan, 2003, p.51 .

50 Sébastien CHAUVIN « Les aventures d'une « alliance objective ». Quelques moments de la relation entre mouvements homosexuels et mouvements féministes au XXe siècle », *L'Homme et la société*, 4/2005 (n° 158), p. 111-130.

non-mixité au sein du mouvement, finit invariablement par poser la question du lesbianisme en tant que choix politique. C'est ainsi qu'à partir des années 1980, trois courants de pensées se distinguent : le lesbianisme radical, le féminisme lesbien, et le lesbianisme séparatiste, bien que ce soit le courant du lesbianisme radical qui se fait le plus entendre. Au sein du mouvement féministe, des femmes choisissent ainsi délibérément de renoncer à l'hétérosexualité au profit de l'amour lesbien, tandis que le terme « lesbianisme » prend le pas sur « homosexuelle » ou « gaie ». L'homosexualité féminine est alors perçue comme un acte de résistance face à une société hétéronormée et surtout phallogratique. Pour certaines, cela devient même la seule façon logique d'être en accord avec la lutte pour les droits des femmes : « Une femme sans homme, c'est un poisson sans bicyclette » ou encore « Quand les femmes s'aiment, les hommes, ne récoltent pas » deviennent les slogans de membres de féministes radicales. Sur les murs des lieux où se déroulaient les rencontres sont placardés des affiches telle que : « Une femme qui aime son agresseur est opprimée. Une "féministe" qui aime son oppresseur est une collabo » ou encore « « Hétéro-"féministes" » – kapos du patriarcat <sup>51</sup>. »

Le lesbianisme n'est donc pas appréhendé comme une réalité naturelle mais la seule stratégie de défense valable envers la société du patriarcat, courant de pensée notamment nourrit pas les écrits de Monique Wittig : *La pensée Straight*<sup>52</sup> et d'Adrienne Rich : *La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne*<sup>53</sup> : « L'existence lesbienne inclut à la fois la transgression d'un tabou et le rejet d'une forme de vie obligatoire. C'est aussi une attaque directe ou indirecte contre le droit masculin d'accès aux femmes. »<sup>54</sup> Selon Adrienne Rich, les femmes se verraient imposées l'hétérosexualité par des contraintes économiques, sociales, politiques et idéologiques. Elle démontre ainsi que le milieu du travail est organisé de telle sorte que les femmes sont les premières victimes des différences de revenus vis-à-vis de leurs conjoints. De même, lorsque le couple décide d'avoir des enfants ce sont majoritairement les femmes qui restent à domicile pour

51 Sébastien CHAUVIN, *Ibid*

52 Monique Wittig fut une des fondatrices du Mouvement de Libération des femmes et également membre du groupe de femme qui alla déposer une gerbe de fleur au nom de la femme du soldat inconnue. Elle s'autoproclame très vite « Lesbienne radicale », marquant ainsi son orientation sexuelle comme étant également un choix politique. En 1978, lors d'une rencontre annuelle du *Modern Language Association à New York*, Monique Wittig termine son texte par « Les lesbiennes ne sont pas des femmes ». Monique WITTIG, *La pensée straight*, Paris, Amsterdam, 2007, 119p

53 Adrienne RICH, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles questions féministes*, 1981, p.1.

54 Adrienne RICH *Ibid*, p.1.

prendre en charge le foyer. Ces situations de vie courantes maintiennent les femmes dans une position de dépendance économique. « En résumé, chez Rich, l'hétérosexualité serait imposée aux femmes par une série de contraintes rendant difficiles leur autonomie économique et sexuelle, et permettant l'appropriation de leur travail et de leur corps par les hommes. »<sup>55</sup> Face à de telles contraintes, l'auteure considère que le lesbianisme est le seul moyen d'échapper à l'appropriation masculine, ce qui lui confère une dimension politique.

Même constat chez Monique Wittig, dans « La Pensée Straight », où cette dernière défend l'idée selon laquelle l'hétérosexualité serait une forme de régime politique basé sur « l'esclavagisation des femmes »<sup>56</sup>. De même, elle déconstruit les notions de « femme » et « hommes » comme n'étant pas des catégories biologiques mais bien des constructions sociales mettant en place une hiérarchie des sexes défavorable aux femmes : « Notre combat vise à supprimer les hommes en tant que classes, au cours d'une lutte de classe politique – non un génocide. Une fois que la classe des hommes aura disparu, les femmes en tant que classe disparaîtront à leur tour, car il n'y a pas d'esclaves sans maîtres.<sup>57</sup> » Une telle dénonciation des rapports de dominations entre hommes et femmes amène l'auteure à considérer les lesbiennes comme le seul groupe sociale s'échappant de l'appropriation des hommes, et, en ce sens, déclare que « les lesbiennes ne sont pas des femmes »<sup>58</sup>, car elles ne font pas partie du groupe des opprimées. Ces revendications féministes provoquent alors des clivages entre celles ayant fait le choix de changer de sexualités et les autres, qui sont perçues comme des traîtres à leurs causes. De même, elles provoquent une distanciation avec les lesbiennes qui ne vivent pas leurs sexualités comme un choix politique mais comme leur sexualité naturelle et celles qui y voient une action de révolte. Nous pouvons notamment citer les écrits d'Emmanuelle de Lesseps<sup>59</sup> qui dénonce cette vision de l'hétérosexualité comme une soumission à la domination masculine, de même qu'elle s'oppose à l'idée que le lesbianisme serait un « devoir social » plutôt que le résultat d'un véritable désir envers les femmes.

---

55 Louise BROSSARD « Adrienne Rich et Monique Wittig : un point de départ pour penser l'hétérosexualité et les rapports sociaux de sexe. » dans Natacha CHETCUTI et Claire MICHARD (dir.), *Lesbianisme et féminisme : histoires politiques*, Paris, L'Harmattan, 2003, p.24

56 Monique WITTIG, (réed.) *La pensée straight*, Paris, Amsterdam, 2007, 119p,

57 Monique WITTIG *Ibid* p.58

58 Monique WITTIG *Ibid* p.58

59 Emmanuelle DE LESSEPS, « Hétérosexualité et féminisme », *Questions féministes*, 1980, p.7 .

À partir de 1980, les lesbiennes développent une vie culturelle autonome en créant des espaces qui leur sont dédiés comme le M.I.E.L. à Paris (Mouvement d'Information et d'Expression Lesbienne) ou encore « Les Archives Recherches Cultures Lesbiennes » et en se réunissant en associations avec « Les Aphrodites », par exemple. La recherche de visibilité devient très vite la priorité de ces mouvements qui investissent dans la presse comme pouvoir d'affirmations et de revendications :

*(Ces journaux) sont, en effet, pratiquement tous élaborés dans la non-mixité et sortis des presses d'imprimeries souvent associatives et militantes, certaines même tenues par des imprimeuses, comme les Trava'elles, puis Voix off. Ils ont permis, à une époque où Internet n'existait pas, la circulation de pensées contradictoire ou croisée, lesbiennes, féministes, politiques « classiques » entièrement élaborées.<sup>60</sup>*

C'est dans à cette période que *Lesbia* est créé. Dans un contexte d'autonomisation du mouvement lesbien vis-à-vis des groupes féministes mais également des mouvements gays comme le FHAR.

## **2. Une ligne éditoriale floue**

Nous devons toutefois reconnaître qu'en dépit de la revendication d'indépendance, supposée consommée entre les mouvements lesbiens et les mouvements féministes, l'influence de ces derniers restent particulièrement prégnante dans la rédaction de *Lesbia Magazine*. D'autant plus que les membres fondateurs de la revue sont issus des luttes féministes<sup>61</sup>. Plusieurs éléments indiquent que la naissance du périodique dans les années 1980 est marquée par l'idéologie féministe des

---

60 Martine LAROCHE, Michèle LARROUY, ARCL, Catalogue des Archives Lesbienes de Paris, *Mouvements de presse des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*, Paris, ARCL, 2009, p. 5 .

61 Christiane Jouve a notamment milité dans des groupes féminins libertaires et participé aux groupes femmes de quartier.

années 1970. On note par exemple : le choix de composer un comité exclusivement non-mixte à la tête du journal, choix qui sera maintenu jusqu'à la fin de la production du magazine. Selon les travaux d'Alban Jacquemart<sup>62</sup>, les débuts du féminisme, en tant que mouvement structuré, datent de la fin du 19e siècle. À cette époque la lutte est menée dans la mixité, à tel point que c'est un homme, Léon Richer<sup>63</sup>, qui est considéré comme « le père du féminisme français<sup>64</sup> ». Très vite néanmoins des critiques s'élèvent contre la prédominance masculine à la tête des associations. Les débats et les luttes se cristallisent autour des statuts décisionnaires au sein des mouvements. Les féministes femmes revendiquent ainsi le pouvoir décisionnel et mettent en place des mesures restrictives à l'appui des hommes, tandis que des associations non-mixtes voient le jour.

À partir des années 1970, avec l'ascension du MLF, le concept de féminisme évolue : « Le féminisme est pensé comme la politisation d'une expérience particulière, celle d'être femme, dans un monde social caractérisé par les rapports de domination des hommes sur les femmes. Le qualificatif de « féministe » reste donc réservé aux femmes<sup>65</sup> ». Auparavant le terme, qui date de la fin du XIXe siècle, était utilisé aussi bien pour désigner les hommes que les femmes. Si les hommes peuvent participer aux activités du MLF c'est uniquement sous conditions, notamment l'interdit d'occuper des postes de présidences. Il y a donc un fort soupçon qui pèse sur les hommes de vouloir, au sein des associations, réinstaller le modèle de domination qui structure la société. De plus, exclure les hommes de certaines réunions ou rassemblements permet la libération de la parole en instituant un espace neutre pour les femmes. C'est ce qui « fait émerger la dimension politique du privé<sup>66</sup> » en référence aux discussions sur l'avortement qui prennent place dans le domaine public à partir des années 1970 précisément. Pourtant l'émergence d'associations non-mixtes ou la multiplication d'assemblées réservées uniquement aux femmes ne fait pas l'unanimité. Pour

---

62 Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes français (1870-2010). Sociologie d'un engagement improbable*. Thèse en sociologie, sous la direction de LAGRAVE Rose-Marie de Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), 2011, 513p. .

63 Léon Richer et Maria Deraismes ont créé l'Association des droits des femmes, qui a édité notamment le journal *Le Droit des femmes*, qui devient par la suite *L'Avenir des femmes* dont le groupe reprend le nom comme appellation. Considéré comme le père du féminisme à la française, il lui fut toutefois reproché son statut décisionnaire à la tête du mouvement et sa stratégie pas assez radicale.

64 Amélie et Z. Julia MACE, « Les hommes dans les mouvements féministes : entretien avec Alban Jacquemart », Article 11, [en ligne], mis en ligne le 13 mars 2012. URL : <http://www.article11.info/?Les-hommes-dans-les-mouvements#nh>. Consulté le 29 avril 2015.

65 Amélie et Z. Julia MACE, *Ibid*

66 Amélie et Z. Julia MACE, *Ibid*

certaines, l'exclusion des hommes de leurs luttes n'est pas la solution et priverait même le corps de luttes de ressources et de moyens conséquents. La place de l'homme au sein des mouvements féministes reste donc un sujet délicat.

Dès le premier numéro de *Lesbia* le comité s'inscrit dans la droite ligne du débat et prend position pour la non-mixité. Aucun homme ne peut faire partie du comité de rédaction ou signer un article. Mais cette décision s'étend également à la ligne éditoriale, les hommes ne pouvant être le sujet d'articles ou d'interview. Ils ne sont cités que dans les cas de dénonciations, lorsqu'un crime contre les femmes a été commis par exemple. De nombreuses années durant, et en dépit des changements de directions et d'équipe rédactionnelle, ce statut n'est pas remis en cause et il est même défendu au sein du mensuel, de manière régulière jusqu'en 2012 :

*Quant à la non-mixité, traditionnellement les espaces collectifs non mixtes sont masculins. La non-mixité masculine est l'un des fondements de la puissance des hommes, la condition de la transmission sans partage de leur savoir et de leur pouvoir et n'est jamais mise en question par celles et ceux qui questionnent avec véhémence la non-mixité des femmes !<sup>67</sup>*

L'idéologie féministe ne s'arrête pas uniquement à la composition du comité mais impacte considérablement la ligne éditoriale, ce que nous montre le premier numéro de *Lesbia* : « L'enjeu est grand : au fil des numéros, LESBIA devra apporter une nouvelle preuve de la force et des compétences des femmes, ce qui implique le contournement de nombreux obstacles, à commencer par l'assistance masculine.<sup>68</sup> » Notons que le texte présente l'envie de reconnaître les compétences « des femmes » et non des lesbiennes, le mot « lesbienne » n'apparaissant d'ailleurs qu'à la toute fin du texte. Or, la première préoccupation mise en avant par les rédactrices en chefs successives de *Lesbia* est supposée être « la » lesbienne :

*Faut – il des médias lesbiens ? Dans les circuits mixtes ou féministes, les lesbiennes doivent se contenter des miettes et à quel prix. Prendre la parole, c'est d'abord créer le lieu privilégié ou cette parole s'exprimera librement. C'est aussi assumer l'entière*

---

67 Auteure inconnue, « Mixité/non mixité l'éternel débat », *Lesbia*, n°289, avril 2009, p.20-22.

68 Auteure inconnue, « édito », *Lesbia*, n°1, décembre 1982, p.1.

Pour Christiane Jouve, une lesbienne ne fait partie de groupes mixtes ou féministes que si elle n'a pas d'autres choix : « Plutôt que le néant, il vaut parfois mieux saisir toute occasion de faire entendre des voix lesbiennes, malgré les nombreux compromis que cela implique.<sup>70</sup> » Mais lorsque l'alternative se présente, l'autonomisation du mouvement lesbien est toujours préférable, c'est pour elle « une nécessité absolue<sup>71</sup> ». Catherine Marjollet rajoute : « Il s'agit de développer la lutte lesbienne, le mouvement lesbien par une prise de conscience de chacune. Il existe déjà des groupes lesbiens participant à un mouvement lesbien autonome, il s'agit de participer, de les renforcer, d'en créer d'autres.<sup>72</sup> » Néanmoins lorsqu'il s'agit de définir une ligne éditoriale ainsi qu'un public cible, la rédaction se place dans une position qui oblige à composer avec leurs revendications. Lors d'une conférence donnée à l'Université de Lyon en 2003, Jacqueline Pasquier, dernière rédactrice en chef du magazine, revient sur l'histoire de *Lesbia Magazine*. Elle présente le périodique comme ayant toujours eu la même ligne éditoriale et ce, depuis ses débuts. Passant le micro à Hélène de Monferrand, alors rédactrice à *Lesbia Magazine* depuis 1991, cette dernière déclare :

*(Notre ligne éditoriale c'est) d'abord les lesbiennes, et ça c'est une sorte de réaction envers les féministes des années 70 qui nous viraient. Donc les lesbiennes d'abord, priorité absolue. Seulement comme ça ne suffit pas à faire des sujets, en deuxième on a immédiatement les féministes, les femmes féministes. Et en troisième, le reste des homosexuels donc les gays. Mais quand on lit notre journal, et c'est assez clair, on place les femmes féministes hétéros avant... et bien avant les pédés pour reprendre le vocabulaire utilisé depuis ce matin*<sup>73</sup>

---

69 Christiane JOUVE, « Médias lesbiens et lesbiennes dans les médias », *Lesbia* . n°6, mai 1983, p.22.

70 Christiane JOUVE *Ibid*

71 Christiane JOUVE *Ibid*

72 Catherine MARJOLLET, « Lesbianisme et Féminisme », *Lesbia* . n°6, mai 1983, p.24.

73 Cette conférence est disponible en ligne : Jacqueline PASQUIER (conférence) : *1967-2008 : la presse gay et lesbienne* . Jacqueline PASQUIER, Hélène de MONFERRAND, Renan BENYAMINA, 17 mai 2008, 0 :44 mn, [En ligne], URL : [http://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video\\_resultat\\_recherche](http://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video_resultat_recherche). Consulté le 11 novembre 2011 .

Les propos tenus par Hélène de Monferrand, durant la présentation de *Lesbia Magazine*, établissent une distinction et une hiérarchie très nettes entre les lesbiennes et les féministes. Les féministes, d'ailleurs, ne sont présentées que comme des femmes hétérosexuelles ce qui exclue d'emblée qu'une lesbienne puisse être féministe. Pourtant si cette présentation excluante et hiérarchisante des publics ciblés n'est pas directement contredite par Jacqueline Pasquier, cette dernière présente toute de même toutes les rédactrices de *Lesbia* comme étant féministes et pour la plupart lesbiennes.

La revendication d'autonomisation des lesbiennes, vis-à-vis des féministes, se fait donc de manière paradoxale au sein du magazine. Les rédactrices tiennent à l'existence propre du mouvement lesbien, qui est à la base de la création de *Lesbia magazine*, mais elles prennent tout de même en compte les « femmes hétérosexuelles féministes<sup>74</sup> » comme lectrices potentielles et, surtout, se revendiquent individuellement comme féministes. Cette contradiction donne au sein de la revue un discours qui oscille continuellement entre sujets féministes et critiques de ces mêmes mouvements au profit des lesbiennes :

*8 MARS 1983 : Où sont les femmes ? Pas à la manif en tout cas. On bat la semelle entre les banderoles, on crie par habitude un bon vieux slogan, on étouffe un bâillement [sic] discret. (...) Bien sûr, les axes de lutte demeurent : avortement, contraception, viol, solidarité internationale... Une autre constante sans surprise : l'occultation totale de l'oppression des lesbiennes.<sup>75</sup>*

Cet extrait de *Lesbia*, en plus d'illustrer les propos critiques envers le discours féministe, souligne également l'engagement militant des rédactrices en dépit du fait que dès le début, la revue est présentée comme « extérieure à tout circuit militant »<sup>76</sup>. Catherine Gonnard, qui écrit un texte de présentation du magazine pour le *Dictionnaire des cultures Gays et Lesbiennes*, explique :

*Cette jeune équipe rompt avec les débats qui divisent alors le mouvement lesbien à propos*

---

74 Hélène DE MONFERRAND *Ibid*

75 Auteure inconnue, « Femmes », les lesbiennes aussi savent crier solidarité », dans *Lesbia*, n°5, avril 1983, p.2 .

76 Auteure inconnue, « édito », *Lesbia*, n°1, décembre 1982, p.1 .

*du radicalisme politique. Elle choisit de ne pas prendre position sur le sujet et d'aborder la vie lesbienne dans toute sa diversité, sexuelle, politique, culturelle... Ce qui évite à la revue de se laisser étouffer par les conflits de débats militants.*<sup>77</sup>

Pourtant, une fois de plus, la lectrice se heurte à une distanciation entre le discours tenu et la mise en pratique. Dès la première année de publication le choix des sujets abordés dans *Lesbia*, ainsi que l'angle d'approche sont ceux du militantisme. Les rédactrices se rendent à de nombreuses manifestations dont elles publient les comptes rendus. En outre, elles ne cessent d'appeler, par un vocabulaire quasi militaire et souvent radical, aux rassemblements et à la participation de leurs lectrices aux différentes manifestations militantes et à la lutte pour les droits des femmes et/ou des lesbiennes.

*La Défense a beau jeu de dénigrer le cas psychiatrique de Marie-Andrée, son lesbianisme dépravé, soutenue par des gouines dangereuses, le livre ignominieux d'un couilleux [sic] anarchiste. Galiara est acquitté. Les mecs continueront de nous violer tranquillement à moins que nous rêvions encore de résister et de riposter !*<sup>78</sup>

Christiane Jouve déclare également, lors d'une interview publiée dans *Mouvement de presse*<sup>79</sup> :

*À toutes les manifs, nous apparaissions avec notre banderole en tant qu'organe de presse . aussi bien dans les manifs de femmes auxquelles on a participé que dans les manifs gays, puisqu'on est partie prenante de ces deux combats. Dans le journal nous avons d'ailleurs une rubrique intitulée « Mouvements ».*

La ligne éditoriale du mensuel est donc ambivalente dès la parution des premiers numéros et, en dépit des négations à ce sujet, les prises de position du comité se radicalisent avec le temps.

---

77 Catherine GONNARD « Lesbia Magazine » in Didier ERIBON *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003, p.286

78 Catherine MARJOLLET, *Ibid*

79 Christiane JOUVE in Catalogue des Archives Lesbiennes de Paris, *Mouvements de presse des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*, Paris, ARCL, 2009, p 95 .

Les dépouillements des numéros parus en 2009 ainsi qu'en 2012 révèlent une revue dont la ligne éditoriale est désormais entièrement dominée par le militantisme féministe. Les dossiers mis en avant sur les couvertures sont ceux qui traitent des luttes pour les droits des femmes. Dans le numéro de mai 2009 la partie société est dominée par l'activisme : « Enquête sur la double discrimination femme et homosexuelle au travail »<sup>80</sup>, « Politiquement incorrecte, La crise<sup>81</sup> », « Pandora congédiée »<sup>82</sup> (sur le texte de loi concernant l'autorité parentale) et « Au nom du père »<sup>83</sup> (article sur un texte de loi concernant la filiation). Les quelques articles dédiés aux modes de vie lesbiens sont minoritaires avec uniquement des pages « cultures ». Cette évolution de la ligne éditoriale est d'autant plus étonnante qu'elle est associée à un discours complètement opposé à sa réalité. Ainsi Jacqueline Pasquier déclare : « Pour se maintenir en activité, il faut savoir glisser d'une presse strictement militante à une presse qui englobe plus de domaines mais sans perdre notre âme bien sur ». Pourtant c'est l'évolution contraire qui s'est faite.

En 1982 le comité tente de lancer une revue qui soit en dehors des milieux militants, paradoxe intenable quand nous savons qu'elle s'adresse avant tout à un public dont l'avancée des droits dépend de leurs engagements activistes et de leurs visibilités. De plus, la communauté lesbienne de l'époque est clairement rassemblée autour de l'engagement militant. Enfin, la communauté homosexuelle des femmes, subissant à la fois l'oppression due à sa sexualité, et la domination due à son sexe, se voit osciller entre les engagements féministes et les engagements gays. Nous parlons d'oscillation, car les deux mouvements ne se rejoignent pas ou seulement sur de courtes périodes qui ne furent pas pour autant favorables aux lesbiennes. Le discours médiatique du mensuel est un bon témoignage de la tentative de positionnement entre revendications militantes en tant que femmes et protestations en tant que saphistes<sup>84</sup> qui marque les débuts du mouvement :

*N'oublions jamais que nous sommes des femmes pour les hommes, des homosexuelles pour les femmes, c'est-à-dire un groupe profondément différent, dont les préoccupations, les*

---

80 Auteure inconnue, *Lesbia Magazine*, mai 2009, n°290, p.14 à 17

81 Alia RONDEAUX, « Politiquement incorrecte, La crise », *Lesbia Magazine*, mai 2009, n°290, p.19

82 Fanny FOLLET, « Pandora congédiée », *Lesbia Magazine*, mai 2009, n°290 p.20

83 Hélène DE MONTFERRAND, « Au nom du père », *Lesbia Magazine*, mai 2009, n°290 p.21

84 En référence à la poétesse Sapho dont le nom donna le saphisme pour désigner le commerce amoureux et charnel entre deux femmes.

*modes de vie, les aspirations ne peuvent s'exprimer par une simple assimilation aux femmes ou aux homosexuels.*<sup>85</sup>

Une ligne éditoriale donc dont la présentation ne coïncide pas avec le discours mais qui n'empêche pas la revue de trouver son public, au point de faire rapidement son entrée dans les circuits de diffusion officiels.

### **3.« Le laminage de la distribution »<sup>86</sup>**

Durant les premières années de parution, *Lesbia* est uniquement disponible dans des points de ventes spécifiques, pour la plupart des lieux lesbiens de sorties à Paris, comme « La Champmeslé » ou « Le Zig-Zag » ou encore dans les discothèques comme « Les Trois Fontaines ». En mars 1983, seules trois librairies parisiennes et un kiosque distribuent le mensuel : « Les Mots à la Bouche », « Carabosses », « La librairie des Femmes » et « Le Kiosque des amis », ces quatre lieux étant spécialisés dans l'homosexualité, soit sur les femmes et le féminisme. En dehors de Paris, seuls Rennes, Caen, Lille et Montpellier, disposent d'un point de revente pour le journal, l'abonnement à *Lesbia* étant la seule alternative pour le reste de la France. À la fin de la première année, si le nombre de points de vente se multiplie à travers le pays, les revendeurs restent présents en majorité dans les grandes villes et seul l'achat d'un numéro de *Lesbia* permet d'en avoir la liste exhaustive. Faute de moyens pour investir dans la publicité à l'échelle nationale, *Lesbia* reste donc entièrement tributaire du bouche-à-oreille.

Si ce système fonctionne, et permet à la revue d'augmenter son tirage progressivement, il suppose néanmoins de pouvoir s'appuyer sur un circuit communautaire déjà bien développé, ce qui explique la place prédominante des grandes agglomérations comme zones de vente du périodique. Conscient de cette limite, le comité de rédaction passe régulièrement des annonces au sein de la revue pour recruter de nouvelles correspondantes qui pourront alors servir de relais à *Lesbia*. Le

85 Christiane JOUVE « Détruire l'invisibilité », *Lesbia magazine*, no 30, juillet/août 1985

86 Christiane JOUVE, « Fonçons » *Lesbia*, mars 1985, n°26, p.3

principe des correspondantes consiste à recruter des femmes habitant différentes régions de France, ces dernières étant alors chargées de réunir des informations et de rédiger des articles, des interviews ou encore des comptes rendus d'événements qui se déroulent dans leurs circonscriptions. Elles peuvent par la suite prospecter autour d'elles afin de trouver un lieu qui servirait de point de vente à la revue. Par ce biais, les bénévoles parviennent à étendre le champ d'actions de *Lesbia* et tentent d'honorer le slogan publié dans le premier numéro : « Nous irons partout parce que les lesbiennes sont partout <sup>87</sup> » : « En effet, pour assurer l'expression des voix de la province trop occultée dans les médias (homosexuels ou non) il nous apparaît absolument indispensable de trouver un maximum de femmes qui sur place dans leur ville pourront rendre compte de ce qui s'y passe (...).<sup>88</sup> »

En mars 1985, après une campagne d'appel aux dons pour soutenir le projet, *Lesbia* fait son entrée dans les kiosques. À partir de cette date, la revue augmente son tirage à 7000 exemplaires par mois et se stabilise à 50 pages mensuelles au lieu de la vingtaine des débuts. La couleur fait aussi progressivement son apparition par petite touches sur la couverture, mettant surtout en avant les titres et sous-titres de la revue. L'arrivée de *Lesbia* dans les kiosques est célébrée, par les réactrices, comme une petite victoire pour la visibilité des lesbiennes. Toutefois dès le premier mois de distribution par les NMPP<sup>89</sup>, Christiane Jouve déplore le traitement réservé au mensuel : « Si LESBIA réussit à survivre au laminage de la distribution, les gouines auront remporté une formidable victoire sur l'obscurantisme, le machisme, l'homophobie et la plus profonde connerie conjugués sur tous les modes socioculturels.<sup>90</sup> » Au mieux, explique-t-elle, les lectrices peuvent espérer trouver *Lesbia* au milieu des revues pornographiques où sont relayés les périodiques gays, au pire, la revue ne sera même pas présente sur les étagères et restera dans la remise, à l'abri des regards. Les vendeurs se réservent en effet le droit de choisir ce qu'ils veulent mettre en rayons, souvent au détriment de *Lesbia*. Après avoir fait le tour de plusieurs boutiques pour le premier mois de distribution, Christiane Jouve rapporte ces propos tenus par une vendeuse rue Rambuteau :

*Je déteste votre façon de vous présenter, je veux voir votre macaron, votre carte. Je les mets*

---

87 Christiane JOUVE in Catalogue des Archives lesbiennes de Paris, *Mouvements de presse des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*, Paris, ARCL, 2009, p.95

88 Annie BOITEUX, « Correspondances », *Lesbia*, n°10, septembre 1983, p.16 .

89 NMPP : Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne, renommée en 2009 Presstalis.

90 Christiane JOUVE, « Fonçons ! », *Lesbia*, mars 1985, p.3

*dans l'arrière-boutique parce que je n'ai pas la place. Et d'ailleurs, je fais ce que je veux. Mettre une affiche ? Pas questions. Ceux qui le veulent n'ont qu'à demander. Je n'ai rien d'autre à vous dire.*<sup>91</sup>

Face à une telle mise à l'écart, la rédactrice en chef n'hésite pas appeler les lectrices à dénoncer ces pratiques et à plaider la cause du magazine auprès des vendeurs, voire à boycotter le lieu de vente si rien ne change entre temps :

*Vous direz : « Je voudrais LESBIA et je ne le vois pas. Pourquoi ? ». Alors on vous le sortira de derrière les fagots, du sous-sol, du rayon santé ou bricot, d'une pile de soft-porn ou de la poubelle. Vous protesterez, vous discuterez, vous enverrez vos copines, et le libraire contraint ou contrit, le placera en évidence. Et s'il ne veut pas, pourquoi ne pas appeler au boycott ? (...) Nous ne cesserons pas pour autant de vous engager à kiosquer **Lesbia** avec ardeur. Plus il y aura de demandes dans les kiosques, moins ils auront tendance à reléguer notre revue en rayon des pornos, ou à faire semblant de ne pas la connaître.*<sup>92</sup>

Ce « laminage de la diffusion » intervient également alors que les rédactrices ont bien consciences de la difficulté de leur lectorat à oser acheter le journal dans un lieu public rarement *gay-friendly*<sup>93</sup>. Ces exhortations à la révolte sont donc également des appels aux lectrices pour assumer leur homosexualité et travailler à la visibilité de leur mensuel, ne plus avoir honte de lire *Lesbia Magazine*, ce que déplorait Catherine Gonnard :

*Il y avait des filles qui l'achetaient même pas à côté de chez elles, qui partaient vachement loin pour aller l'acheter. Ou alors il y en avait une qui l'achetait et cinq qui le lisaient derrière. Et puis celles qui l'achetaient, qui le lisaient à l'extérieur, et avant de rentrer chez leurs parents, elles le jetaient.*<sup>94</sup>

---

91 Christiane JOUVE *ibid*

92 Évelyne AUVRAUD, « Osez Lesbia », *Lesbia*, janvier 1986, p.27

93 L'expression désigne ainsi des personnes, des institutions ou des convictions politiques en accord avec la cause homosexuelle et apportant un soutien dans l'évolution des droits des L.G.B.T.. Se dit aussi d'un lieu qui est *gay friendly* lorsqu'il se veut accueillant et ouvert aux homosexuels.

94 Catherine GONNARD (interview), archives personnelles.

De telles pratiques consuméristes sont préjudiciables à la revue qui doit compter sur un manque à gagner chaque fois qu'une seule lectrice devient un relais pour cinq autres ou qu'une femme ne parvient pas à franchir le pas de l'achat par timidité ou même par honte. Le titre et la couverture de *Lesbia Magazine* ne laisse pas de doute quant au type de lectorat visé, acheter le magazine en kiosque devient donc un geste de revendication, une manière de s'affirmer lesbienne dans un lieu public :

*Fallait assumer. Rentrer dans un kiosque et demander Lesbia Magazine fallait assumer (...)  
Je n'ai jamais acheté Lesbia Magazine en kiosque (rire) mais pareil pour moi, la première fois où j'ai acheté un canard homo, c'était Homophonies (...) J'ai tourné trois fois avant d'oser aller l'acheter. Et puis ce moment de fierté, ce vrai moment de fierté je pense que c'est ça après qui fait que j'ai milité tout le temps<sup>95</sup>*

L'objet que représente *Lesbia Magazine* est, de par son existence, un acte militant, une demande d'existence dans un panorama médiatique où les lesbiennes n'ont pas le droit de cité. Acquérir l'objet et oser le garder en main dans un lieu public, ou revendiquer sa lecture, participent également de la lutte pour les droits des homosexuelles et surtout pour leur visibilité. Catherine Gonnard parle ainsi de « moment de fierté<sup>96</sup> », la fierté d'être homosexuelle, mise à l'honneur notamment pas la *Gay Pride*<sup>97</sup>. Un moment de fierté à opposer au stigmaté que représente l'homosexualité dans une société « hétérocentrée ». Au sein de *Lesbia Magazine* la reconnaissance et l'affirmation lesbienne sont au cœur du propos et cela commence par les rédactrices qui doivent toutes accepter de signer de leurs noms pour avoir le droit de participer à la publication. Catherine Gonnard revient d'ailleurs sur la difficulté que cela représentait de recruter des rédactrices dans ces conditions :

*On a réussi à faire des choses au quotidien qui étaient incroyables. Tu vois le militantisme de Lesbia c'est pas que de faire le journal, c'est plus que faire un journal ! Quand tu appelais pour l'asso en disant : « Allo c'est pour Lesbia..... pour quoi ? Lesbia !*

---

95 *Ibid*

96 *Ibid*

97 Désigne la marche des fiertés, manifestation qui prône l'égalité et le respect de toutes les sexualités. Elle a d'abord été nommé la *Gay Pride*, puis est devenue la *Lesbian and gay Pride*, puis la *L.G.B.T. Pride (lesbian, gay, bisexual and trans pride)* avant de finalement être réduit à *Pride*. Cette manifestation se déroule tous les ans dans la plupart des grandes villes du monde aux alentours du mois de mai et juin.

*L.E.S.B.I.A » (...). Tu vois quand les filles venaient me voir, au début, quand elles venaient pour demander à écrire pour Lesbia... OK, pas de problème, là on parlait : « - Tu sais que tu vas écrire avec ton nom et ton prénom ? – Oui mais euuh écoute... moi j'ai une grand-mère... – Ah bon parce que ta grand-mère elle lit Lesbia ? Dans la région parisienne il ne doit pas tellement avoir de grands-mères qui lisent Lesbia. » (Signer de son nom) c'est un geste très fort ! Ca a été un combat de tous les jours ! (...) C'est ça aussi qui faisait le progrès dans la rédaction du journal. Je pouvais pas choisir les filles, déjà fallait qu'elles acceptent de signer de leurs noms. À chaque fois, il fallait réexpliquer, voilà, si t'es à Lesbia, que tu sois rédactrice que tu sois à la... peut importe... t'étais obligée de donner ton nom ! Tu vas devoir aller réserver pour le journal, une salle, un truc, tu vas devoir dire Lesbia magazine ! Soit t'assumes soit t'assumes pas ! J'ai aucun regard si t'assumes pas, mais tu restes pas.<sup>98</sup>*

Cette exigence de la part de la rédaction est clairement établie d'un point de vue militant et maintenu jusqu'à la fin du journal. Nous avons pu noter un certains nombre d'articles ou de rubriques publiées sans signatures mais à la fin de chaque numéro été publiée la liste des contributrices du mois, on peut donc envisager qu'il s'agissait là d'erreurs de publication plutôt qu'une volonté d'anonymiser les rédactrices. D'autant plus qu'afficher et revendiquer une sexualité lesbienne et une fierté homosexuelle étaient au cœur du propos de *Lesbia Magazine*.

## Chapitre II – « Une revue lesbienne, d’informations et d’opinions »<sup>99</sup>

*« Elle est sans doute là la force des discours minoritaires aujourd’hui : celle de ne pas céder d’emblée devant les discours établis, celle de ne pas rechercher sa propre voix dans celle façonnée, encouragée, abandonnée à elle-même, par ce qu’il faut bien appeler parfois la paresse de la majorité. »*

Siouffi Gilles

### 1 – Une esthétique de la « visibilité lesbienne »

#### 1.1. Des couvertures symboliques

Afin d’atteindre son public, *Lesbia Magazine* se doit de solliciter tout un imaginaire<sup>100</sup> spécifique auquel le lectorat lesbien peut immédiatement s’identifier. Nous avons réalisé une étude de cet imaginaire afin d’identifier les éléments qui servent de références à la communauté homosexuelle. Quels sont les symboles mobilisés par *Lesbia Magazine* ? Quelles stratégies sont mises en place afin de s’adresser à une communauté minoritaire ? Que nous apprennent ces représentations culturelles de la communauté lesbienne ?

Le premier symbole faisant spécifiquement référence à l’homosexualité, dans l’imaginaire

---

99 Auteure inconnue « édito », *Lesbia*, n°1, décembre 1982, p.1 .

100 Par notion d’imaginaire nous entendons l’ensemble des représentations qui alimentent le sentiment d’appartenance à une communauté. Nous appuyons notamment cette définition sur le travail de Benedict Anderson sur l’imaginaire national : Benedict ANDERSON, *L’imaginaire national : réflexions sur l’origine et l’essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 2002, 212 p. .

commun, est le drapeau « arc-en-ciel » initialement appelé le *Rainbow Flag*.<sup>101</sup> Il s'agit d'un drapeau composé de six bandes de couleurs (rouge, orange, jaune, vert, bleu et violet) supposé rappeler la diversité et créé à San Francisco en 1978. Ce drapeau, particulièrement présent lors de la *Gay Pride*, permet notamment de signaler la présence d'un établissement réservé à une clientèle homosexuelle ou l'entrée d'un centre L.G.B.T.<sup>102</sup>. De signe de reconnaissance pour la communauté, le *Rainbow Flag* est devenu un symbole de sûreté et de rassemblement. Nous pouvons désormais voir la présence d'un *Rainbow Flag* suspendu à l'entrée d'établissements hôteliers et de discothèques, ou encore une petite image représentant les six couleurs affichées sur une brochure de vacances. En arborant ce symbole, les institutions s'affichent comme *Gay-friendly* : ils assurent ainsi à leurs clientèles un environnement sécurisé et la certitude de ne pas se voir confronté à des comportements homophobes de la part du personnel du lieu.



*Illustration 1: Rainbow Flag, ©Torbak Hopper*

Néanmoins, dans le cas de *Lesbia Magazine*, le drapeau arc-en-ciel n'est que très rarement représenté. Il faut tout d'abord noter que les rédactrices n'ont pas recours à la couleur avant 2000. Précédemment, la couleur était réservée uniquement à la couverture (à partir de mars 1985). Ensuite, le drapeau arc-en-ciel est perçu comme un symbole gay et non lesbien. Contrairement au discours médiatique qui joint systématiquement les deux communautés sous le sigle LGBTQ, la communauté gay et la communauté lesbienne sont deux communautés bien distinctes et qui ne

---

101 En français le drapeau se dit drapeau arc-en-ciel, l'appellation anglophone est toutefois plus répandue.

102 L.G.B.T. terme qui signifie Lesbienne Gay Bisexuels et Transsexuel. Aujourd'hui nous trouvons également l'appellation LGBTQ pour queer.

s'allient pas sur les mêmes sujets de luttes. Le centre L.G.B.T. de Paris, notamment, est un bon exemple de point d'achoppement entre lesbiennes et gays. La communauté homosexuelle reproche en effet aux hommes d'accaparer les postes décisionnaires et de réinstaurer, au sein de la lutte pour les minorités sexuelles, les mêmes structures dominantes que dans le milieu hétérosexuel. Notons également que les tenantes des archives de recherche et culture lesbiennes ont toujours refusé de s'installer au centre L.G.B.T. pour leur préférer la Maison des femmes, autre symbole de la volonté de distinction des luttes. Le rejet du *Rainbow Flag* illustre donc la position de *Lesbia Magazine* sur le sujet, le tout renforcé par des articles critiques envers la communauté gay. Prenons l'exemple du dossier paru en septembre 2009 traitant de la *Gay Pride* :

*J'ai photographié la Coordination Lesbienne en France qui arrive en troisième position. Elle est tenue par Jocelyne, Nathalie, Marie-Josèphe et d'autres vaillantes militantes fidèles à leur poste. Heureusement qu'elles sont là, car le moins qu'on puisse dire c'est que ça manque de femmes !!! De femmes féministes !!! Ou alors, elles sont tellement intégrées aux gays qu'on ne les voit plus défendre leurs propres droits comme si ceux des gays les avaient absorbées et effacées.*<sup>103</sup>

On peut ainsi clairement s'apercevoir que la cause gay et la cause lesbienne sont deux éléments bien distincts dans la conception des luttes militantes de l'auteure. Jacqueline Pasquier établit une séparation nette entre : « leurs propres droits » (parlant des femmes) et « ceux des gays ». De même elle déplore une situation d'assimilation qui verrait les lesbiennes se voir « absorbées et effacées » par les gays. La mixité, selon ses propos, ne serait qu'au détriment des femmes dont les luttes passeraient inévitablement au second plan.

Paradoxalement en 2003 Jacqueline Pasquier présente *Lesbia Magazine* comme étant une revue destinée aux lesbiennes puis, moins prioritairement, aux féministes et enfin aux gays<sup>104</sup>. Le comité de réaction n'hésite donc pas à inclure, en théorie, une catégorie masculine parmi leur cible de lectorat. Dans la pratique, les gays ne sont toutefois jamais pris en compte par les sujets et contenus des articles, ni même adressés en tant que lecteurs potentiels. De plus, sur les cinq années que nous avons étudiées, nous n'avons pu enregistrer aucune petites annonces ou de courriers

---

103 Marie-Jo Bonnet, *Lesbia Magazine*, n°293, septembre 2009, p.23

104 Jacqueline PASQUIER (conférence) : *1967-2008 : la presse gay et lesbienne*. Jacqueline PASQUIER Hélène de MONFERRAND, Renan BENYAMINA, 17 mai 2008, 0 :44 mn, [En ligne], URL : [http://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video\\_resultat\\_recherche](http://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video_resultat_recherche), consulté le 11 novembre 2011 .

provenant d'un homme, il est donc difficile, avec les données que nous possédons, d'établir si le magazine comptait des homosexuels parmi ses lecteurs<sup>105</sup>. Nous ignorons si ce manque d'écrits témoigne d'un lectorat entièrement féminin, ou d'une gêne de la part des lecteurs d'oser prendre la plume pour un magazine dont le discours ne les inclut nullement. Nous pouvons également envisager une dernière hypothèse selon laquelle le comité de rédaction censurerait toutes les publications signées clairement par des hommes.

Contrairement à *Têtu*, qui consacre à certains numéros une double page aux lesbiennes, et a dédié durant plusieurs années une partie de ses ressources de son site internet aux *Têtues*<sup>106</sup>, (une tentative de *Têtue Madame* a même été lancée mais abandonnée après le premier numéro), *Lesbia Magazine* ne traite absolument pas de l'homosexualité masculine, hormis pour critiquer le fait que les hommes sont plus présents dans les débats et au sein des médias (ou encore lorsqu'il s'agit de réaliser une critique d'un livre ou d'un film mettant en scène un personnage gay.<sup>107</sup>) Ainsi, pour comprendre l'absence du *Rainbow Flag* des pages de *Lesbia Magazine*, il faut y lire un symbole de rejet de la domination masculine sur la question de l'homosexualité au sein de la société. Le drapeau représente, aux yeux des rédactrices, un symbole bien trop revendiqué et donc assimilé par la communauté gay et non la leur. Face à cette omniprésence de « l'arc-en-ciel », elles préfèrent y opposer des images et des couleurs typiquement saphiques, afin de revendiquer une fois encore une culture qui soit indépendante qui leur est propre.

Le premier symbole du magazine se situe dans le titre lui-même : *Lesbia* fait référence à l'île de Lesbos<sup>108</sup> où la poétesse grecque Sapho<sup>109</sup>, connue notamment du fait de ses poèmes célébrant l'amour entre femmes, aurait résidé entre le VII et le VI ème siècle avant Jésus-Christ. Le nom de Sapho a lui-même donné naissance au terme de saphisme, qui a remplacé progressivement le tribadisme pour désigner le commerce charnel entre femmes. Le titre du magazine fait donc doublement référence, d'abord au terme récent « lesbienne » issue du nom de l'île de Lesbos,

105 Lors de la conférence sur la presse gays et lesbienne deux hommes du public ont posé des questions à Jacqueline Pasquier et Hélène de Monferrend, les deux laissant entendre qu'ils avaient déjà lu des numéros de *Lesbia Magazine*, le lectorat comptait donc à priori quelques lecteurs masculins.

106 Appellation pour désigner les lesbiennes lectrices de *Têtu*

107 Nous pouvons citer l'exemple de la critique du film Harvey Milk : Bonnet Marie-Jo, *Lesbia Magazine*, n° 291, juin 2009, p.16-19

108 Lesbos est une île grecque située dans la périphérie d'Égée – Septentrionale.

109 Ses œuvres où elle chante le désir féminin ont été redécouvertes par les érudits français aux alentours du XVIe siècle.

ensuite au symbole culturel du rassemblement entre femmes (sur l'île de Lesbos le mythe veut que Sapho y enseignât l'art de la poésie à un groupe uniquement composé de jeunes femmes qui s'adonnaient également au tribadisme). Ce n'est probablement pas un hasard si *Lesbia* reprend exactement le même nom de Lesbos en changeant uniquement les deux dernières lettres pour une terminaison en A qui désigne les noms féminins en latin. En choisissant un titre aussi explicite, les rédactrices s'assurent que leur revue sera reconnue plus rapidement par le public visé.

Le deuxième symbole, particulièrement utilisé pour illustrer les articles et la couverture de *Lesbia Magazine*, est celui de la double-Vénus. Il s'agit de la superposition du symbole de Vénus (composé d'un cercle et d'une plus petite croix en dessous) issue de l'imagerie astrologique et historiquement associé à la déesse de l'amour Aphrodite. Le symbole de Vénus seul représente la femme et s'oppose à celui de Mars (un cercle avec une flèche qui en émerge) qui représente l'homme. Les deux images, selon la manière dont elles sont dépeintes, ont différentes significations : la double-Vénus symbolise l'homosexualité entre femmes, mais également la sororité des groupes féministes, double-Mars est le symbole de l'homosexualité masculine, Mars et Vénus croisés est le symbole de l'hétérosexualité ou encore de l'intersexualité (selon le contexte), double-Vénus et double-Mars croisés : symboles de toutes les minorités sexuelles, etc. À partir de l'année 1985, l'image de la double-Vénus est présente sur la couverture dans le coin supérieur gauche et hormis quelques modifications (couleurs, emplacement, taille), reste sur la couverture jusqu'en 2012.



Illustration 2 : couverture *Lesbia Magazine*, n°191 , février 2000. © Jade Almeida

En septembre 2000, le périodique change de logo et arbore désormais « LM » en couverture,

écrit en violet et sur fond jaune, couleurs sensées représenter les deux couleurs de la « fierté Lesbienne » :

*L'équipe a donc planché et voilà le résultat de sa réflexion sur cette première couverture de Lesbia Magazine tout couleurs. Désormais, lorsque vous demandez « LM », les autres clients vous entendront clamer « Elle aime » ! Et les moins timides continueront de demander à grands cris « Lesbia Magazine », qui demeure mon titre ! De plus, j'affirme notre visibilité avec les deux couleurs jaune et violet de la fierté lesbienne. Bonne lecture en technicolor.<sup>110</sup>*

L'affirmation du jaune et du mauve en tant que couleurs « de la fierté lesbienne » est un parfait exemple de ce que Marie-Jo Bonnet nomme « la réappropriation du pouvoir de fabriquer les images<sup>111</sup> ». En 1983 des chars mis en place par des associations lesbiennes défilent durant la marche mixte organisée par le CUARH<sup>112</sup>. Parmi les groupes à l'initiative de ces chars se trouvent notamment *Lesbia*. En 1995, *Lesbia Magazine* organise une fête dont la date coïncide avec la *Lesbian and Gay Pride*. Cet événement est perçu, rétrospectivement, comme la naissance de la « fierté lesbienne », un ensemble d'événements non-mixte autour de la visibilité lesbienne qui s'organisent en marge de « la marche des fiertés<sup>113</sup> ». Nous n'avons pu nous assurer de l'année où le char des associations lesbiennes utilise pour la première fois les couleurs jaune et mauve mais, c'est en 1995 que les couleurs sont instituées comme des références. *Lesbia*, qui est au cœur du processus, alimente un peu plus la fabrication du symbole en ré-utilisant la deux couleurs pour sa couverture et en les présentant comme le code couleur de la communauté. Bien qu'aucun autre événement ne fasse clairement l'utilisation de ces couleurs, ce qui démontre de la limite du discours de *Lesbia Magazine*, ces pratiques sont des exemples de la volonté déployée par la communauté lesbienne de produire et de contrôler leurs propres représentations.

---

110 Jacqueline PASQUIER, « édito », *Lesbia*, septembre 2000, n°196, p.1

111 Marie-Jo Bonnet, *Lesbia Magazine*, n°293, septembre 2009, p.23

112 CUARH : Comité d'Urgence Anti-Répression Homosexuelle. Structure créée en 1979 et disparue en 1987, ils sont à l'origine de la première marche homosexuelle à Paris. Le comité était également à l'initiative du mensuel *Homophonies*.

113 Pour une rétrospective plus complète autour de la « fierté lesbienne » cf C.L.F. « Actions non mixtes, une tradition du mouvement lesbien. Quelques exemples dans le contexte des marches L.G.B.T.. » . Coordination lesbienne, [En ligne], mise en ligne 4 juillet 2011, URL : <http://www.coordinationlesbienne.org/spip.php?article158>. Consulté le 1 mai 2015 .

Le dernier symbole associé au lesbianisme et mobilisé par les rédactrices est celui de la femme masculine. Parmi ses modèles, la grande majorité des femmes, présentes en couverture, affirme un look de *butch*<sup>114</sup>, comme il est possible de le voir avec le numéro de février 1990 ou encore le numéro de mars 1990, tandis qu'au sein de la revue, on retrouve nombre de photographies ou encore de dessins représentant un couple de femmes enlacées, le plus souvent avec le respect du code *butch/fem*, un autre symbole lesbien de référence<sup>115</sup>.

C'est donc au travers de cette mobilisation de symboles saphiques (la *butch*, la double Vénus, les couleurs de la Fierté Lesbienne etc) que *Lesbia Magazine* parvient à interpeller directement son lectorat. De plus cela permet l'occupation d'un espace public par l'homosexualité féminine. Dans le cas où le magazine serait classé de manière suffisamment perceptible dans les kiosques ou si une lectrice parcourt la revue à l'extérieur, les couvertures rendent visible l'existence lesbienne.

## 1.2. La parole lesbienne

Une fois les symboles identifiés, nous nous sommes interrogés sur les stratégies mises en place afin de s'adresser à la communauté lesbienne. Plus spécifiquement, nous avons tenté d'identifier ce qui faisait la particularité du discours d'un magazine lesbien tel que *Lesbia Magazine*, outre le fait de s'adresser à une minorité. Nous nous sommes donc penchés sur le discours produit au sein de la revue afin d'en analyser l'univers lexical.

Il nous paraît important de replacer une telle étude dans le contexte de stigmatisation dont souffrent les communautés homosexuelles, un climat qui impacte la façon de se représenter en tant qu'individu et par conséquent la façon de parler de soi. « Linguistic behavior is interpreted in these terms. Non-dominant people must learn and be good at controlling more than one code.<sup>116</sup> » De

---

114 Terme qui se voulait auparavant péjoratif et utilisé pour désigner une femme qui revendique de par sa tenue vestimentaire, sa coupe de cheveux, son langage ou encore sa manière de se mouvoir, des codes attribués au genre masculin. Dans la représentation commune une femme dite *butch* est aussitôt associée au lesbianisme ce qui en devient un stéréotype. Progressivement, le terme *butch* a été récupéré par les homosexuelles qui l'opposent à la lesbienne *fem*, qui, elle, reste très féminine.

115 Des clichés de couples *butch/fem* est disponible en annexes p.187 (n°4)

116 « Le comportement linguistique est interprété en ces termes. Les individus issus des minorités doivent apprendre à maîtriser plus d'un code et être doué pour cela. »

plus, dans le cas des lesbiennes, il leur fait parvenir à prendre la parole dans une société qui nie ou dénigre la parole des femmes comme le démontre les travaux de Jane M. Ussher<sup>117</sup>. Enfin, la communauté homosexuelle est caractérisée par sa diversité (sociale, ethnique, économique, géographique etc) mais également par l'isolation de ses individus. Les caractérisations de la communauté lesbienne rendent ainsi nécessaire le développement de moyens de communication, ce à quoi tente de répondre notre mensuel. Comment parvenir à s'adresser à autant d'individus si dissemblables ? Certes *Lesbia Magazine* se restreint au territoire française, et par conséquent à la langue française, mais même avec un dialecte commun, les incompréhensions et malentendus sont possibles :

*Or, est-on sûr de parfaitement se comprendre malgré l'existence d'une langue commune ? Cela veut dire que c'est le discours qui témoigne des spécificités culturelles. Ce ne sont pas tant les mots dans leur morphologie ni les règles de syntaxe qui sont porteurs de culturel, mais les manières de parler de chaque communauté, les façons d'employer les mots, les manières de raisonner, de raconter, d'argumenter pour blaguer, pour expliquer, pour persuader, pour séduire qui le sont<sup>118</sup>.*

Nous nous accordons ainsi avec Patrick Charaudeau sur l'existence d'une langue commune à une communauté. Dans le cadre de *Lesbia Magazine*, cela est particulièrement révélateur avec l'existence d'un vocabulaire spécifique. Tout d'abord « lesbienne » ou encore « homosexuelle », qui sont les termes les plus employés pour désigner une femme attirée par d'autres femmes dans le discours commun, ne sont pas les termes les plus mobilisés par la revue, et surtout ils ne sont pas les seuls. Il existe ainsi une dizaine de mots pour désigner une lesbienne : « gouine », « goudou », « fem », « butch », « camionneuse », « saphiste », « tribade », « blonde », « dyke », « Jules », *lipstick*, etc.

*Je garderai longtemps en mémoire la vision apocalyptique de cette mère d'élèves qui symbolisait si bien ce que tout un chacun appellerait « une gouine » : très costaude,*

---

Birch MOONWOMON-BAIRD « Toward a study of lesbian speech », in Anna LIVIA et Kira HALL, *Queerly phrased : language, gender, and sexuality*. New York, Oxford University Press, 1997, p.202 .

117 Jane M. USSHER, *Fantasies of femininity*, Londres, Penguin Books, 1997, 519p. .

118 Patrick CHARAUDEAU, « L'identité culturelle entre langue et discours » . Revue de l'AQEFLS vol.24, n°1, Montréal, 2002, [En ligne] date de mise en ligne inconnue, Patrick Charaudeau – Livres, articles, publications. URL : <http://www.patrick-charaudeau.com/L-identite-culturelle-entre-langue.html>. Consulté le 10 mai 2015.

*pantalon de velours, baskets, cheveux presque rasés, gros blouson de cuir, ne manquait que la cravate.*<sup>119</sup>

*Il y plus d'jules » proclament les petites goudous qui ne réalisent peut-être pas que ces créatures paléolithiques ont permis à toutes les femmes, nonobstant leur sexualité, une formidable percée sociale.*<sup>120</sup>

*Enfin il y a des lesbiennes comme du bon vin, il y a les valeurs sûres, si comme moi vous n'êtes pas allergiques au style butch et autres chemises à carreaux... Gros avantage, celle-là vous l'identifiez dans l'instant !*<sup>121</sup>

*(...) et si en plus elle manque végétarien-macrobiotique et qu'elle est titulaire d'un diplôme de mécanique-auto, félicitations, vous venez de découvrir une authentique Jules ! Pas de problème, vous pouvez foncer (les complications viendront après).*<sup>122</sup>

L'utilisation de ces termes au sein de la revue, sans lexique ni définition réalisés au préalable, est la marque d'une attente de connaissances pré-acquises par la lectrice. Le comité de rédaction s'adresse manifestement à une lesbienne faisant partie intégrante de la communauté, ou du moins, ayant assez de contacts pour être au fait du vocabulaire utilisé entre lesbienne.

*En accord avec Bourdieu (1979,1982), on peut considérer que ces luttes sociales consistent plus précisément, pour les individus et les groupes, à se servir d'un capital social, culturel et linguistique pour avoir accès à la production et à la distribution de ressources matérielles et symboliques.*<sup>123</sup>

Le vocabulaire distinctif joue un rôle de patrimoine commun au groupe, un espace discursif qui leur

119 Christiane JOUVE, « Le look lesbien », *Lesbia*, n°20, septembre 1984, p.9

120 Christiane JOUVE *Ibid*

121 Florence ALTEMANI, « La page de la canette déchainée », *Lesbia Magazine*, n°195, juillet – août 2000, p18

122 Florence ALTEMANI, *Ibid*

123 Normand LABRIE, « Identités linguistiques, orientation sexuelle et pratiques langagières : une analyse du discours de gais et de lesbiennes francophones de Toronto », in Denis DESHAIES et Diane VINCENT (dir.) *Discours et constructions identitaires*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004, 228 p. .

est propre et qui échappe à l'hétéronormativité du quotidien. Le fait de s'auto-désigner prend part au processus de construction identitaire mais aussi de réappropriation des représentations. Il est, par exemple, très intéressant de souligner la présence de termes comme « goudous » ou « gouines » dans les articles de *Lesbia Magazine*, alors qu'ils servaient initialement à insulter les lesbiennes. Selon Didier Eribon, la réappropriation des insultes par les homosexuels fait partie du mécanisme de défense face aux agressions : « L'insulte me fait savoir que je suis quelqu'un qui n'est pas comme les autres, pas dans la norme. Quelqu'un qui est *queer* : étrange, bizarre, malade. Anormal. L'insulte est donc un verdict. »<sup>124</sup> En confisquant l'injure pour son propre usage, l'individu se place dans un processus d'acceptation de sa différence et donc de réassignation. Il quitte la position assujettit au regard de l'autre et devient sujet de son propre discours : « Le discours, tant par son contenu que par sa forme, est à la fois action sociales, moyen de construction des réalités sociales et expression du positionnement des acteurs sociaux. Il est créateur et constitutif de la réalité<sup>125</sup>. »

Parvenir à lire *Lesbia Magazine*, et surtout à comprendre le discours et les références utilisés, est un acte d'intégration de la lectrice. Elle est suffisamment initiée pour se sentir pleinement membre du groupe. Il s'agit là d'une compétence qui s'acquiert et qu'il faut parvenir à démontrer par la suite, un pré-requis à la lecture du mensuel. Cela suggère également l'existence d'un modèle de lesbienne authentique, auquel nous reviendrons par la suite. Par opposition, le recours à un lexique spécifique peut aussi permettre l'exclusion de lecteurs/lectrices ne faisant pas partie du public cible. Plus spécifiquement, la rédaction du magazine s'assure que son discours ne soit pas entièrement compréhensible pour les « autres », la figure de l'autre étant celui qui maîtrise uniquement la langue dominante, celle aux références hétérosexuelles et passant sous silence l'existence des minorités. Nous constatons également que l'hétérosexualité est nommée au sein du magazine contrairement au discours des revues généralistes, par exemple dans le numéro 199 : « Mais surtout, preuve magistrale que nous sommes conditionnées jusqu'au fond de nous-mêmes dès notre plus tendre enfance pour devenir hétéro, penser hétéro, parler hétéro, voir hétéro... »<sup>126</sup> ou encore dans le numéro 195 : « Outre les hétéros, vous pouvez croiser des lesbiennes bien sûr, le problème c'est que rien ne ressemble plus à une hétéro féminine qu'une lesbienne féminine... »<sup>127</sup> L'hétérosexualité est donc replacée dans le panorama d'une sexualité parmi d'autres et n'est plus la

---

124 Didier ERIBON, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999, p.30

125 Normand LABRIE, *Ibid*

126 Florence ALTEMANI, « La page de la canette déchainée », *Lesbia Magazine*, n°199, décembre 2000, p37

127 Florence ALTEMANI, « La page de la canette déchainée », *Lesbia Magazine*, n°195, juillet-aout 2000, p18

sexualité de référence.

Nous notons également l'évolution de ce vocabulaire. Cela nous renseigne sur l'évolution des termes qui disparaissent au profit d'autres, mais aussi sur l'apparition de spécificités reconnues. Les termes « Jules » et « camionneuses » ont progressivement disparus de la revue pour le terme *butch* ce qui illustre l'évolution du discours de la communauté :

*En reprenant les termes butch et fem, des lesbiennes françaises manifestent cependant depuis quelques années leur volonté de s'éloigner de désignations trop connotées et de s'approprier un vocabulaire qui permet une plus grande liberté pour décrire et analyser l'une des manières de vivre le lesbianisme.<sup>128</sup>*

Ainsi si le mot *butch* était utilisé pour désigner toutes les femmes au look masculin sans distinction, dans les années 2000 plusieurs termes apparaissent pour distinguer les lesbiennes *butchs* entre elles, une tendance confirmée lors de nos entretiens. Parmi les jeunes femmes que nous avons interviewées, deux d'entre elles (arborant une allure masculine) nous ont précisés, lors d'entretiens séparés, se considérer comme des *studs* et non plus des *butchs* comme elles le faisaient auparavant.

*Tu sais qu'il y a une différence entre dolly, stud, lesbienne et butch ? En tout cas, à l'origine ces termes-là : dolly et stud, ils sont principalement utilisés dans la communauté lesbienne afro descendante. Au départ surtout aux Etats-Unis. C'est des termes anglais, mais ils sont un peu repris maintenant, mais ils commencent juste à être visible si tu veux au niveau français parce que, bon voilà il y a une sorte de visibilité maintenant de ces termes allez savoir pourquoi. (...) Quand on était au centre L.G.B.T. parisien, toutes les lesbiennes blanches de la salle ont été surprises en disant « oui mais on est perdus, on sait pas ce que ça veut dire, il y a de nouveaux termes, dolly, stud » ça me surprend pas qu'elles le sachent pas, parce que ce sont des termes qui sont utilisés entre des lesbiennes afro descendantes pour se définir !<sup>129</sup>*

Johan revient notamment sur le fait qu'il y aurait une hégémonie du vocabulaire des « femmes

---

128 Christine LEMOINE, *Butch/fem*, dans Didier ERIBON, « Dictionnaire des cultures Gaies et Lesbiennes » Paris, Larousse, 2003, p. 85

129 Johan, (interview), archives personnelles.  
L'entretien intégral est disponible en annexes, p. 173 (n°1)

blanches » sur la communauté, au point d'ignorer les termes et spécificités des minorités ethniques au sein de la communauté. Une situation confirmée par Chloé, notre deuxième intervenante. A cette image, nous notons que les termes *Studs* et *Dolly* n'apparaissent pas dans notre dépouillement de *Lesbia Magazine* tout comme ceux désignant la *lipstick* sur lequel nous reviendrons.

Comme l'indique Patrick Charaudeau : « Il est également clair que la langue nous rend comptables du passé, crée une solidarité avec celui-ci, fait que notre identité est pétrie d'histoire et que, de ce fait, nous avons toujours quelque chose à voir avec notre propre filiation aussi lointaine fût-elle.<sup>130</sup> » En effet le lexique de *Lesbia Magazine* s'appuie sur une histoire, il nous renseigne sur la culture homosexuelle tout en maintenant sa transmission. Le mot « lesbienne », tel que nous l'avons déjà défini, nous vient de l'île de Lesbos où a vécu Sapho. Avant les années 1970, le mot était très peu utilisé par la communauté, il prend ensuite le pas sur le terme « homosexuelle » en rejet avec la connotation médicale du ce dernier<sup>131</sup>. L'étymologie des mots « gouines » ou encore « goudou » s'avère plus complexe. Les linguistes hésitent entre une origine latine ou anglaise, néanmoins, le consensus se fait autour d'un mot qui désignait initialement la débauche. En latin *ganea* signifie « le bordel » ou encore « la taverne » tandis que *ganeo* se traduit entre autres par « le client des prostituées ». Selon Auguste Scheler, le terme remonterait à l'ancien français *godine* et qui aurait donné le mot *godon* « femme de mauvaise vie ».<sup>132</sup> Le dénominateur commun étant l'absence de moralité, par extension *gouine* a évolué pour désigner « la femme de mauvaise vie » et insulter les lesbiennes. Le terme « gouine » est récupéré ensuite par les *Gouines Rouges*<sup>133</sup> et devient un terme de revendication de la « fierté lesbienne ». Le mot « goudou » est un dérivé de « gouine », considéré comme un terme plus doux.

L'univers lexical de *Lesbia Magazine* est donc spécifique, il mobilise un vocabulaire particulier, sans définitions, ce qui suppose des connaissances pré-acquises de la part des lectrices.

---

130 Patrick CHARAUDEAU, *Ibid*

131 Le Groupe des lesbiennes féministes dans le bulletin de 1977 et cité dans *Lesbia Magazine*, n°89, décembre 1990, p.14 : « Homosexualité, c'est un terme qui a été créé à l'origine pour un emploi médical pour le deux sexes et le plus souvent pour les mecs, et homosexualité ça définit une pratique sexuelle et rien d'autre. Le lesbianisme est un terme qui nous est propre à nous femmes... C'est un mode de vie, une lutte, une recherche... »

132 Luba, « Etymologie du lexique L.G.B.T.#1 : Gouine », Barbieturix, [En ligne], mis en ligne le 21 août 2013, URL : <http://www.barbieturix.com/2013/08/21/etymologie-du-lexique-lgbt1-gouine/>. Consulté le 07 mai 2015.

133 Mouvement féministe radical lesbien créée en 1971 avec pour objectif d'affirmer la visibilité des lesbiennes au sein des mouvements féministes et homosexuels.

L'utilisation de ces termes, outre de servir de validation de connaissances pour le lectorat, assure également aux énonciatrices de ne pas être comprises de tous, car seul un public « initié » est supposé comprendre pleinement le contenu de la revue. Enfin l'analyse de ce vocabulaire a permis de souligner son évolution et l'absence parfois de coordination entre les changements des référents de la communauté et ceux de la revue.

### 1.3. la visibilité des corps

Au sujet de la presse lesbienne des années 1970, Michel Larrouy, professeur d'arts plastiques, et militante à la maison des femmes, déclare :

*Dans les premiers journaux, on trouvait peu de photos de femmes nues, sauf quand un dossier traitait de santé, ou de grossesse . même dans ces cas-là, il s'agissait plutôt de dessins à la manière de Léonor Fini, comme dans la revue Sorcières, et des reproductions de sculptures du XIXe de femmes plus ou moins drapée. (...) les premiers journaux reproduisent d'abord des dessins, puis des clichés de manifestations ne permettant pas d'identifier les visages des manifestantes si elles sont sous des banderoles lesbiennes<sup>134</sup>.*

La description correspond en effet aux premières images que nous trouvons dans *Lesbia* en 1982 : des dessins, rarement signés, qui illustrent des poèmes, des articles et la couverture<sup>135</sup>. Parmi eux beaucoup de nues dessinés de manière pudiques, des femmes de dos, des couples enlacés, des visages, des mains, mais aussi des sirènes ou des coquillages entre-ouverts laissant apercevoir une perle. Les dessins sont symboliques et rarement signés « c'est une période où la création dans le milieu militant n'est ni pensée ni valorisé<sup>136</sup> ». Selon Michel Larrouy, à l'époque le collectif l'emporte sur l'individuel. Tout est réalisé dans une optique de groupe, ce qui explique le manque de reconnaissance et l'absence de signatures. Parfois les responsables du graphisme reproduisent des œuvres d'arts célèbres également figurant des couples lesbiens, c'est le cas avec le travail de

---

134 Michèle LARROUY dans Martine LAROCHE, Michèle LARROUY, ARCL, Catalogue des Archives lesbiennes de Paris, *Mouvements de presse des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*, Paris, ARCL, 2009, p.185

135 Des exemple de dessins sont disponibles en annexes p.186 (n°3)

136 Michèle LARROUY *Ibid*

Tamara Lempicka par exemple<sup>137</sup>. Par la suite, avec le développement des techniques et l'accès à des moyens plus élaborés, la photographie remplace le crayonnage et les esquisses.



Illustration 4: couverture *Lesbia Magazine*, n°10, septembre 1983, p.19. ©Jade Almeida

Les premières photographies mettent en scène des manifestantes en groupe ou encore des femmes dont le visage reste dissimulé. Les portraits sont rarement accompagnés d'indications sur les modèles. Certaines couvertures mettent en scène des couples de dos par exemple, d'autres floutent ou noircissent le visage. Ces clichés sont à replacer dans le contexte social de l'époque où assumer son homosexualité en public était encore moins répandu qu'aujourd'hui. À cela il faut ajouter les difficultés liées à l'usage de la photographie :

*Il y avait le problème de la signature, mais on avait le problème des photos aussi. Parce que les photos... elles sont pas géniales, les photos dans Lesbia tu vois ? On était les premières à en avoir conscience mais personne ne voulait être en photo... personne ne voulait être en photo dans le journal ! C'était le problème numéro un du journal ! C'est qu'elles ne voulaient pas être en photo ! C'était tout un dilemme. C'était le deuxième truc qu'il fallait*

*toujours négociier !<sup>138</sup>*

Les difficultés sont d'autant plus grandes que les rédactrices désirent mettre en avant « Les lesbiennes « banales », de toutes apparences, tous âges[sic], de toutes cultures, refusant les normes de « la » beauté, mais bien vivantes<sup>139</sup> » ce que Claire, la photographe des débuts de *Lesbia*, a tenté de faire en photographiant les femmes de son entourage. Toutefois cette volonté se heurte au besoin d'anonymat des individus :

*Des fois on mettait des photos complètement à la noix parce que... ben oui qu'est-ce que tu veux faire ? Dans les faits, tu peux pas faire de photos aux Cineffables<sup>140</sup>... tu peux pas... tu peux faire aucune photo dans les trucs militants. À la limite... on avait quand elles étaient à la manif parce que là elles pouvaient rien nous dire ! Mais on était tout le temps avec le problème du droit à l'image. On repiquait des photos de quelqu'un... on savait pas toujours d'où c'était, il y avait toujours le problème de : « à qui appartenait les photos<sup>141</sup> ». (...) A un moment elles ont essayé d'acheter des photos à des agences de presse... mais j'étais pas tellement pour ça, parce que je trouvais bien que ça reste des filles comme tout le monde . Avec des âges, des corps différents. Qu'on est un peu la communauté dans toute... que ce soit les filles qu'on voit aux fêtes quoi !<sup>142</sup>*

Ce qui souligne d'autant plus la caractère militant du geste. Accepter d'être photographiée, c'était accepter d'être reconnue comme homosexuelle via un journal distribué, théoriquement, dans tous les kiosques de France. C'était donc accepter cette « visibilité ». Les difficultés rencontrées par les rédactrices, spécifiquement dans les années 1990, témoignent des risques des retombées homophobes sur les femmes qui militaient :

*Les photos c'était un bordel monstre parce que se montrer et signer c'était les deux B.A. BA du truc que tu dois faire quand tu milites... et le journal militant... tu vois le journal, son*

---

138 Catherine GONNARD (interview), archives personnelles.

139 Michèle LARROUY dans Martine LAROCHE, Michèle LARROUY, ARCL, Catalogue des Archives Lesbiennes de Paris, *Mouvements de presse des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*, Paris, ARCL, 2009, p.186

140 Catherine GONNARD (interview), archives personnelles.

141 Michèle LARROUY *Ibid* p.186

142 Catherine GONNARD (interview), archives personnelles.

*côté le plus militant c'était la signature, première acte de militantisme et le fait de se montrer en photos*<sup>143</sup>.

Ce que confirment les propos de Michel Larrouy : « Cette représentation des réalités corporelles lesbiennes fut très lente, car les lesbiennes pouvaient être reconnues et stigmatisées, et leurs représentations détournées et « voyeurisées » [sic]<sup>144</sup> ». Par « voyeurisées », l'auteure sous-entend le risque de voir les photos récupérées par le regard libidineux. En d'autres termes, mettre des nues en couvertures ou rendre trop « imagée » une relation lesbienne pouvait provoquer l'achat du magazine par des hétérosexuels à la recherche de contenu pornographique. Néanmoins, la photographie reste, selon Michèle Larrouy, le premier outil ayant permis ce qu'elle nomme « la visibilité des corps lesbiens réalistes dans les journaux ». « La visibilité des lesbiennes apparaît alors comme une revendication à part entière dans le panorama revendicatif concernant les droits des femmes, qui se décline en cinq thèmes : liberté, égalité, autonomie, dignité, solidarité<sup>145</sup> ».

L'auteure souligne à plusieurs reprises le besoin de représentations « justes », « réalistes », « réelles<sup>146</sup> » des images de lesbiennes. Ce faisant, elle oppose les reproductions présentes dans les journaux comme *Lesbia Magazine* aux reproductions données à l'extérieur, notamment dans l'univers de la publicité. Dans les années 1970-1980 la publicité visuelle se développe en ville et provoque déjà les premières manifestations contre la représentation de la femme :

*Des femmes apparaissent sur de grands panneaux publicitaires : femmes à la cuisine, devant les fourneaux, femmes-enfants dans une représentation fragile, femmes dénudées objets sexuels (même si la nudité n'est pas encore pornographique et plutôt allusive) vendant des voitures, et de tout. Ces représentations sont encore « pudiques » au regard des représentations actuelles : ces femmes-pub sont encore debout . les publi-pornographes ne les ont pas encore couchées, tordues, enfermées dans des boîtes, pas encore rendues rampantes, de dos, jambes ouvertes et langues pendantes. Mais ces pubs sont dénoncées, graphitées largement au feutre et déchirées – « ras le viol » – dès le début du mouvement, et*

---

143 Catherine GONNARD (interview), archives personnelles.

144 Michèle LARROUY *Ibid*

145 Jocelyne FILDARD, Raymonde GERARD, Karine LOUVERGNEAUX, « Les lesbiennes en mouvement », *Lesbia Magazine*, n°194, juin 2000, p.25

146 Michèle LARROUY *Ibid* p.186

*les graphistes, dans les journaux, vont les détourner allègrement.*<sup>147</sup>

Les rédactrices de *Lesbia Magazine* prennent part à ces luttes féministes pour la ré-appropriation de l'image de la femme au point de considérer que de la visibilité lesbienne dépend la libération de la femme :

*[...] être lesbienne revient à dire que les rôles attribués aux sexes dans notre société, et toutes les souffrances et brimades qui en découlent pour les femmes, n'ont aucune légitimité. [...] Rien que pour cela, on comprend que notre visibilité est un enjeu qui dépasse la communauté lesbienne et œuvre pour l'ensemble de la condition féminine.*<sup>148</sup>

Dans ces conditions, pas question de mettre en avant des images du corps féminin trop exposé ou trop sexualisé. Les photographies mettent en scène des lesbiennes de tous les jours, dans des tenues sobres et dans un contexte banal : la rue, devant un bâtiment anonyme, un parc, sur un banc, durant une manifestation, etc. « Nous voulions aller au plus près du/des corps et pensions, peut-être, que l'image photographique permettrait la transmission d'une visibilité « vraiment réelle ». »<sup>149</sup>

L'utilisation militante des clichés provoque néanmoins des controverses au sein même du mouvement. Catherine Gonnard nous confie ainsi qu'elle devait prendre en compte de nombreux critères avant d'opter pour un type de couverture plutôt qu'un autre. Selon elle, *Lesbia Magazine* se situait au cœur de tous le réseau lesbien et donc de toutes les mouvances contestataires ce qui exigeait son lot de concessions :

*On avait des débats, mais tu peux pas t'imaginer ! Je me souviens d'une copine en couverture qui avait un t-shirt noir, les cheveux courts et elle était maquettiste à Lesbia. Donc on va voire des filles féministes à Barcelone euh voilà... et là je me suis fait engueuler par une fille parce qu'elle trouvait que c'était une couverture fasciste ! Elles m'ont dit que c'était scandaleux, que Lesbia était fasciste.. et comme on était en Espagne j'ai demandé*

---

147 Michèle LARROUY *Ibid* p.184

148 Hélène DE MONFERRAND dans Eli FLORY, *Ces femmes qui aiment les femmes*, Paris, l'Archipel, 2007, p.61 .

149 Michèle LARROUY dans Martine LAROCHE, Michèle LARROUY, ARCL, Catalogue des Archives lesbiennes de Paris, *Mouvements de presse des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*, Paris, ARCL, 2009, p.186

*mais pourquoi, parce qu'elle a un t-shirt noir ? Oui ! Tu te rends pas compte ! (...) Alors que à ce moment-là, je me souviens très bien, on savait pas quoi faire de la couverture ! Elles étaient deux en couple : Caroline et Sophia<sup>150</sup>. Et Sophia me dit : Ecoute... moi je veux bien faire la photo. Elle s'est levée, à mis des lunettes et on a pris la photo. Et puis c'est devenu un débat à cause du t-shirt noir ! Tu vois le problème de la photo ? Enorme ! (...) En plus si j'en prenais une avec les cheveux longs j'avais toutes les radicales... pourquoi nananania... je passais mon temps à faire des concessions pour tout le monde ! Parce que Lesbia était au cœur de tout, et si les photos leur plaisaient pas (fait un geste pour désigner les problèmes qui suivaient).<sup>151</sup>*

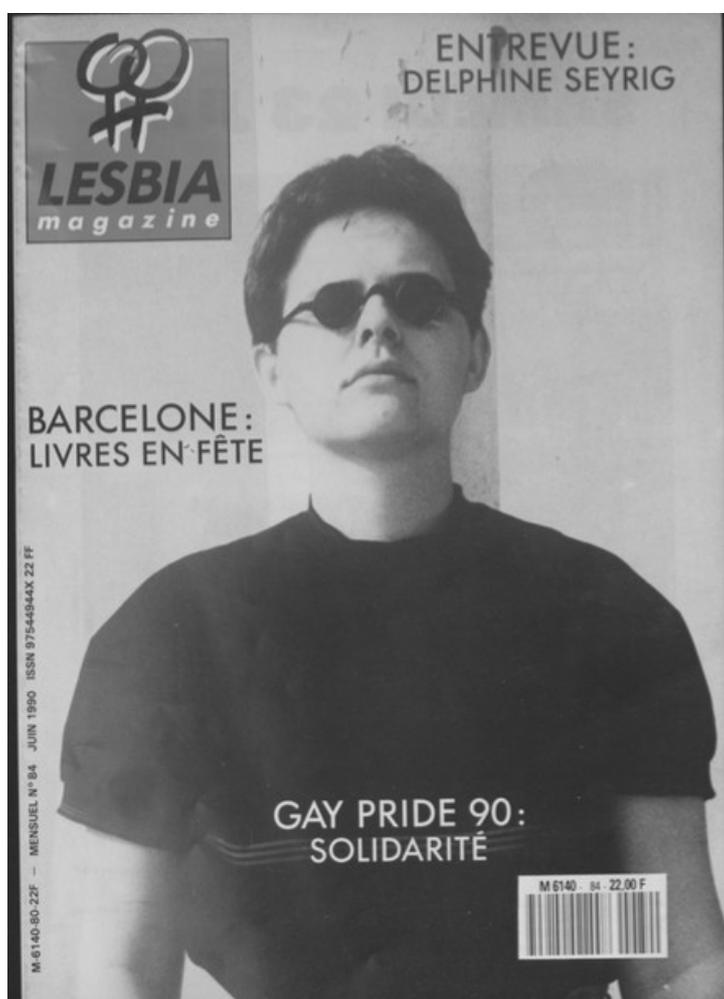


Illustration 5: couverture *Lesbia Magazine*, n°84, juin 1990,  
©Jade Almeida

150 Les prénoms ont été modifiés.

151 Catherine GONNARD, (interview), archives personnelles.

*Lesbia Magazine* tente donc de mettre en scène, par des dessins au début de la publication, puis par la photographie, le corps lesbien dans sa visibilité « réelle<sup>152</sup> ». Il y a ici une recherche d'opposition au détournement de l'image du corps féminin par la publicité, qui commence à occuper l'espace public sur les murs de la ville en 1970. C'est aussi un moyen d'opposer leurs clichés à ceux utilisés dans l'univers de la pornographie. Par le biais de journaux comme *Lesbia Magazine*, la communauté tente de revendiquer le droit à se représenter et à se réappropriier leurs images. Ceci résulte à des clichés de femmes de différents âges, différents physiques, principalement issues des mouvements militants et mises en scène dans des contextes banales. Dans un souci de « concessions » cela donne également des corps modèles assez semblables les uns des autres : les cheveux courts, le pantalon privilégié, des groupes en train de militer, chanter, rire, crier, etc. Enfin, le risque de stigmatisation, et le caractère militant de la photographie, expliquent que dans les années 1980 beaucoup de ne permettent pas de voir les visages ou qu'aucun détail ne soit donné sur les modèles.

## 2 – Le passé en commun

« Nous sommes nos experts. Par nécessité. Les gaies et les lesbiennes pratiquent l'autofiction, parce qu'ils rendent compte d'expériences, de pensées, de questionnements, d'imaginaires et d'une histoire peu, pas ou mal traités dans le reste de l'art ou de la pensée. Ils pratiquent aussi les « études gaies et lesbiennes » pour créer des contre-discours, ou du discours tout court »

Anne et Marine RAMBACH<sup>153</sup>

### 2.1 Une Histoire à revendiquer

---

152 Michèle LARROUY *Ibid*

153 Anne et Marine RAMBACH, *La culture gaie et lesbienne*, Paris, Fayard, 2003, p.303.

Durant les trente années de publications *Lesbia Magazine* est entièrement tributaire du bénévolat, ce qui a pour conséquence de proposer aux lectrices un sommaire en constante évolution : des rubriques naissent puis disparaissent en fonction des allées et venues des rédactrices. De plus, dans leur grande majorité, les bénévoles de *Lesbia Magazine* n'ont aucune formation en journalisme et proposent des articles en tant qu'amatrices, ce qui impacte la qualité du mensuel en fonction des plumes qui participent à son élaboration.

Malgré la constante variation du sommaire, nous avons réalisé une étude quantitative des articles en les classant par catégories : historique, société, mode de vie, chroniques, créations littéraires, critiques, interviews, portraits, unique. Ce classement a permis de voir émerger certaines tendances au sein de la revue, changeantes en fonction des années. Durant la première décennie de publication nous avons reconnu une large prédominance de deux types de catégories d'articles sur les autres : les « créations littéraires », sous lesquelles nous rangeons les articles de type poèmes, chansons, nouvelles, etc qui sont l'œuvre de rédactrices (et plus rarement de lectrices) . et la catégorie « historique » qui rassemble tous les articles concernant les figures et événements considérés comme historiques pour la communauté lesbienne. Notons par ailleurs que la catégorie « créations » s'amenuise à mesure que le magazine tend à plus de professionnalisme, au point de disparaître avec les années 2000. Ce n'est pas le cas des sujets historiques qui restent bien présents dans la ligne éditoriale jusqu'à l'arrêt de *Lesbia Magazine*.

Nous retrouvons ainsi une succession de portraits et de dossiers consacrés à des lesbiennes célèbres (ou à des femmes ayant traité du sujet de l'homosexualité) avec, par exemple, Marguerite Durand, Simone de Beauvoir<sup>154</sup>, Geneviève Pastre<sup>155</sup>, ou encore Renée Vivien<sup>156</sup>, etc. Ces portraits relèvent de la biographie et mettent particulièrement en avant le lien entre ce qu'a accompli le sujet et son homosexualité ou encore ses convictions féministes :

*Très tôt Vivien perçoit l'idée d'une irrémédiable malédiction attachée à la femme. Menace*

---

154 Un dossier lui est consacré dans de nombreux numéros, tout au long de la publication du magazine, exemple avec un dossier dans le n°143 paru en novembre 1995.

155 Un dossier lui est consacré notamment dans le n

156 Jacqueline PASQUIER, « Renée Vivien, « La muse aux violettes » » *Lesbia Magazine*, n°295, novembre 2009, p.26-30.

*et délivrance, la mort plane sur la femme comme une ombre démesurée. Cette conviction que la femme est opprimée, Vivien ne la reniera jamais. Désormais la poésie s'est emparée d'elle, elle ne se sent plus seule et attend impatiemment sa majorité<sup>157</sup>. (...) Cependant au milieu de ce tourbillon elle fait la connaissance d'Eva Palmer qui se mariera quelques années plus tard à un Grec. Elle apprendra à Pauline le grec ancien. Ce fut elle qui lui parla de l'œuvre de Sappho et ce fut pour Vivien une véritable révélation. Vivien se limitera à Sappho et à ses disciples les Kitarèdes. Elle y trouve amour, poésie, féminité et homosexualité.<sup>158</sup>*

Nous avons également des articles sur des événements historiques dans le cheminement des luttes pour les droits L.G.B.T., comme la célébration des dix ans d'existence du P.A.C.S.<sup>159</sup>, un article consacré à l'histoire de la *Gay Pride* (paru dans le n°194)<sup>160</sup> ou encore un dossier consacré au mouvement d'émancipation des homosexuelles<sup>161</sup>.

La prédominance du thème historique nous renseigne sur la place accordée au devoir de mémoire pour la communauté. Ces articles sont publiés dans un but commémoratif puisqu'ils sont réalisés à la date anniversaire lorsqu'il s'agit d'événements. Dans le cadre d'individus, les articles replacent les femmes dans l'histoire, permettant ainsi de reconnaître la participation et la marque qu'ont pu laisser des lesbiennes. Dans le cas des arts, les portraits sont dithyrambiques, on fait l'éloge de leur talent que l'on associe systématiquement à leur homosexualité. Prenons le cas de Nathalie Barney qui fait l'objet de deux articles rien que durant la première année de publication :

*NATALIE CLIFFORD BARNEY, qu'elle soit l'Amazone de Rémy de GOURMONT, la Flossie de Colette, la Valérie Seymou de Radclyffe HALL ou l'initiatrice à « Idylle Saphique » de Liane DE POUGY, Natalie BARNEY imprègne et influence la vie littéraire et mondaine. Elle reçoit, écoute, regarde, fait ses choix. si des hommes tel que Paul VALERY et Jean COCTEAU fréquentent son salon, seules les femmes déchaînent ses*

---

157 Jacqueline PASQUIER *Ibid*

158 Jacqueline PASQUIER, « Renée Vivien, « La muse aux violettes », partie II » *Lesbia Magazine*, n°296, décembre 2009, p.26-30.

159 Auteure Inconnue, « Le P.A.C.S. a dix ans ! », *Lesbia magazine*, n° 189, janvier 2009, p.16-17.

160 *Lesbia Magazine*, n°194, juin 2000, p.24

161 *Lesbia Magazine*, juin 2009, n°291, p.16

*passions (...). Son œuvre littéraire est à l'image de son désir et de sa vie : un harmonieux désordre, l'éparpillement vers toutes formes de créations qu'elles soient poétiques ou amoureuses.*<sup>162</sup>

*Nous, lesbiennes aimons, de part nos conversations, nous remémorer les grands moments de notre histoire. Néanmoins, nous semblons privilégier la lointaine aventure amazonienne, mythiquement [sic] parlant, alléchante. Ou bien nous oscillons, littérairement parlant, entre Barney, Vivien ou Colette. Pourtant il s'agit pour nous, de nous réapproprier tous les éléments historiques nous concernant : c'est une question d'archives.*<sup>163</sup>

Ces articles nous permettent de nous interroger sur la fabrication du lien communautaire au travers de la commémoration d'événements historiques. Le mensuel, en jouant le garant de la mémoire lesbienne, participe activement à la création d'une mémoire collective. Il renforce le sentiment d'appartenance à une communauté en présentant aux individus un passé commun et spécifique, lié aux revendications politiques, au militantisme, au rejet, à l'art, etc. Notons par ailleurs que cet effort de mémoire peut souligner les ambiguïtés liées à la datation des événements. Ainsi le dossier sur « Les 40 ans du M.L.F.<sup>164</sup> » s'inscrit tout particulièrement dans cette problématique. Alia Rondeaux positionne d'emblée le sujet dans une controverse liée à la date anniversaire de la création du collectif. Elle dénonce ainsi la récupération de la naissance du M.L.F. dans un profit individualiste :

*Mais alors pourquoi cette précipitation et pourquoi certains médias datent subitement l'acte fondateur du MLF un 1er octobre 1968 ? Cette date ne correspond à rien si ce n'est à l'anniversaire d'Antoinette Fouque. Aussi comique que cela puisse paraître, cette ancienne députée européenne, fondatrice des « Éditions des femmes », croit se souvenir avoir abordé la question avec deux amies le jour de son anniversaire en 1968... ce qui en ferait l'une des « fondatrices » du MLF. (...) L'époque est décidément propice aux impostures. Et pas seulement sur Internet. Le seul fait que ce canular médiatique fonctionne en dit long sur la méconnaissance, voire le mépris envers l'histoire du féminisme, jugée secondaire.*

---

162 Christiane JOUVE, « Nathalie Barney, Tendre Amazone », *Lesbia*, n°2, janvier 1983, p.8 ;

163 Catherine MARJOLLET, « Epopée des lesbiennes moyennageuses », *Lesbia*, n°7, juin 1983, p.34

164 Alia RONDEAUX, « Polémique le MLF aurait 40 ans ? », *Lesbia Magazine*, n°287, février 2009, p.16-18

*Rappelons cette vérité simple : personne n'a fondé le Mouvement de Libération des Femmes. On ne décrète pas un mouvement social, surtout composé d'une telle multitude de courants et de groupes.*<sup>165</sup>

La catégorie « historique » a donc un rôle de maintien et de transmission de la mémoire aux jeunes générations. Elle souligne également le manque d'intérêt et le peu d'études réalisées sur la question, de même que la tendance à passer sous silence la participation des femmes à l'Histoire (pour exemple le dossier consacré aux compositrices oubliées de l'histoire<sup>166</sup>), ce qui explique la place qui leur est réservée dans la ligne éditoriale. Nous déduisons également que ces articles servent également de stratégies de construction de lien collectif entre les individus. En d'autres termes, la prédominance du thème historique participe à l'élaboration et le maintien d'une union communautaire : « Le public marginal de type « enclave » agit pour préserver la culture du groupe, entretenir la résistance au discours dominant et générer des stratégies d'action futures<sup>167</sup> »

Néanmoins, l'exemple de la commémoration de la naissance du M.L.F et la controverse qui s'ensuit illustre l'instrumentalisation possible qui se cache derrière le devoir de mémoire, mais aussi le fantasme de posséder des racines historiques. Comme le souligne Eli Flory :

*Pour autant, vouloir se trouver des ascendants glorieux en la personne de Sappho, de Christine de Suède ou du chevalier d'Eon tient davantage du « crypto-lesbien » que de l'historicisme avéré. Dresser une généalogie de l'homosexualité féminine selon un continuum relève de l'illusion d'optique et de la dérive historisante*<sup>168</sup>.

Le cas est particulièrement illustré par le personnage de Sappho : figure mythique pour la communauté lesbienne (ne serait-ce que pour son impact dans le lexique homosexuel), la poétesse fait l'objet de nombreux articles<sup>169</sup> et références au sein de *Lesbia Magazine* qui la présente en tant

165 Alia RONDEAUX, « Polémique le MLF aurait 40 ans ? », *Lesbia Magazine*, n°287, février 2009, p.16

166 Suzette TRITON, « À la découverte des compositrices », *Lesbia Magazine*, n°86, septembre 1990, p.36-38

167 Emma GOYETTE, « L'invisibilité lesbienne dans la sphère publique (médiatique) : pratiques et enjeux d'un identité proto-politique » ; (mémoire), [En ligne] URL : <http://www.composite.org/index.php/revue/article/view/195/162>, consulté le 07 janvier 2015.

168 Eli FLORY, *Ces femmes qui aiment les femmes*, Paris, l'Archipel, 2007, p.64.

169 Par exemple un dossier intitulé « Sappho 612 avant notre ère » lui est consacré et est publié sur deux

que « la Lesbienne ». Traitant ainsi de l'œuvre de Renée Vivien sur Sapho, Hélène de Monferrand écrit : « Elle avait une vision bien peu historique de la vie quotidienne à Lesbos vers 600 avant JC, certes, mais elle avait au moins la certitude que la Lesbienne était lesbienne et cette vision pour nous évidente était rare en 1900. <sup>170</sup> ». Pourtant le « mythe saphique », comme le dénomme Nicole Albert, est « le résultat d'une savante reconstruction, ou plutôt d'une déconstruction, survenue dans toute sa complexité et sa multiplicité à la fin du XIX ème siècle. <sup>171</sup> ».

L'œuvre de Sapho a été en grande majorité perdue lors de deux autodafés (brulée au IV ème siècle puis au VIIe). N'ont été préservés que des fragments de poèmes, mais trop peu pour réaliser une biographie de l'auteure. Ce que l'on sait de Sapho nous vient donc principalement de ce que d'autres ont écrit sur elles. Les avis sont donc multiples et divergents, en fonction des époques, et sa sexualité fait l'objet de nombreux débats. C'est sous la plume de Baudelaire<sup>172</sup> que Sapho est de nouveau associée au tribadisme, avant que le jargon médical ne s'empare du « saphisme » pour définir la « perversion » des femmes « inverties »<sup>173</sup>. C'est par les travaux de Renée Vivien et Nathalie Barney que Sapho est décrite comme « une vraie lesbienne » : « Dans le monde de la poétesse tel qu'il est vu et retranscrit par Renée Vivien, l'homme, entité indésirable sinon incongrue, n'existe pas, Sapho n'ayant « point daigné s'apercevoir de l'existence masculine. Son œuvre n'en porte ni la trace, ni la souillure. »<sup>174</sup> Sapho est finalement un personnage multiple dont la réécriture constante finit par prendre le pas sur la vérité historique. Elle devient objet de patrimoine pour la communauté lesbienne qui forge le mythe de la Lesbienne.

La preuve s'il en est que ces personnages et évènements, traités de manière récurrente par les rédactrices, s'inscrivent dans une histoire lesbienne qui légitime l'existence et les racines de la

---

numéros : mai et juin 2009.

170 Hélène de MONFERRAND, « Renée Vivien, Sapho », *Lesbia Magazine*, n°293, septembre 2009, p.25.

171 Nicole ALBERT, « Sapho mystifiée ou les métamorphoses de Sapho dans la culture fin de siècle. » dans *Homosexualité et lesbianisme, mythes, mémoires, historiographies : actes du colloque international* ; Lille, Cahiers Gai-Kitsch-Camp, 1990, p.15-18.

172 Baudelaire avait envisagé de nommer son recueil *Les lesbiennes* plutôt que *Les fleurs du mal*.

173 Sur l'utilisation du terme « saphisme » et « homosexuelle » dans le champ médical voir l'étude de Nicole ALBERT, « Sapho mystifiée ou les métamorphoses de Sapho dans la culture fin de siècle. » dans *Homosexualité et lesbianisme, mythes, mémoires, historiographies : actes du colloque international* ; Lille, Cahiers Gai-Kitsch-Camp, 1990, p.15-18.

174 Nicole ALBERT, *Ibid*, p.15

communauté. Le comité de rédaction de *Lesbia Magazine* utilise la revue comme plateforme de transmission de ce patrimoine afin de fédérer une communauté autour d'une histoire et donc d'une culture unique. Néanmoins, nous avons pu voir les limites de ces discours entre récupération politique et récit fantasmé. Par la suite, nous souhaitons ainsi étudier la place du mythe au sein du mensuel.

## 2.2. Une histoire mythique : l'utopie d'une nation lesbienne

Le mythe propose une histoire des origines. Par le biais de récits ou de fables, il offre un regard explicatif sur le monde présent en retournant à la genèse humaine. L'utopie, terme proposé par Thomas More,<sup>175</sup> fait référence à un « non-lieu », un espace qui n'existe pas mais que l'on peut espérer atteindre. Pour reprendre les termes de Claudine Potvin : « L'utopie peut être pensée en termes de projection idéologique qui transcende la réalité et rompt les liens avec un ordre donné (perspective historique, dialectique ou marxiste)<sup>176</sup> ». Dans ce chapitre nous traitons de la place accordée aux mythes et à l'utopie dans *Lesbia Magazine*. Entre les Amazones et Sapho, très souvent mobilisées comme sujet de dossiers, ou la réécriture des mythes, exercice pratiqué fréquemment par les rédactrices, quel rôle ces fragments d'épopées jouent-ils dans l'imaginaire lesbien ?

En juin 1983, Catherine Marjollet commence la publication de « l'Epopée des lesbiennes moyennageuses<sup>177</sup> ». Il s'agit d'une saga supposée conter l'histoire des lesbiennes à travers les âges. Le récit commence par une réécriture de « la chanson de Roland » re-baptisée « la chanson de Rolande ». L'auteure y relate la rencontre et le « duel amoureux » entre « Rolande » et la « Califa Constantinée » qui se conclut par la mort du personnage principal et la « déchéance » de sa tante, l'impératrice « Carlamagna ». Le mois suivant paraît « La saga des vigouines<sup>178</sup> », un texte qui parodie l'histoire des vikings et met en scène des « lesbiennes d'une extrême férocité qui, vers la fin

---

175 Catherine MARJOLLET, « Epopée des lesbiennes moyennageuses », *Lesbia*, n°7, juin 1983, p.34

176 Claudine POTVIN, « Utopies amoureuses : le désir piégé ? », *Réécriture des mythes : l'utopie au féminin* ; Amsterdam, Rodopi, 1997, p.201

177 Catherine MARJOLLET, « Epopée des lesbiennes moyennageuses », *Lesbia*, n°7, juin 1983, p.34

178 Catherine MARJOLLET *Ibid* p.20

du VIII<sup>e</sup> siècle, émigrèrent en masse, à la conquête de plus vastes contrées et surtout plus riches que les leurs [sic] »<sup>179</sup>. Les lectrices découvrent le destin de ces « vigouines » qui finissent par choisir la voie de la sédentarisation : elles deviennent chevalières. Le chapitre suivant, « La première gouinade <sup>180</sup> », en référence à l'histoire des croisades, oppose ces nouvelles chevalières aux « troupes mâles ». Ces derniers profitent du manque de vigilance des chevalières pour s'emparer de « la cité de Sapphusalem », ce qui provoque la croisade vengeresse des royaumes lesbiens. Les chevalières, qui participèrent à la reprise de « Sapphusalem », « arboraient fièrement un triangle rouge pointé à l'épaule gauche, comme signe de ralliement ». Rappelons que le triangle rouge était un symbole lesbien de référence avant d'être remplacé par la double-Vénus. La saga historique des « lesbiennes moyennâgeuses » s'arrêtent à ce numéro, remplacée le mois suivant par une relecture de *l'Odysée* d'Ulysse.

Les rédactrices de *Lesbia* font un usage ludique des mythes. Les récits proposés sont des écrits humoristiques où, bien souvent, la trame consiste à féminiser tous les noms et grossir les traits historiques. Les auteures font également de l'anachronisme en plaçant des références actuelles (comme le triangle rose ou l'appellation « goudoues ») dans leurs textes. Bien qu'ils proposent quelques pages d'humour, ces textes sont à considérer sous l'angle de la critique : par le biais d'une réécriture humoristique de l'histoire, les bénévoles soulignent l'absence de données et de connaissances sur les lesbiennes. En féminisant tous les noms au point de faire disparaître toute donnée masculine (si ce n'est pour faire des hommes la caste ennemie), elles soulignent et critiquent l'absence des femmes dans les mythes fondateurs. Il s'agit de combattre le manque de visibilité (des lesbiennes comme des femmes plus largement) en ré-inventant des mythes et en imaginant des racines historiques lointaines. De plus, selon Geneviève Pastre, si les rédactrices privilégient la forme de l'épopée c'est parce que la structure du récit épique « incite au mouvement »<sup>181</sup> chez le lectorat. Cela suppose également une accélération de l'histoire donc une avancée jusqu'au grand dénouement.

*Il s'agissait de « s'approprier notre territoire mental, de se rendre visibles, d'enraciner et d'élargir nos fictions et utopies amazoniennes ». Ces termes, fictions, utopies,*

---

179 Catherine MARJOLLET, *Ibid*

180 Catherine MARJOLLET, *Ibid*

181 Geneviève PASTRE, « Pour une relecture de l'Odysée... », *Lesbia*, n°11, octobre 1983, p.22 ;

*amazoniennes ont parfois été compris comme l'expression d'un séparatisme simpliste, ou d'une réminiscence d'un passé mythique, alors que nous voulions enraciner nos vies, faire traces, matérialiser par des textes la pluralité des existences lesbiennes.*<sup>182</sup>

Au point que les rédactrices n'hésitent pas à remettre en cause la méthodologie des traducteurs et ainsi à justifier les réécritures comme étant des versions tout aussi valables (voire plus) que les originales. Dans le cas de *l'Odyssée* Geneviève Pastre interpelle le lectorat sur la traduction proposée :

*Mais ce qui est fait problématique c'est la traduction (collection savante, classique, Guillaume Budé), car si j'ose dire, le traducteur montre là le bout de l'oreille ! « Antianeirai » se décompose en aneirai et anti : ce préfixe veut dire : en façade/à la place de/qui tient lieu de. Force est donc de reconnaître que le mot mâle (peut-être mis là pour l'hémistiche) est tendancieux.*<sup>183</sup>

Elle introduit alors une relecture de *l'Odyssée* où les personnages féminins sont au cœur de l'histoire et où les amours saphiques sont multiples durant le voyage d'Ulysse mais également en son foyer :

*Je veux conclure par Pénélope, car si son lieu est celui de son père et de son fils, son temps propre est la nuit – solitaire – et les années d'attente. On a fait de Pénélope l'image même de la fidélité. On ne la voit que remonter à l'île, pleurer sur sa couche moelleuse (...). Pourquoi ne pas y voir une tactique d'évitement, des années de semi-indépendance, le « doux sommeil » qui mettait sur ses paupières closes un joug plein de douceur ? (...) Cette vie avec ses compagnes qui ne la quittaient jamais ne comportait-elle pas des joies sensuelles, des « affinités électives » ? Que penser des conditions dans lesquelles les servantes avec les prétendants sont réunies, [sic] et de la façon épouvantable dont elles seront, punies, exécutées, après la mort ?*<sup>184</sup>

---

182 Suzette TRITON, Catalogue des Archives Lesbiennes de Paris, *Mouvements de presse des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*, Paris, ARCL, 2009, p.45

183 Geneviève PASTRE, « Pour une relecture de l'odyssée... », *Lesbia*, n°11, octobre 1983, p.22 ;

184 Geneviève PASTRE, « Pour une relecture de l'odyssée... », *Lesbia*, n°12, novembre 1983, p.24 ;

Enfin d'autres écrits tendent à créer et alimenter le mythe d'un âge d'or des lesbiennes : un temps relatif à l'existence d'une communauté lesbienne soudée, où les femmes partageaient un lieu de vie en harmonie en dehors de toute présence masculine. Ce n'est d'ailleurs pas sans rappeler le mythe des Amazones qui semble être le point le plus récurrent dans les récits parodiques proposés par la revue (l'histoire des « vigouines » par exemple ou la communauté des chevalières).

*(...) l'usage dans l'imaginaire lesbien de la mythologie amazonienne, reprise, retravaillée, étendue d'ailleurs à l'ensemble de la mythologie grecque et à d'autres mythologies méditerranéennes, slaves ou orientales. Il se produit à deux niveaux tout à fait différents. Il est le produit de la collectivité qui veut recréer le mythe ancien, lui redonner vie, et l'accompagner d'un rituel. Il est aussi strictement individuel, et se développe dans l'imaginaire propre de chaque écrivain, et comme tel, il se diffuse chez les lectrices, aboutissant à un monde commun.<sup>185</sup>*

Au mythe des Amazones s'ajoutent la nostalgie d'un temps et d'un lieu où les femmes étaient égales voire supérieures aux hommes. Dans un article paru en 1983, Catherine Marjollet revient sur l'histoire de l'humanité et tente d'établir le tournant de l'histoire qui aurait permis aux hommes de prendre l'ascendant sur les femmes. Elle s'attarde ainsi sur l'époque de la « Déesse-mère », une ère de l'humanité durant laquelle la femme était considérée comme un être sacré. L'auteure explique notamment que la vie d'une femme était perçue comme plus précieuse que celle d'un homme ce qui lui valait d'être révérée, mais que cette époque fut révolue le jour où l'on perça les secrets de la reproduction, donc à l'arrivée de l'agriculture :

*En faisant des enfants, elle est responsable de la continuité du groupe, c'est à elle que l'on doit la vie . tout comme la femelle animale, sa vie est sacrée, car nul n'a compris le procédé de la reproduction. La femme, c'est par excellence, la représentante de la nature fertile. Cette conception du sacré lui donne un statut très important par rapport au pouvoir. Personne n'aurait l'idée de contester ce pouvoir, il est octroyé : pas de violence, pas de*

---

185 Geneviève PASTRE, « Les amazones entre histoire et mythes » dans *Homosexualité et lesbianisme, mythes, mémoires, historiographies : actes du colloque international*, Lille, Cahiers Gai-Kitsch-Camp, 1990, p.5

*contraintes, c'est une acceptation totale, un devoir, un dû à la femme. (...) L'agriculture c'est la fin du pouvoir des femmes, c'est la fin d'un tabou, c'est la fin de la paix.*<sup>186</sup>

Les mythes et récits d'épopées présents dans *Lesbia Magazine* ont diverses fonctions : critique du manque de connaissance sur les minorités sexuelles et de l'hégémonie des hommes dans le domaine, mais aussi une fonction d'enracinement de la communauté lesbienne en lui donnant un patrimoine commun dont les référents remonteraient à l'âge antique. Pour Geneviève Pastre, ces tentatives relèvent d'une recherche identitaire culturelle et historique et sont le signe « des carences de notre monoculture<sup>187</sup> » En effet les mythes offrent une explication au monde tandis que l'utopie vise à changer et appelle à transformer la réalité. Ce dernier est un discours transgressif, donc potentiellement normatif.

### 3. Un discours normatif

#### 3.1. « On était que des passeuses de liens entre deux lesbiennes<sup>188</sup> »

« Deux femmes ont pris l'initiative de créer LESBIA en juin dernier, pour briser l'isolement et servir de lien de correspondance entre toutes les lesbiennes. »

*Lesbia*<sup>189</sup>

Claudie Lesselier, dans son essai sur la subversivité des lesbiennes définit l'action des

---

186 Catherine MARJOLLET, « Patriarcat. Matriarcat », *Lesbia*, n°8, juillet-août 1983, p.57 .

187 Geneviève PASTRE, « Les amazones entre histoire et mythes » dans *Homosexualité et lesbianisme, mythes, mémoires, historiographies : actes du colloque international*, Lille, Cahiers Gai-Kitsch-Camp, 1990, p.6

188 Catherine GONNARD (interview), archives personnelles.

189 Auteure inconnue, « Letters », *Lesbia*, n°2, janvier 1983, p.2. .

groupes militantes autour de trois préoccupations : « se nommer, se visibiliser, se définir<sup>190</sup> » ce qui peut également décrire la démarche des rédactrices autour de *Lesbia Magazine*. L'action de « Se nommer » se retrouve autour du rejet ou de la réappropriation des mots stigmatisants tels que « gouïnes » et « goudous ». Egalement avec l'emploi du mot « lesbienne » qui prend le pas sur « homosexuelle » et son histoire trop marquée par le discours médical. Le fait de « se visibiliser » est à comprendre sur deux niveaux, il s'agit d'être visible dans l'espace public, tout d'abord, de faire reconnaître l'existence des lesbiennes, et cela passe notamment par les actions militantes, la formation d'associations mais aussi par la production d'images et de discours sur les lesbiennes. Ensuite il s'agit d'être visibles « les unes aux autres<sup>191</sup> », de sortir les lesbiennes de leurs isolements. « Se définir » passe par le rejet et la dénonciation des discours discriminants, c'est se définir en tant que lesbienne mais également en tant que groupe. C'est donc également déterminer les stratégies à adopter face à une société « hétérocentrée » et pour lutter contre la répression. Néanmoins, soulignons que les préoccupations définies par Claudie Lesselier s'appuie avant tout sur l'existence d'une force soudée, d'une communauté unie et potentiellement mobilisable. De ce fait nous souhaitons souligner l'influence de *Lesbia Magazine* dans la formation de la dite communauté. En quoi le contenu du mensuel a-t-il permis la création d'un réseau lesbien ?

Première catégorie qui participe de ce mouvement est celle de la « Revue de Presses » ou nommée aussi « Brèves », « Méli-Mélo » ou « Infos » selon les années. Cette catégorie est instituée afin d'organiser une veille de l'actualité touchant les droits des femmes et/ou des lesbiennes. Elle permet de relayer les informations et de faire le point (entre autres) sur les avancées législatives et les divers débats en France. Toutefois, cette rubrique ne se limite pas à l'hexagone puisque c'est l'actualité internationale qui est décortiquée chaque mois dans la revue. Se faisant, cela créer auprès du lectorat un sentiment d'union avec les femmes du monde entier. Le message est le suivant : les luttes pour l'égalité hommes/femmes et pour les droits L.G.B.T. ne se limitent pas à notre pays, elles dépassent les frontières :

*« Au Pérou, le Sentier Lumineux continue ses exactions contre les homosexuels. Au nom de la moral révolutionnaire, il s'attaque aux homosexuels et aux femmes (...) »<sup>192</sup>, « Trois bars lesbiens existent maintenant à Tokyo : Le Sunny, bar karaoké, le Tamago que l'on dit plus*

---

190 Claudie LESSELIER, « Lesbianisme, quelle subversivité ? », *Lesbia Magazine*, n°89, décembre 1990, p.13

191 Claudie LESSELIER, *Ibid*

192 Méli-Méloé, « Un sentier très obscur », *Lesbia Magazine*, n°79, janvier 1990, p.17

*traditionnel et le Kinswomyn qui remporte un grand succès (...) <sup>193</sup>, « La Cour européenne des droits de l'homme (CEDH) a donné raison le 28 avril, à huit femmes roms de Slovaquie qui, stérilisées dans des hôpitaux à leur insu, réclamaient l'accès à leurs dossiers médicaux <sup>194</sup>».*

Le sentiment est renforcé lorsque le mensuel organise des rencontres ou des interviews avec des associations étrangères ou félicite la naissance d'une revue lesbienne au Canada par exemple. Anne et Marine Rambach déclarent à ce sujet :

*Au-delà de sa fonction culturelle, divertissante ou érotique, la presse lesbienne et gaie est un observatoire permanent des conditions homosexuelles, bie et trans dans le monde. Même si les informations nous parviennent de manière partielle et parfois anecdotique, les brèves témoignent de cet esprit communautaire qui fait qu'on s'intéresse au sort des homos en Inde, en Chine ou en Argentine. Mois par mois, ou jour par jour, on se réjouit des conquêtes ou l'on prend acte des assassinats et des emprisonnements, on admire le courage où l'on encaisse la stupidité. La presse joue un rôle de ciment et de lien entre les individus. <sup>195</sup> »*

Un lien entretenu par les méthodes discursives des rédactrices de *Lesbia Magazine* faisant systématiquement référence aux « nous » unitaire lorsqu'elle parle de la communauté lesbienne. Ce « nous » crée ainsi une illusion de groupe homogène, uni, indivisible qui s'oppose aux autres. Une communauté qui est aussi présente pour ses membres. Ainsi, la revue sert souvent de relais à des appels aux dons pour soutenir un projet ou une action menée par une lesbienne. Il peut s'agir du lancement d'une association, d'un festival ou l'ouverture d'un lieu non mixte, mais également d'aide au financement d'un procès. C'est le cas par exemple dans un numéro paru en 1983 qui donne un compte-rendu du procès de Nicole et un appel aux dons des lectrices pour soutenir la défendante. Cette dernière se voit accuser par son ex-mari de lui avoir causé de graves préjudices morales en quittant le domicile conjugal pour cause d'homosexualité, il lui réclame donc des dommages et intérêts. Le procès est particulièrement suivi par les rédactrices de *Lesbia* qui relatent l'avancée de l'affaire sur plusieurs numéros, jusqu'au premier verdict déclarant Nicole coupable et devant verser 10 000 francs au plaignant. Un comité de soutien est créé et fait appel à « toutes les

---

193 Infos, « Tokyo », *Lesbia Magazine*, n°139, juin 1995, p.10

194 Revue de Presse, « Slovaquie », *Lesbia Magazine*, n°291, juin 2009, p.13

195 Anne et Marine RAMBACH, *La culture gaie et lesbienne*, Paris, Fayard, 2003, p.41 .

lesbiennes à soutenir Nicole politiquement et financièrement<sup>196</sup> » car cette dernière décide de faire appel de la décision. *Lesbia* relai le message du comité de soutien deux fois, ce qui est un exemple parmi d'autres des appels à l'aide financière, ou autre, de la communauté transmis par le journal.

Les pages des « Petites annonces », que nous analysons plus loin de manière plus approfondie, répondent également de cette capacité du mensuel à mettre en relation les lectrices. Christiane Jouve revient ainsi sur ce qu'elle considère comme la vocation du journal :

*C'était un lien entre nous . Lesbia a tout de suite été un lien entre les lectrices. La revue avait une vocation de rencontres par le biais des petites annonces, des séjours et des fêtes. Aux fêtes de Lesbia les femmes venaient de province, de l'étranger, et de tous les coins de la région parisienne, ceci dès les premières. C'était un succès croissant, énorme, avec de plus en plus de femmes.*<sup>197</sup>

Et lors de notre entretien Catherine Gonnard confirme la même conception qu'elle avait de l'utilité du mensuel :

*Je prenais mon pied à écrire, mais c'est pas ça qu'elles attendaient les filles, elles attendaient de pouvoir avoir un réseau, c'était viscéral, c'était beaucoup plus important et c'est ça qu'il faut comprendre quand tu lis le journal. Comprendre que bien qu'il soit bancal, qu'il fasse du lien ! Voilà.*<sup>198</sup>

Pour l'ancienne rédactrice en chef, le magazine aidait à « bâtir la communauté », « En donnant à la communauté des lieux où elle pouvait aller, se rencontrer. <sup>199</sup> ». L'achat d'une presse lesbienne était donc motivée par l'envie de faire partie d'un réseau, lui-même mis en place et alimenté par ce type de publications. Les rédactrices de *Lesbia Magazine*, à la fin des années 1980, organisent même des soirées parisiennes qui deviennent des « institutions<sup>200</sup> », des événements dans la vie de la

196 « Extrait du jugement de divorce », *Lesbia*, n°7, juin 1983, p.21 ;

197 Christiane JOUVE dans Catherine GONNARD, « Demandez le journal ! », *Lesbia Magazine*, n°100, décembre 1991, p.19.

198 Catherine GONNARD (interview), archives personnelles.

199 *Ibid*

200 CF la page Wikipédia consacrée à *Lesbia Magazine*, [En ligne], mise en ligne en janvier 2014, URL : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Lesbia\\_Magazine](http://fr.wikipedia.org/wiki/Lesbia_Magazine). Consulté le 12 septembre 2013.

communauté parisienne. A ce sujet, Catherine Gonnard raconte comment les soirées de *Lesbia Magazine* étaient connues pour les couples qui s’y formaient :

*C’était drôle quand on était dans des fêtes de se dire qu’il y avait plein de filles qui étaient dans la salle et que c’était grâce à nous qu’elles s’étaient rencontrées. Il y avait un côté maquerelle chez nous (rire) Il y en avait qui nous écrivait pour nous dire qu’elles allaient arrêter l’abonnement parce que maintenant qu’elles étaient avec leurs copines, elles avaient plus besoin que d’un seul abonnement ! Merde alors (rire)<sup>201</sup>*

Si l’on en croit cette entrevue, *Lesbia Magazine* avait principalement un rôle d’intronisation dans l’accès aux filles à la communauté et dans la création d’un réseau personnel. Une fois ce réseau bien installé, le journal en devenait même inutile :

*Dans le propos du journal d’accompagnement que je te disais, les premiers courriers des filles qui venaient de découvrir le journal c’était quoi ? « Vous êtes géniale, extraordinaire, etc. ». Une fois qu’elle avait rencontré sa petite amie, ses copines, qu’elle allait au Cineffable<sup>202</sup>, aux fêtes, ben les courriers... « ouais... il y a pleins de trucs qui vont pas dans Lesbia, vous écrivez comme des patates gnagnagnagna ». Et le jour où vraiment elle fait un petit couple avec sa copine, peut-être même qu’elle nous faisait un gosse : « ben on a plus besoin de Lesbia.(...) »*

C’est en cela que *Lesbia Magazine* est une revue que nous pouvons qualifier de militante, car son rôle en tant que vecteur d’union et relais d’appels et d’informations, transforme une multitude d’individus dispersés en une communauté désormais mobilisable. En effet « se constituer en force collective, c’est aussi le meilleur moyen de parer à toute mesure ou loi réactionnaire et d’offrir des garanties de sécurité à celles qui sont isolées ou encore aux prises avec la lesbophobie qui n’est pas une invention de parano, quelques-unes d’entre nous peuvent malheureusement encore trop souvent en témoigner...<sup>203</sup> ». Pour Catherine Gonnard ce rôle ne peut être tenu qu’un temps, il s’agit

---

201 Catherine GONNARD (interview), archives personnelles.

202 Association qui organise le *Festival international du film lesbien et féministe de Paris : Quand les lesbiennes se font du cinéma*. Né en 1989 afin de promouvoir le cinéma lesbien face à l’absence de représentation de l’homosexualité féminine dans le cinéma généraliste. Le festival a lieu chaque année et est une institution non-mixte.

203 Florence ALTEMANI, « La page de la canette déchainée », *Lesbia Magazine*, n°191, mars 2000, p.22

d'introduire les lectrices au monde lesbien, leur permettent d'introduire le réseau puis le journal devient inutile. Il a, en quelque sorte, accompli sa mission.

### 3.2. Un modèle pour le lectorat

*La prise de conscience par la jeune lesbienne de ce qu'elle est a ceci d'unique et de remarquable qu'elle s'effectue dans un vide total de références positives. Ses seuls points de repères sont ceux qui jalonnent son histoire individuelle.<sup>204</sup>*

Un autre type d'articles très présent dans la revue est celui du portrait (figure historique, artiste ou encore femmes inconnues). Ce type de sujets propose un espace d'identification aux lectrices et donc comporte des normes prescriptives. Ils mettent en scènes des individus supposés leur ressembler, auquel il est facile de s'identifier, plus particulièrement avec les portraits de femmes dites « banales ». Par le biais de ces articles *Lesbia Magazine* propose une vision du parcours de la lesbienne qui va à l'encontre du misérabilisme du discours médiatique générale. Ainsi l'homosexualité, dans ces parcours de vie, ne constitue pas un obstacle à l'épanouissement personnel ou professionnel. Dans certains cas, c'est même ce qui a conditionné la réussite. Les rédactrices mettent en avant des femmes qui ont réussi (les artistes qui ont marqué leurs temps comme Nathalie Barney ou Renée Vivien par exemple) ou encore des femmes qui ont pu se réaliser pleinement et en assumant leur homosexualité dans leur vie de tous les jours. A cela enfin s'ajoutent des portraits de femmes hétérosexuelles qui s'inscrivent dans un parcours militant, artistiques ou encore dans des milieux particulièrement masculins.

Parmi les modèles proposés, certains domaines apparaissent plus valorisés que d'autres. Ainsi la vie de famille ou la maternité est très rarement énoncé tandis que l'activité professionnelle, bien que souvent modeste, est particulièrement mise en avant. De plus, on note que plus l'activité salariale sort du commun pour une femme, c'est-à-dire que plus le métier appartient du domaine réservé aux hommes, plus le ton de l'article est élogieux. La femme au foyer, au contraire, n'est

absolument pas valorisée, ou alors uniquement par le biais de sa vie associative militante. Une grande place est donc laissée aux femmes engagées, dont les figures de proues font l'objet d'articles de plusieurs pages : c'est le cas par exemple de l'interview de Françoise d'Eaubonne<sup>205</sup> ou encore de Carole Roussopoulos<sup>206</sup>. Ces articles sont très présents au début de la revue et se retrouvent également en 2012 avec les mêmes thèmes de prédilection : l'art engagé avec la poétesse Adrienne Rich<sup>207</sup> ou encore le militantisme avec Madeleine Pelletier<sup>208</sup>.

*C'est le moment de vous inviter à une visite un peu originale dans un Paris très lesbien, celui des « femmes de la rive gauche ». écrivaines, journalistes, libraires, elles font partie de notre histoire. Et partir ainsi à leur rencontre, c'est non seulement aboli l'oubli mais aussi leur rendre hommage à elles qui ont choisi Paris pour vivre libres.<sup>209</sup>*

Parmi les réponses données à notre enquête à la question de ce que les lectrices recherchaient dans ce type de magazines nous trouvons l'attrait pour ces portraits : « C'est d'avoir en références des gens comme moi.<sup>210</sup> » « Les articles culturels et les portraits de femmes<sup>211</sup> » « Chez *La dixième muse*, la culture lesbienne et le succès de femmes lesbiennes, malgré le fait que l'aspect magazine féminin ne me plaisait pas beaucoup.<sup>212</sup> ». Une de nos interviewées s'explique un peu plus sur la question :

*À quel âge as-tu commencé à rechercher ces magazines environ et pourquoi ?*

[Johan] *Je dirais... si on prend en compte le fait que j'y ai pas eu accès tout de suite... on va dire à partir de 15... 15/16 ans.*

- 
- 205 Christiane JOUVE, « Rencontre avec Françoise d'Eaubonne », *Lesbia*, n°10, septembre 1983, p.2-6 ;
- 206 Nicole FERNANDEZ FERRER, « L'adieu à Carole Roussopoulos », *Lesbia Magazine*, n°296, décembre 2009, p.20-22.
- 207 Auteure inconnue, « Adrienne Rich, (1929-2012) une poétesse engagée », *Lesbia Magazine*, n°323, mai 2012, p.18.
- 208 Jacqueline PASQUIER, « Madeleine Pelletier, une combattante féministe d'avant-garde (1874-1939) », *Lesbia Magazine*, n°322, avril 2012, p.29 ;
- 209 Catherine GONNARD, « Au cœur du quartier lesbien », *Lesbia Magazine*, n°85, juillet-août 1990, p.18
- 210 Réponse à notre questionnaire diffusé en ligne, archives personnelles.
- 211 *Ibid*
- 212 *Ibid*

*Si tu avais pu y avoir accès plus tôt...*

[Johan] *Ouais j'en aurais acheté plus tôt, oui. Pourquoi ? Ben Parce qu'il y a un moment où... quand on s'identifie... quand on sent déjà sa différence par rapport... ben par rapport à tout ce qui nous entoure on a juste besoin parfois de comprendre tout simplement, et de voir qu'il y a d'autres personnes comme nous. Et puis... après aussi, chemin faisant... plus je me suis assumée moi-même, plus j'ai eu besoin tout simplement parfois de me voir dans ce que je lisais, ouais voilà de trouver des magazines qui parlaient de moi.*<sup>213</sup>

En proposant des portraits à la fois de femmes célèbres ou de personnes du quotidien, *Lesbia Magazine* offre à ses lectrices des modèles auxquels s'identifier. Si l'on en croit les travaux d'Adeline Cherqui sur l'invisibilité lesbienne<sup>214</sup> et ceux d'Erving Goffman<sup>215</sup> sur la réassignation identitaire des individus sujets aux stigmates, les lesbiennes seraient d'autant plus enclines à la recherche de modèles que ceux-ci sont absents du quotidien. Ce qui confère aux portraits publiés dans *Lesbia Magazine* un potentiel prescriptif de normes. Combiné aux savoirs transmis par les articles « historiques » ou encore les figures de la culture populaire lesbiennes, le magazine peut prétendre au statut de manuel pour une jeune homosexuelle. Catherine Gonnard le définit par ailleurs comme un journal « d'accompagnement » :

*Tu vois, les combats de Lesbia à un moment... moi ce que j'avais l'habitude de dire c'est que ce journal à un moment c'était un journal d'accompagnement. Une lesbienne arrivait tu vois, elle était seule, isolée, elle découvrait Lesbia, par Lesbia elle se faisait une communauté. Un : elle savait tout ce qui se faisait dans la communauté. Deux : elle trouvait une copine. Ce qu'il y avait entre les deux... entre le début et la fin... elle le lisait ou elle le lisait pas. Elles en avaient rien à faire tu vois. L'important c'était les pages du début et les pages de la fin. Il fallait pas qu'on ait de l'amour propre par rapport à ça. Une fois qu'elles avaient trouvé et l'un et l'autre ou l'un ou l'autre, elles lisaient plus Lesbia. Nous on faisait que ça : accompagner un certain nombre de filles à sortir de leur truc... c'était un journal*

---

213 Johan, (interview), archives personnelles.

214 Adeline CHERQUI, « La notion d'identité comme enjeu de lutte dans le champ homosexuel », *Production et revendication d'identités*, Paris, l'Harmattan, 2009, 276 p. .

215 Erving GOFFMAN, *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Paris, Editions de Minuit, 1975, 175p. .

*d'accompagnement, c'est pas un journal ... le jour où d'autres trucs vont arriver et bien il n'y a plus besoin du journal...*<sup>216</sup>

Si nous nous accordons sur les propos de l'ancienne rédactrice, il nous semble tout de même que le rôle « d'accompagnement » ne suffit pas entièrement à englober le rôle qu'à pu jouer *Lesbia Magazine* pour les membres de la communauté lesbienne à une époque où il était le seule magazine du genre. Nous avons déjà abordé, dans l'analyse du vocabulaire lesbien ainsi que l'étude des symboles des couvertures, les pré-requis qu'exige la lecture de *Lesbia Magazine*, ce qui contre-dit le discours des rédactrices présentant le mensuel comme le magazine « de toutes les lesbiennes<sup>217</sup> ». Outre l'univers linguistique et l'imaginaire symbolique saphique, le contenu du mensuel transmet un patrimoine artistique et historique à ses lectrices. Il s'agit de connaissances à avoir au sein de la communauté, à préserver également (appel aux archives et recherches historiques) et à transmettre aux générations suivantes (Renée Vivien ou Sapho font l'objet de plusieurs articles étalés sur plusieurs années). Le besoin de telles connaissances suggère la dimension active de ses membres. Se considérer comme lesbienne ne suffit pas à faire partie de la communauté, il faut également que les membres du groupe nous reconnaissent comme tel. Cela passe donc par différentes acquisitions de savoirs mais aussi de codes, d'initiations et même de rituels d'intégrations (le *coming-out* par exemple ou la participation à une manifestation lesbienne).

Par le biais d'une lecture comme celle de *Lesbia Magazine* les lectrices ont accès à un panel d'informations participant à l'acquisition de ces compétences, mais c'est aussi un moyen de valider son appartenance à la communauté, le contenu s'adressant uniquement à un lectorat déjà initié. Il participe également d'un rituel d'initiation : acheter *Lesbia Magazine* pour la première fois, oser le lire en public, participer aux premiers événements cités, etc. Enfin, les articles « portraits » de lesbiennes donnent une vision optimiste de la lesbienne, ce qui encourage les lectrices à prendre exemple. C'est qui nous incline à considérer *Lesbia Magazine* comme un vecteur de construction identitaire, mais également, communautaire.

---

216 Catherine GONNARD (interview), archives personnelles.

217 Auteure inconnue, « édito », *Lesbia*, n°1, décembre 1982, p.1 .

## 4 – D'une « revue d'opinions » à un média de veille

L'existence de *Lesbia Magazine* témoigne de la construction identitaire de la communauté qui se réalise dans son rapport au poids de l'invisibilité. Exister au sein des sphères publiques<sup>218</sup>, et donc médiatiques, afin d'obtenir un poids politique, est l'axe d'écriture central de notre revue. C'est ce qui mène à la création de journaux dans les années 1970 / 1980, c'est ce qui justifie la scission d'avec les mouvements gays et féministes et c'est, enfin, ce qui alimente le militantisme de la communauté homosexuelle. Sans reconnaissance publique, les homosexuelles ne peuvent compter sur la légitimation de leurs revendications politiques et sur la prise en compte de problématiques spécifiques. Comme l'indique Emma Goyette<sup>219</sup>, le discours alternatif détient un « potentiel émancipateur » en se positionnant comme un support de visibilité et donc un accès aux espaces publics, mais aussi en offrant une critique à la culture dominante. Nous souhaitons ainsi souligner le rôle de *Lesbia Magazine* en tant que plateforme et vecteur de contre-culture. Par quelle stratégie discursive ce rôle est-il rempli ? Quels sont les sujets qui génèrent le plus de discours critiques au sein de la revue ? Que nous apprend l'évolution de ces préoccupations sur les transformations de la société ?

### 4.1. Une veille du discours législatif

Par contre-culture nous entendons la définition de Keneth Westhues : « Une contre-culture constitue un ensemble de convictions et de valeurs en opposition aux normes, valeur et pratiques de la culture dominante.<sup>220</sup> » Le but d'une contre-culture n'est pas de renverser le pouvoir en place,

---

218 Par sphères publiques nous entendons la définition retenue par Emma Goyette : « l'étendue des institutions, groupes et médias formant les sphères publiques de leurs discours, actions, représentations et critiques. » dans Emma GOYETTE, « L'invisibilité lesbienne dans la sphère publique (médiatique) : pratiques et enjeux d'un identité proto-politique » . (mémoire), [En ligne] URL : <http://www.composite.org/index.php/revue/article/view/195/162>, consulté le 07 janvier 2015

219 Emma GOYETTE, *Ibid.*

220 Kenneth WESTHUES in Claude CHASTAGNER, *Révoltes et utopies : Militantisme et contre-culture dans l'Amérique des années soixante* . Paris, Presse universitaire de France, Vanves : CNED, 2011, p.18.

mais de remettre en question l'autorité et « les contraintes imposées à l'épanouissement de l'individu<sup>221</sup> ». En produisant notamment un discours en opposition avec les normes, *Lesbia Magazine* devient un porte-parole d'une critique de la société. En d'autres termes, la revue place la culture populaire et l'espace politique en position d'accusés.

Selon Michel Foucault, ce serait une erreur de considérer que le contre-discours ne serait qu'une énonciation contraire au pouvoir en place. En vérité, il existe une multitude de discours, des « éléments discursifs<sup>222</sup> » qui, selon les contextes, les rapports de forces, les énonciateurs etc, prennent une signification différente. Un discours peut donc être réutilisé avec une nouvelle signification : il s'agit d'un « discours en retour »<sup>223</sup>.

*L'apparition au XIXe siècle, dans la psychiatrie, la jurisprudence, la littérature aussi, de toute une série de discours sur les espèces et sous-espèces d'homosexualités, d'inversion, de pédérastie, d'hermaphrodisme psychique', a permis à coup sûr une très forte avancée des contrôles sociaux dans cette région de "perversité". mais elle a permis aussi la construction d'un discours 'en retour' : l'homosexualité s'est mise à parler d'elle-même, à revendiquer sa légitimité ou sa "naturalité", et souvent, dans le vocabulaire, avec les catégories par lesquelles elle était médicalement disqualifiée.*<sup>224</sup>

*Lesbia Magazine* peut donc être perçu comme un espace où la parole des « contre-public subalternes<sup>225</sup> » est libérée. La revue peut ainsi, soit produire des « contre-discours », soit en être le relais. L'usage du terme lesbophobie<sup>226</sup> par les rédactrices, à la fin des années 1990, en est un bon

---

221 Kenneth WESTHUES *ibid*

222 Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité, I, La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p.133.

223 Michel FOUCAULT, *Ibid* p.134-135.

224 Michel FOUCAULT, *Ibid* p.134-135.

225 Nancy Fraser, « Repenser la sphère publique : une contribution à la critique de la démocratie telle qu'elle existe réellement », in Crag CALHOUN (dir.), *Habermas and the Public Sphere*, Cambridge, MIT Press, 1992, p.109-142 .

226 Comme le définit *SOS Homophobie*, la lesbophobie est « (...)une forme de stigmatisation sociale à l'égard des lesbiennes ou des femmes considérées comme telles. Elle se traduit par des préjugés négatifs (...), des agressions verbales telles que des insultes, menaces, moqueries, des agressions physiques (coups, blessures, viols, meurtres...) et de la violence psychologique. Elle se manifeste aussi par des discriminations (refus de services, de RTT...) et ce, dans tous les domaines de la vie : espace public, famille, ami-e-s, travail, voisinage, santé...  
Yohann ROSZEWITCH (dir.), *enquête sur la visibilité des lesbiennes et la lesbophobie 2015* . Merculès, SOS homophobie, 2015, p.80.

exemple. Cet acte s'inscrit en effet dans un mouvement pour la reconnaissance des crimes caractérisés en tant que « lesbophobes <sup>227</sup>» (notamment dans la législation française) et donc dans une forme de résistance au pouvoir qui nie les spécificités liées aux actes et insultes envers les lesbiennes.

À la fin des années 1990, le terme « lesbophobie » est employé dans un rapport réalisé par la CLF (Coordination des lesbiennes en France) : *Rapport détaillé sur la Lesbophobie dans le monde*. Cette action vise à souligner, et donc reconnaître, l'existence d'une stigmatisation sociale spécifique aux lesbiennes, à la fois en tant qu'individu femme, mais également en raison de leur homosexualité. En nommant le stigmate, la CLF a permis d'investir les débats et de relayer une parole sur une réalité jusque-là englobée dans le terme « homophobie ». Lorsque les rédactrices de *Lesbia Magazine* utilisent le terme « Lesbophobie », elles prennent part au mouvement pour sa reconnaissance législative<sup>228</sup> et fournissent un contre-discours dans lequel cette forme distincte d'homophobie est admise et reconnue. L'usage de lesbophobie est un exemple (parmi une multitude) de critiques envers le discours législatif, critiques que l'on retrouve également avec des rubriques telle que la « Revue de presse » :

*États-Unis, Enfin un juge compréhensif !<sup>229</sup> Un juge de Miami a estimé récemment qu'un couple d'homosexuel avait le droit d'adopter deux enfants dont il avait la garde depuis quatre ans, une décision qui défie la législation de Floride. Libération.<sup>230</sup>*

*Islande, Un grand bravo !<sup>231</sup> La nouvelle Première ministre islandaise, la sociale-démocrate Johanna Sigurdardottir, 66 ans, est la première femme à diriger un gouvernement en Islande et la première dirigeante au monde à afficher son homosexualité. En Islande, son homosexualité n'est absolument pas un sujet de discussions. Son équipe est la première à respecter le principe de la parité hommes-femmes et quelque 73 % des Islandais lui font confiance. Les élections anticipées ont été fixées au 25 avril 2009.*

---

227 Ce dit d'actions ou encore d'insultes relevant de la lesbophobie. Cf note de bas de page n°130.

228 Notons par ailleurs que si le terme homophobie est inscrit dans la législation ce n'est pas le cas des termes plus spécifiques tel que « lesbophobie » ou encore « transphobie » malgré plusieurs propositions de lois sur le sujet portés notamment par le CLF.

229 En gras dans le texte.

230 Anne Rohmer, « Infos revue de presse », *Lesbia Magazine*, n°288, janvier 2009, p.12.

231 En gras dans le texte.

*Libération, Le Figaro, Courrier International...*<sup>232</sup>

*Espagne. La loi ne peut venir à bout de tous les maux. Au moins 70 femmes ont été tuées par leur ex-conjoint en 2008. La part des étrangères touchées augmente. Les tribunaux sont débordés. La chronique des violences faites aux femmes est quasi quotidienne dans la presse espagnole depuis que le pays s'est doté, en décembre 2004, d'une loi contre la violence conjugale (...) Le Monde/Libération.*<sup>233</sup>

Certains mois la « Revue de Presse » peut atteindre jusqu'à six pages doubles, elle n'est donc pas limitée dans l'espace et augmente en fonction de l'actualité du moment. De plus, en 2009, les rédactrices précisent sous chaque encart dans quel média généraliste l'information peut être retrouvée. Parfois, l'actualité est relayée dans différents journaux (l'annonce des élections en Islande<sup>234</sup> par exemple) et dans la plupart des cas, l'information ne provient que d'un seul quotidien. Ces renseignements informent non seulement du type de journaux dans lequel les nouvelles L.G.B.T. ont le plus de chance d'être relayées (*Libération, Courrier international* et *Le Monde* sont les plus cités), mais aussi du peu de couverture médiatique généraliste que reçoit l'actualité féministe et lesbienne.

Une telle vigilance accordée à l'actualité législative et politique souligne l'histoire des pénalisations qui marquent le cheminement des communautés homosexuelles, et la fonction contestataire qu'occupe notre mensuel. En critiquant ouvertement tel ou tel projet de loi ou en soulignant les manquements politiques concernant les minorités sexuelles, mais aussi le respect des droits des femmes, *Lesbia Magazine* tente de façonner peu à peu la société par son rôle non-conformiste.

---

232 Anne Rohmer, « Infos revue de presse », *Lesbia Magazine*, n°288, mars 2009, p.12.

233 Anne Rohmer *Ibid.*

234 Cf note de bas de page 136.

## 4.2. Contre le discours médical

En plus du domaine législatif, le discours médical fait également l'objet de nombreuses critiques. Pour comprendre le positionnement contestataire de la revue, qui dénonce principalement la médecine comme « agent de norme sociale<sup>235</sup> », il faut prendre en compte l'histoire de l'homosexualité en corrélation avec le développement de la médecine en tant que science moderne. Selon les travaux de Marie-Jo Bonnet<sup>236</sup>, à partir du XIXe siècle, les théories médicales se sont emparées du sujet de l'homosexualité qui jusque-là était réprouvé principalement par le discours théologique. Les tenants de la médecine tentent alors de trouver les raisons de ces comportements sexuels « déviants » et d'y apporter un remède. L'homosexualité, de péché contre le divin, devient une pathologie. Dans la recherche de « preuves » pour étayer leurs théories, les médecins ont notamment contribué à renforcer les stéréotypes circulant sur les gays et les lesbiennes. En ce qui concerne les femmes, la taille du clitoris pouvait expliquer leurs penchants à « abuser » d'une autre femme. Le *Dictionnaire de médecine*<sup>237</sup> indique que le « débordement du clitoris » devient le « responsable anatomique » de ces « abus », ce à quoi on propose une opération chirurgicale pour soustraire le problème. Seule la femme dite « masculine » est responsable du crime puisque sa partenaire a été trompée par son apparence et la difformité corporelle supposée, elle a été « abusée ».

Le discours psychiatrique classe également l'homosexualité comme une anomalie, le symptôme d'une déviance mentale. Diverses théories naissent pour expliquer l'homosexualité : certaines renvoient à l'éducation parentale, et donc à l'enfance, tandis que pour d'autres il s'agit du résultat d'un parcours traumatique. Parmi ces théoriciens nous trouvons notamment Sigmund Freud, père de la psychanalyse moderne, qui présente l'homosexualité féminine comme l'état d'une sexualité infantine pour un individu qui n'aurait pas atteint sa maturité. Sachant que ces considérations médicales et psychologiques ont marqué la conception de l'homosexualité par le plus grand nombre, la communauté lesbienne fait preuve de méfiance envers la profession médicale et

---

235 Anne et Marine RAMBACH, *Ibid.*

236 Marie-Jo BONNET, *Les Relations amoureuses entre les femmes du XVIe siècle. Essai historique*, Paris, Odile Jacob, 1995, 413p.

237 Dictionnaire de médecine dans Marie-Jo BONNET, *Les Relations amoureuses entre les femmes du XVIe siècle. Essai historique*, Paris, Odile Jacob, 1995, p.100.

veille au discours produit. Cela se traduit au sein de *Lesbia Magazine* par des critiques sur le sujet :

*Il y a aussi le groupe bien protégé et fermé des intellectuelles idéalistes, errant entre psychanalyse et masturbation encéphalique sur la difficulté d'être femme, de s'assumer, de se remettre en cause et de prendre conscience. Surtout que la psychanalyse ne constitue en partie qu'une ressource subtile, religieuse, ne considérant la femme qu'en rapport à la nature masculine, castrée et toutes les connotations que cela comporte.*<sup>238</sup>

*Nous savons toutes, hélas, que c'est à partir de témoignages de ce genre rebaptisé fantasmes que l'ineffable Sigmund a inventé l'Oedipe, l'envie de pénis, et tout le douteux folklore qui fait sa réputation, les choux gras des journaux féminins et la fortune de ses disciples qui n'ont qu'à acheter un divan pour s'installer.*<sup>239</sup>

Le traitement de l'homosexualité par ces champs médicaux a joué un rôle considérable dans sa perception par la société. Après l'Église c'est au tour de la science de condamner les minorités sexuelles comme des malades physiques (disproportion des organes, manquement de productions hormonales, etc) ou mentaux (assignation aux pervers, événements traumatiques durant l'enfance, etc). Pour lutter contre ces allégations la communauté remet notamment en cause les théories sur lesquelles elles s'appuient. Si ces théories sont issues du domaine scientifique, on réalise une critique de leurs méthodologies, quitte à attaquer leurs « scientificités », ce qui revient par conséquent à promouvoir une remise en cause des fondements de la société modelée par ces discours.

---

238 Auteure inconnue, « La femme dans la civilisation occidentale et l'éducation des petites filles », *Lesbia*, n°1, décembre 1982, p.8 .

239 Hélène de MONFERRAND, « Les livres du mois », *Lesbia Magazine*, n°190, février 2000, p.35

### 4.3. Un potentiel contestataire

Selon les travaux de Didier Eribon, les homosexuels (hommes comme femmes) recherchent activement « une image d’eux-mêmes, fut-elle déformée, fût-elle sinistre (ce qui était presque inévitablement le cas avant une date récente<sup>240</sup>) » dans des productions diverses : littéraires, cinématographiques, télévisuelles, etc. Les réponses données à notre questionnaire tendent à confirmer son propos<sup>241</sup> :

*Quel type de sujets attendez-vous d’un magazine lesbien ?*

- « Actualité du milieu L.G.B.T., sorties musique, cinéma, chronique santé, album photo des soirées, petites annonces<sup>242</sup> »
- « Les informations culturelles, les rubriques sexo, des infos sur l’actualité <sup>243</sup>»
- « Des sujets qui décrivent ma communauté, de lesbienne afrodescendante et européenne. Vous en connaissez beaucoup, vous, des comme ça ? :) <sup>244</sup>»
- « Tout et n’importe quoi. Des trucs idists [sic] chaque fois plus (*people* et variétés, mode et pages déco misérable, même cuisine), un peu de culture et des sujets politiques et de sociétés quand même.<sup>245</sup> »,
- « Les pages actu, idées, livres <sup>246</sup>»
- « Des articles militants, d’actualité nationale et internationale L.G.B.T., des articles culturels généraux et spécifiques à la culture L.G.B.T.. Des chroniques ciné, littérature, bd. Un agenda de la vie culturelle, des festivals recommandés. Des conseils sur des sujets sensibles relatifs à la communauté L.G.B.T. (*coming-out*, vie de famille...). Un travail journalistique de fond, des opinions, un journal qui ait une vraie ligne

---

240 Didier ERIBON, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion, 2012, p.171

241 Le questionnaire dans son intégralité est disponible en annexes, p.181 (n°2).

242 Réponse à notre questionnaire diffusé en ligne, archives personnelles.

243 *Ibid*

244 *Ibid*

245 *Ibid*

246 *Ibid*

éditoriale.<sup>247</sup> »

Le cinéma, les livres et la culture sont très souvent cités parmi les centres d'intérêts et, selon Didier Eribon, ce serait dans l'optique de trouver dans ces œuvres « une image d'eux-mêmes<sup>248</sup> » à laquelle s'identifier. Dans le cas de *Lesbia Magazine*, cette attente du lectorat est prise en compte dès la première année de publication, car des rubriques « Culture », « Livres », « Cinéma », « Expo » ou encore « Théâtre » sont souvent proposées au sommaire. Les rédactrices y donnent un résumé, suivi d'une review critique de l'œuvre : « On évite évidemment le copié-collé, c'est à dire que quand on critique ou les livres ou le cinéma ou le théâtre c'est qu'on a vu les pièces, c'est qu'on a lu les livres et on ne se contente pas de recopier ou la 4e de couv' [sic] ou le baratin de l'attaché de presse. <sup>249</sup>».

À partir des années 2000, la rubrique « Livre » contient des notes accordées aux œuvres et symbolisées par trois petits signets présents au début de la critique : un stylo plume (remplacé par un crayon par la suite) dont le nombre représente le degré d'intérêt littéraire du titre (un seul si le roman a déçu, jusqu'à quatre s'il a été apprécié), le symbole de double-Vénus qui signale l'intérêt lesbien et/ou féministe (un seul si éventuellement un personnage secondaire lesbien apparaît, ou si l'auteure est lesbienne, mais que le sujet n'est pas développé, jusqu'à quatre si l'homosexualité est au cœur de l'intrigue) et l'image de pistolets pour signaler un intérêt policier.

« L'intérêt littéraire » est au cœur de toute critique d'œuvres, car le principe est de conseiller telle ou telle lecture aux lectrices en se basant sur le degré d'appréciation du critique. Il est d'usage que les critiques littéraires soient des individus issus des métiers du livre, comme des éditeurs, des écrivains, des libraires, des bibliothécaires, etc. Dans la presse généraliste féminine, de nombreux mensuels dédient une à plusieurs pages par mois à des conseils de lecture. La critique de Jacqueline Pasquier, concernant les dossiers de presse, souligne la tendance à « se contenter » de reprendre les présentations des journalistes concernant telle ou telle œuvre, sans l'avoir véritablement lu. Dans ce cas précis, on ne peut donc parler de conseils de lectures ou de critiques, mais plutôt d'une présentation d'ouvrages. S'il n'est pas obligatoire d'occuper une profession dans les métiers du

---

247 *Ibid*

248 Didier ERIBON, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion, 2012, p.171.

249 Jacqueline PASQUIER (conférence) : *1967-2008 : la presse gay et lesbienne*. Jacqueline PASQUIER, Hélène de MONFERRAND, Renan BENYAMINA, 17 mai 2008, 0 :44 mn, [En ligne], URL : [http://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video\\_resultat\\_recherche](http://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video_resultat_recherche). Consulté le 11 novembre 2011 .

livre pour réaliser une critique littéraire<sup>250</sup>, lire le livre en question reste une condition *sine qua non*. Dans le cas de *Lesbia magazine*, les critiques de livres sont réalisées par plusieurs bénévoles, dont notamment, la romancière Hélène De Monferrand.

Le pictogramme de « l'intérêt lesbien » est symbolique de la recherche de *soi* dans les créations culturelles, ce que soulignait Didier Eribon<sup>251</sup>. La grande littérature est le produit d'une société « hétéronormative » : les histoires d'amour sont hétérosexuelles, les personnages principaux sont hétérosexuels, les familles tournent autour du modèle binaire de l'homme et de la femme, etc. Il s'agit d'un consensus passé entre le public et l'auteur de l'œuvre. Sauf mention contraire, le contrat de lecture implique l'hétérosexualité comme admise sans avoir besoin d'être nommée, à l'image de la société. Néanmoins, il existe des œuvres littéraires qui mettent en scène l'homosexualité, sans que cela soit d'un point de vue pathologique ou moralisateur. Ces œuvres étant minoritaires, et bénéficiant rarement (sauf exception) d'une grande publicité, *Lesbia Magazine* devient un relais d'informations sur les dernières sorties du genre.

Le symbole de « l'intérêt lesbien » souligne le besoin mais aussi le manque de modèles homosexuels à disposition des minorités. Il démontre également une certaine vigilance de la part du public (les rédactrices lisent chaque œuvre qu'elles critiquent, elles donnent donc leurs avis en tant que lectrices) pour le type de représentations données : l'homosexualité est-elle au cœur de l'œuvre ou simplement effleurée ? Comment est représentée la lesbienne ? Le propos est-il positif ou négatif ? Ainsi une œuvre peut recevoir une bonne note en qualité littéraire, mais être pauvrement noté sur « l'intérêt lesbien », si le personnage n'est que secondaire, ou si l'image de l'homosexualité est négative. C'est le cas par exemple avec la critique du livre de Christine Angot, *L'Inceste* :

*Ainsi pour être en mesure de suivre les premières traces de l'incriminée, il vous faudra admettre d'emblée un principe dont il me paraît indispensable que je vous fasse l'énonciation. En baisant avec une femme, il y a inceste. Étonnant, non ? (...) Enfin, elle (l'auteure) nous précise que c'est en accouchant qu'elle est devenue homosexuelle. Si, si, vous avez bien compris. Devons-nous, par association d'idées, en déduire qu'elle entretient une relation incestueuse avec sa fille ? (...) Toujours est-il qu'à l'issue de la lecture, on ne*

---

250 Selon le Larousse une critique littéraire est . « La critique littéraire est proprement un effort de discernement qui s'applique aux œuvres des écrivains, soit pour les juger, soit pour expliquer leur formation, leur structure, leur sens. »

251 Didier ERIBON, *Réflexions sur la question gay* . Paris, Flammarion, 2012, 615p.

*sait trop quoi penser si ce n'est que ce livre est déroutant, décevant et qu'il ne nous apporte rien.*<sup>252</sup>

Nous avons donc le premier pictogramme qui souligne « l'intérêt littéraire », le second qui indique « l'intérêt lesbien » et enfin le troisième annonçant l'appartenance au genre policier.

*Il existe pourtant un secteur où la culture lesbienne s'épanouit de manière massive, en dehors du circuit communautaire, et même dans les circuits les plus commerciaux de l'édition : le roman policier. C'est le phénomène le plus spectaculaire et, sans équivalent à ce jour, d'intrusion massive des homosexuel/les dans un champ véritablement populaire et littéraire.*<sup>253</sup>

Venues des Etats-Unis, dans les années 1990, les séries policières mettant en scène des héroïnes lesbiennes connaissent un fort succès, même auprès du public généraliste. La mode du polar dépasse le discours « hétéronormé<sup>254</sup> », démultipliant les personnages secondaires lesbiens, mais aussi gays, bisexuels, voir transsexuels. Cette prédominance du genre se retrouve ainsi dans les critiques littéraires de *Lesbia Magazine*, par l'existence d'une catégorie à part.

Si le barème n'est pas aussi développé dans les autres rubriques de la catégorie « culture », les critiques du cinéma, du théâtre ou encore de la télévision renseignent également le lectorat sur les dernières productions mettant en scène des lesbiennes ou étant la création d'une lesbienne. L'existence de ces catégories est donc une réponse au besoin de représentations, mais est aussi une stratégie de contrôle de l'image, ce qui se perçoit au travers des critiques des rédactrices :

*J'étais venue pour voir un film sur les femmes puisque le titre est « Femmes », et pendant 1h30, j'ai eu devant les yeux des images de copulation hétérosexuelle ! Alors, ou j'ai mal compris et mal vu, ou le titre et l'affiche publicitaire (deux femmes s'embrassant) de ce long métrage sont mensongers et à modifier complètement<sup>255</sup>.*

---

252 Danièle GRISON, « Livres du mois », *Lesbia Magazine*, n°193, mai 2000, p.39.

253 Anne et Marine RAMBACH, « Cultures lesbiennes : ce qui a changé ces dernières années », in Christophe BAREILLE (dir.), *Homosexualités : révélateur social ?*. Mont-Saint-Aignan, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2010, p.120

254 Qui respecte les normes de l'hétérosexualité comme sexualité dominante.

255 Claude SONTONNAX, « Festival cinéphalle : le dégoût des goudoues », *Lesbia*, n°8, juillet-août 1983, p.69.

Le besoin de voir des œuvres inclure l'homosexualité, offrir une alternative à l'hétéronormativité, ne doit pas se faire au détriment du fond. En d'autres termes, l'image de la lesbienne doit être « juste », positive ou, tout du moins, donnée une impression de réelle. Une fois encore il s'agit d'une veille qui est établie. Le mensuel permet de surveiller ce qui est dit, mais aussi la manière dont cela est dit. En cas de déception, la critique est ouverte et le constat rapide, cela « ne nous apporte rien<sup>256</sup> ». En revanche, dans le cas où l'auteure est lesbienne et parle ouvertement d'homosexualité dans son œuvre, *Lesbia Magazine* devient alors un support d'encouragement. L'auteure peut ainsi bénéficier d'un portrait, voire d'un entretien, et les lectrices sont encouragées à lui apporter son soutien : « En clair, il est indispensable à votre bibliothèque et cela fait chaud au cœur et à la tête de s'entendre raconter notre histoire, tronquée par cette société de mâles, si vraie quand ce sont nos sœurs qui se racontent.<sup>257</sup> » Un média communautaire permet justement de faire jouer l'union entre les individus, l'appartenance au groupe. Une femme qui se réclame lesbienne et écrit sur l'homosexualité peut ainsi bénéficier d'un traitement particulier, un traitement favorable, pour être mise en avant.

Nous considérons ainsi que ces stratégies de veille ont un potentiel de dénonciations. C'est tout autant un moyen de faire circuler les informations au sein de la communauté, que de critiquer la société et d'occuper l'espace public. Le magazine se situe donc entre la stratégie de « repli » et celle du « contact mixte » que développent Erving Goffman<sup>258</sup>. On établit une différence entre « eux » et « nous », car il s'agit d'un magazine à destination d'un public minoritaire (seule la féministe hétérosexuelle ou les gays sont considérés comme potentiels lecteurs en plus des lesbiennes), mais c'est aussi un magazine qui se situe dans la stratégie du « contact mixte », dans le sens où les rédactrices réalisent différentes veilles concernant l'homosexualité féminine et le discours qui en est donné. Lorsque la critique est négative (concernant les productions artistiques par exemple), voire dénonciatrices (sur les propositions de loi ou le discours médical) le vocabulaire militant, et l'appel à la réaction du lectorat, place le magazine dans une manœuvre de contact et de tentative d'impact de la société. C'est en ce sens que nous considérons *Lesbia Magazine* comme un potentiel vecteur de discours contestataire.

---

256 Danièle GRISON, « Livres du mois », *Lesbia Magazine*, n°193, mai 2000, p.39.

257 Catherine MARJOLLET, « « De l'amour lesbien » de Geneviève Pastre », *Lesbia*, n°4, mars 1983, p.12 .

258 Erving GOFFMAN, *Stigmate : les usages sociaux des handicaps* . Paris, Editions de Minuit, 1975, 175p. .

#### 4.4 Un magazine basé sur la non-conformité

*Le sexuel, dans les médias et autres véhicules de propagande hétérosociale, est toujours construit, imaginé, imposé, jusque dans la violence, par la société néo-libérale, blanche, masculine. Revendiquer le/son lesbianisme, dans le contexte de cette société, c'est nommer un sexuel possible sans les hommes, et, de fait, résister à cette hétéronorme.<sup>259</sup>*

Dans le paragraphe qui suit, nous considérons les caractéristiques qui font de *Lesbia Magazine* une revue non conforme aux règles en vigueur. Il s'agit de démontrer en quoi notre périodique a été rédigé en totale opposition avec ce que l'on attend de la presse féminine, dite généraliste, et dans quelle visée idéologique ce choix a été fait.

En dépit du fait que la revue s'adresse à une communauté dont le trait d'affiliation est une orientation sexuelle, la lesbienne est représentée dénuée de sexualité. Les figures dépeintes sont des femmes ayant réussies dans un domaine intellectuel, industriel ou artistique. Les photographies en couverture, tout comme celles illustrant le contenu du journal, présentent des femmes fortes, indépendantes et volontaires. Les modèles sont souvent debouts, les bras croisés ou encore assises, le regard fixe face à la caméra. Les clichés du visage sont favorisés par rapport à ceux du corps. Les tenues ne sont pas griffées, ni même décrites, le maquillage ne fait quasiment son apparition que dans les numéros datant de 2012 et l'utilisation de la retouche est très limitée, voire complètement absente. Le magazine prend donc le contrepied d'une presse féminine qui valorise surtout l'aspect physique et le glamour. Les couvertures de *Lesbia Magazine* sont neutres, avec un code couleur plutôt terne, quand les magazines féminins arborent surtout des couvertures très colorées et *glossy*.

---

259 Michèle LARROUY « Féminisme/Lesbianisme : refus d'une visibilité politique », dans Natacha CHETCUTI et Claire MICHARD (dir.), *Lesbianisme et féminisme : histoires politiques*, Paris, L'Harmattan, 2003, p.77.



Illustration 6: couverture *Glamour*, n°53, juillet 2008, ©creative commons



Illustration 7: couverture *Marie Claire*, n°79, septembre 2011, @creative commons

En plus d'éviter toute sexualisation du corps lesbien, la revue ne propose pas non plus de rubrique en matière de sexualité, comme c'est la norme dans le reste de la presse féminine. Les revues les plus vendues comme *Glamour*, *Elle*, *Marie-Claire*, ou encore *Cosmopolitan*, ont toutes une section spéciale « conseils », qui vise à épanouir la sexualité de leurs lectrices. Notons que les journaux cités recouvrent un large panel de public : *Marie-Claire* et *Elle* s'adressent avant tout à des lectrices éduquées et d'un milieu social allant de la classe moyenne à élevée, quand *Cosmopolitan* et *Glamour* sont des revues destinées à des adolescentes ou de jeunes adultes et *Prima* à des femmes approchant de la quarantaine et plus. Quelle que soit la lectrice visée, le type de rubriques reste pourtant le même, l'angle d'approche étant le seul à varier. Ainsi, au moment où le public de *Cosmopolitan* peut découvrir en titre de couverture : « Parler pendant l'amour ? Ça dépend pour dire quoi<sup>260</sup> » *Glamour* titre « Sexe : vive le dirty talk<sup>261</sup> ». Dans *ELLE* la couverture annonce « Spécial Sexe : tout pour l'envoûter, les secrets des grandes amoureuses<sup>262</sup> » quand le même mois *Marie-Claire* offre un supplément érotique sous forme de petit livre rouge « 68 pages d'expérience inédites<sup>263</sup> ». Ce type d'articles, reprenant des conseils ou des témoignages en matière de sexualité, de même que des astuces concernant le couple et le maintien d'une bonne relation, est absent de

260 *Cosmopolitan*, n°458, janvier 2012.

261 *Glamour*, n°95, février 2012.

262 *Elle*, n°3619, août 2012.

263 *Marie-Claire*, n°91, août 2012.

*Lesbia Magazine*. Nous ne retrouvons pas non plus de mise en scène sensuelle du corps féminin qui accompagne généralement ce type de rubriques.

Contrairement à *Têtu*, magazine qui organise chaque mois l'élection de « Mister Gay », aucune référence n'est faite aux fantasmes ou à la sexualité lesbienne, tout comme il n'y a jamais eu de « Miss lesbienne du mois ». À ce sujet Jacqueline Pasquier se montre d'ailleurs très critique lors d'une conférence donnée sur la presse gay et lesbienne en 2008: « En général, (dans notre revue) il n'est pas question de faire de l'âgisme pas plus que de mettre en couverture des « bimbo » pour faire vendre. Sauf évidemment si la bimbo en question est une lesbienne célèbre, amusante, enfin qui rentre vraiment dans notre créneau. <sup>264</sup> »

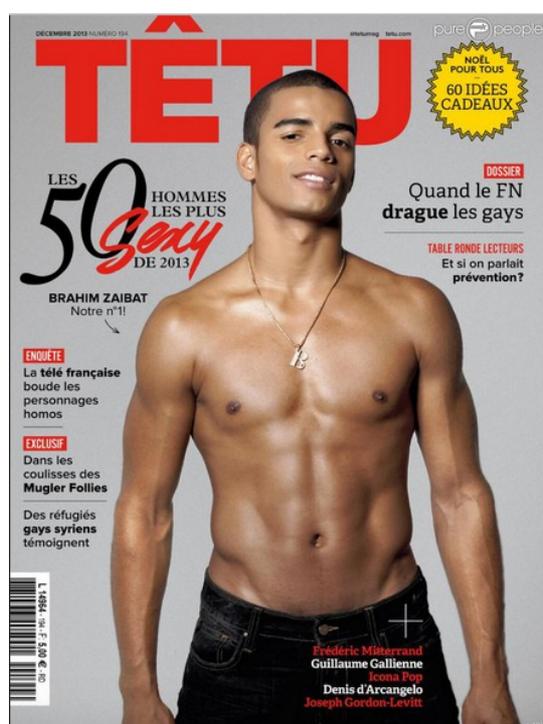


Illustration 8: couverture *Têtu*, n°194, décembre 2013, ©DR

Autre domaine dans lequel la revue se démarque entièrement est celui de la mode et de la beauté. *Lesbia Magazine* ne propose aucun article sur le sujet, qui concerne pourtant une majorité des pages dans les magazines féminins. *Glamour*, dans son numéro de mars 2012, titre en

264 Jacqueline PASQUIER (conférence) : *1967-2008 : la presse gay et lesbienne*. Jacqueline PASQUIER Hélène de MONFERRAND, Renan BENYAMINA, 17 mai 2008, 0 :44 mn, [En ligne], URL : [http://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video\\_resultat\\_recherche](http://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video_resultat_recherche), consulté le 11 novembre 2011 . novembre 2011.

couverture « Spécial mode : l'été sera sexy ! 158 hits pour sublimer son look<sup>265</sup> ». Autre exemple avec le numéro de septembre 2012, « Les 58 looks d'une rentrée stylée + les bons détails modes à piquer aux tops<sup>266</sup> » à côté du titre « Beauté : les 5 make-up bluffants du monde<sup>267</sup> ». Notons également que les articles « saisonniers », à savoir les thèmes qui ré-apparaissent chaque année en fonction du calendrier, comme les fêtes de Noël ou la rentrée des classes, sont absents de notre périodique. *Lesbia Magazine* fait ainsi entièrement l'impasse sur les méthodes de régimes à l'approche de l'été, au contraire de la majorité des revues pour femmes : *Glamour* « Bien dans mon poids ! 60 idées pour être sexy, tonique, voluptueuse... et jamais de fringales !<sup>268</sup> », *Marie-Claire* « Vite, avant l'été, mincir où ça me plaît (et seulement là)<sup>269</sup> » ou encore *Prima* avec « Trop bon ! Le programme minceur -3 kg<sup>270</sup> ». Pour finir les rubriques « shopping » et « psycho-test » sont également absentes de notre sommaire.

Mode, maquillage, beauté, sexualité... Les rédactrices de *Lesbia Magazine* n'accordent aucune attention ces sujets sur les cinq années de publication que nous avons étudiées. Ce faisant, nous pouvons nous interroger sur les raisons d'un tel positionnement contraire aux caractéristiques de la presse féminine. La ligne éditoriale s'inscrit-elle dans une réelle demande sociale, comme le présente le tout premier édito de *Lesbia* ? Ou n'est-ce-pas, de la part des rédactrices, un positionnement idéologique sur ce que doit être l'identité lesbienne ? En effet, en repoussant les sujets de mode ou de séduction, *Lesbia Magazine* présente la lesbienne comme libérée de tous les diktats liés à la féminité dite traditionnelle. Par ce biais, les rédactrices réalisent une critique de la presse généraliste féminine, à qui elles dédient notamment quelques diatribes aussi bien en 1984 qu'en 2009 :

(Dans les magazines féminins) *On n'y trouvera jamais d'articles de fond sur un plan artistique, psychologique, voire politique. On ne s'adresse pas à la femme en ces termes, parce qu'elle n'est pas concernée. En fait, on retrouve toujours l'image de la femme qui valorise l'homme, la femme que l'on montre, qui pense, mais un tout petit peu seulement. La*

265 *Glamour*, n°96, mars 2012.

266 *Glamour*, n°102, septembre 2012.

267 *Glamour*, *Ibid.*

268 *Cosmopolitan*, n°461, avril 2012.

269 *Marie-Claire*, n°89, juin 2012.

270 *Prima*, n°354, janvier 2012.

*femme que l'on sort, quoi !*<sup>271</sup>

*Hier, j'étais gentiment rangée au fond d'un avion, avec une bonne heure à tuer et rien à me mettre sous les yeux. Alors j'attrape une revue et entreprends un feuilletage désinvolte. Malgré le peu d'intérêt que je porte à ma « lecture », je ne peux échapper à la légitime révolte de mon esprit contestataire... Comment imaginer vivre dans un monde censé lorsqu'on réalise que des hectares de forêts sont anéantis chaque jour, que des machines de haute technologie et que des centaines de personnes à l'intelligence supérieure sont employées à seul fin de créer de tels torchons en papier glacé...*<sup>272</sup>

Ce faisant, les rédactrices adhèrent également à la doctrine que Monique Wittig, présente dans *La Pensée Straight* :

*Dans la cadre des femmes l'idéologie va loin puisque nos corps aussi bien que notre pensée sont le produit de cette manipulation. Nous avons été forcées dans nos corps et dans notre pensée de correspondre, trait pour trait avec l'idée de nature qui a été établie pour nous. Contrefaites à un tel point que notre corps déformé est-ce qu'ils appellent « naturel », est-ce qui est supposé exister comme tel avant l'oppression*<sup>273</sup>.

En refusant d'adhérer au discours commun de la presse féminine, les rédactrices se positionnent dans une courant qui sépare la construction sociale de la femme et la figure de la lesbienne.

*(Une lesbienne) N'EST PAS une femme, ni économiquement, ni politiquement, ni idéologiquement. En effet ce qui fait une femme, c'est une relation sociale particulière à un homme, relation que nous avons autrefois appelée de servage, relation qui implique des obligations personnelles et physiques aussi bien que des obligations économiques (« assignation à résidence », corvée domestique, devoir conjugal, production d'enfants illimitée, etc.), relation à laquelle les lesbiennes échappent en refusant de devenir ou de rester hétérosexuelles*<sup>274</sup>.

---

271 Christine dans Dominique BENEDETTI, « Les lesbiennes jugent la presse féminine », *Lesbia*, octobre 1985, n°32, p21

272 Fanny MERTZ, « Raz le bol de la pub », *Lesbia magazine*, avril 2009, n°289, p.26

273 Monique WITTIG, *La pensée straight*, Paris, Balland, 2001, p.63.

274 Monique WITTIG *Ibid.*

La revue s'insère ainsi dans une lutte envers le mythe de « la femme », que dénonce Monique Wittig, mais elle s'insère également dans une tradition de luttes féministes. En prenant en compte l'ensemble de la presse féminine présente en France, le seul magazine dont les codes se rapprochent de ceux de *Lesbia Magazine* est *Causette* dont la devise est « plus féminine du cerveau que du capiton ». *Causette* est un magazine féministe dont le *Times*<sup>275</sup> juge qu'il « transgresse toutes les règles de la presse féminine ». Les portraits en couverture sont des portraits de femmes dans la même ligne éditoriale que notre périodique : des femmes seules, de toutes âges, dont l'image n'est sexualisée que dans la dérision. On ne retrouve pas d'articles « modes et beautés » dans le contenu, tout comme il n'y pas d'édition shopping ou de conseils pour réussir un régime. Enfin les tests proposés sont réalisés afin de parodier les « psycho-tests » de la presse féminine et la majorité des articles est réalisée avec un angle d'approche militant, dans un souci de dénonciation de l'oppression de la femme et des inégalités entre les sexes. Il existe donc de nombreux points communs entre *Causette* et *Lesbia Magazine*, ce qui confirme que la ligne éditoriale de ce dernier est avant tout une ligne éditoriale héritière de l'histoire féministe de 1970.

---

275 Adam SAGE, « Magazine Hailed as a Symbol of France's Feminist Renaissance », *The Times* [archives en ligne], 2 décembre 2010, URL : <http://www.causette.fr/interface/presse/images/thetimes.jpg>. Consulté le 10 mai 2012.

## Chapitre III – Le modèle lesbien entre les lignes

### 1 – Un portrait robot de l'homosexuelle

Anne Revillard, dans son article sur l'identité lesbienne, déclare : « La forme de répression silencieuse que représente l'invisibilité lesbienne constitue un obstacle pour la construction identitaire non seulement au niveau individuel (on ne fabrique pas son identité à partir de rien), mais aussi au niveau collectif.<sup>276</sup>» *Lesbia Magazine*, en tant qu'unique organe de presse stable à destination d'un public lesbien, a eu un rôle d'autant plus important, qu'il fut le seul à proposer des modèles d'identification aux femmes homosexuelles sur plusieurs années. En tant qu'outil de communication, *Lesbia Magazine* a prescrit des normes de comportements et a donc impacté sur la définition identitaire de la communauté lesbienne. C'est en prenant en compte cette spécificité que, dans le chapitre qui suit, nous étudions le portrait de la lesbienne type dessiné par le contenu du magazine, mais aussi les normes relatives à la vie sociale et culturelle qui sont établies et les limites de l'authentification à ce modèle.

#### 1.1. La figure type : un modèle très uniforme

Nous avons réalisé une étude iconographique du magazine en nous intéressant aux couvertures, car elles tiennent lieu de référent visuel au contenu du mensuel. Pour cause la couverture d'un périodique a ceci de particulier qu'elle se renouvelle à chaque nouveau numéro mais doit tout de même garder une cohérence avec les publications précédentes. Cette unicité permet ainsi à la lectrice de reconnaître très rapidement, parmi un vaste choix de produits, le magazine qu'elle recherche tout en lui proposant d'emblée les nouveautés du mois. La couverture

---

276 Anne REVILLARD, « L'identité lesbienne entre nature et construction », *Revue du Mauss*, 2002/1 no 19, p. 168- 176

doit afficher des éléments supposés immuables (le titre, le format, une « colorimétrie » spécifique, le prix, etc) combinés aux caractéristiques changeant tous les mois (le sujet de la couverture et les gros titres, entre autres). Alliance entre traits communs et spécificités du mois, la couverture est ainsi un résumé visuel de l'identité du périodique.

La couverture de *Lesbia Magazine* a beaucoup évolué avec le recours aux nouvelles techniques. Les changements les plus importants ont été l'arrivée de la couleur et l'augmentation du format. L'identité visuelle du magazine, en dépit du peu de moyens des débuts, s'établit très vite. L'illustration des couvertures met toujours en scène une ou plusieurs femmes. Les premières années, les clichés de femmes en groupe sont majoritaires. Les modèles apparaissent principalement en mouvement et joyeuses, les corps sont très proches et renvoient l'image d'un groupe soudé par la sororité. La moyenne d'âge est assez jeune et se situe entre 20 et 30 ans. Ce type d'illustrations évoque, une fois encore, l'intégration déjà réussie à la communauté, voire la participation au militantisme. Il n'y a pas une femme mise plus en avant qu'une autre, elles sont toutes au même plan et participent toutes au mouvement. Les tenues privilégiées sont les pantalons, il n'y a pas de femmes en jupe ou en talons, les effets trop féminins sont absents, de même que toute présence masculine. Même en arrière plan on ne trouve aucune image d'homme.



Illustration 9: couverture *Lesbia Magazine*, n°35, février 1995. ©Jade Almeida

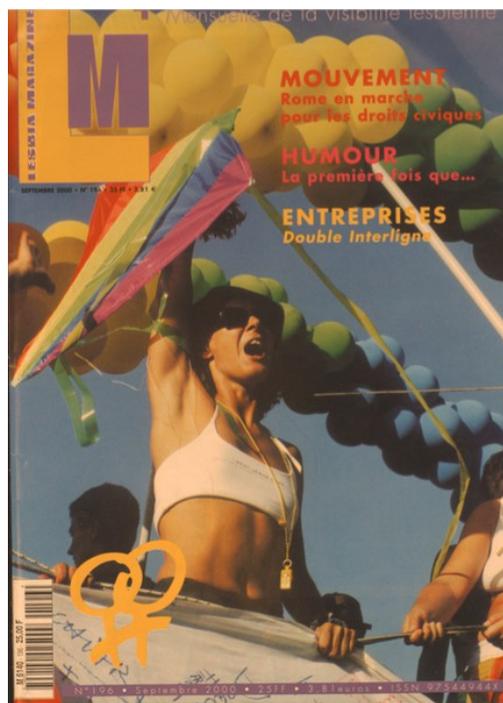


illustration 10, couverture *Lesbia Magazine*, n°196, décembre 2000. ©Jade Almeida

Les rares couvertures représentant un couple sont toujours réalisées dans une dimension très pudique. Les couples mis en scène sont soit de dos et se tiennent par la taille ou alors font face à la caméra, mais maintiennent une posture formelle, éloignant tout soupçon de sexualité. Les couples proposés en couverture illustrent principalement le modèle *butch/fem*, particulièrement présent entre 1980 et 1990. Cette figure du couple homosexuel se traduirait comme un vecteur de normalisation, un moyen de montrer la lesbienne comme intégrée aux normes de la société, et possédant une part de la vision « hétéronormée », puisqu'opposant une donnée féminine et une donnée masculine.

Entre 1982 et 1990, les clichés mettant en scène une femme seule sont réalisés de manière à ce que l'identification du sujet soit plus difficile. Les modèles apparaissent avec des lunettes de soleil noires, ou de biais, voire de dos. Exception faite, pour les personnages publics qui font l'objet d'un article ou d'une interview et dont les noms ne sont pas cités. Avec les années, ce type de photographies laisse la place aux portraits. Les lectrices découvrent des regards fixes face à la caméra, les visages sont nets et dégagés et les modèles sont, le plus souvent, identifiés dès la couverture. L'évolution du cliché témoigne de la mutation des rapports de la communauté homosexuelle avec la société. Il devient plus aisé pour les femmes, avec le changement des mœurs, d'accepter de se représenter et d'assumer leur homosexualité et ce, même dans les médias. Nous pouvons voir également, dans l'absence totale de présence masculine sur les couvertures, la volonté d'autonomisation de la communauté, représentée entièrement indépendante du patriarcat<sup>277</sup>.

Si nous avons souligné l'absence d'érotisation des modèles mis en première page, il faut toutefois y opposer les photographies illustrant des femmes noires. La couverture de juin 1995 met en scène de manière érotique le seul portrait de femme noire réalisé sur toute l'année écoulée. De même, la seule exception du couple mis en scène de manière sensuelle, reprend la jaquette d'un DVD sur laquelle figurent deux jeunes femmes très féminines, dont les vêtements ainsi que la pose jouent sur la sensualité. Là encore les deux sujets ne sont pas des femmes blanches.

Ces exceptions posent la question du traitement de la femme de couleur dans un discours où la lesbienne type est majoritairement représentée par une caucasienne. Pour Michèle Larrouy, il s'agit d'un exemple concret de la pensée discriminante qui prévalait dans les mouvements lesbiens mais aussi féministes. Elle écrit dans le catalogue *Mouvements de Presse* : « Le mouvement féministe a mis de nombreuses années à remettre en cause son peu de réflexion sur la non-reconnaissance dans le mouvement des groupes de féministes ou de lesbiennes issues des

---

277

D'autres exemples de couvertures du magazine sont disponibles en annexes p.188 n°5, p.189 n°6, p.187 n°7

migrations forcées, ainsi que son racisme intégré<sup>278</sup>. » À propos des différentes couvertures des revues et fanzines féministes, ainsi que de la presse lesbienne, elle déclare : « On constate aussi l'utilisation dite exotique, donc raciste, des corps de femmes non occidentales »<sup>279</sup>.



Illustration 11, couverture *Lesbia Magazine*, n°139, juin 1995. ©Jade Almeida

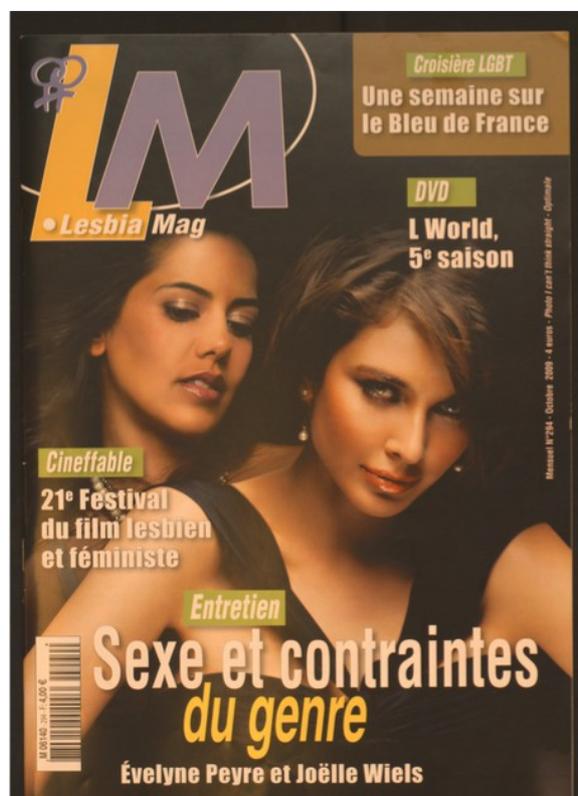


Illustration 12: couverture *Lesbia Magazine*, n°294, octobre 2009. ©Jade Almeida

Utilisation qui est de surcroît largement minoritaire. Sur l'ensemble de l'année 1990, nous ne trouvons qu'une seule couverture faisant apparaître une femme noire et cette couverture est la seule qui dénote par une atmosphère sensuelle. Une seule couverture également pour l'année 1995 et aucune en 2000. En 2009 il s'agit de la jaquette du DVD avec le couple de femmes métisses et en 2012, c'est le cliché de deux femmes noires vêtues de vêtements traditionnels africain (manifestement en dehors du territoire français et de nouveau « exotisées ») qui fait la couverture. Sur cinquante-cinq numéros étudiés, nous comptons donc seulement cinq couvertures ne figurant

278 Michèle LARROUY dans Martine LAROCHE, Michèle LARROUY, ARCL, Catalogue des Archives lesbiennes de Paris, *Mouvements de presse des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*, Paris, ARCL, 2009, p. 185

279 Michèle LARROUY *ibid.*

pas de femmes blanches, dont deux sont contextualisées par l'érotisme, pourtant originalement absent du magazine, et la troisième est placée dans un contexte étranger. Pour Catherine Gonnard, *Lesbia Magazine* n'a pas su traiter du sujet, car la question ne s'était tout simplement pas posée :

*Il y a des choses, au moment où je suis partie, qui commençait à être plus soulevées dans le mouvement notamment la place des minorités qui n'est pas du tout vue pendant tout un temps dans Lesbia. Pas faute... tu vois... pas faute... autour de nous on ne se posait pas la question, nos copines qui pouvaient être blacks, elles n'en parlaient jamais. À l'époque c'est pas que c'était pas un problème, c'est qu'il n'y avait pas de questions. Moi j'ai été au MIEL, au MIEL la question s'est posée plus vite. Et puis aussi les garçons y ont été plus vite confrontés, car certains mecs se faisaient refuser dans les boîtes, donc on avait plus conscience de tout ça. À Lesbia c'était plus compliqué.<sup>280</sup>*

*On parlait pas non plus de problèmes de classes sociales par exemple. Tous le monde devait venir à peu près des mêmes origines de classes à part Monferrand. Alors ça tu vois c'est bien mon côté à moi ! C'est-à-dire que toutes mes copines me reprochaient d'avoir laissé Monferrand rentrer dans Lesbia parce qu'elle était de droite, mais pour moi la comptabilité c'était pas important et il y avait cette idée : bien sur elle est de droite, mais en même temps c'était aussi une réalité chez les lesbiennes on pouvait pas le nier quoi ! On pouvait pas être dans le déni. Aussi la répression et la discrimination faisaient qu'à l'époque on avait plus de choses en commun... ce qui au fil des temps devenait de moins en moins vrai.<sup>281</sup>*

Au sein du magazine, le statut des lesbiennes non caucasiennes reste donc marginal. Le modèle de la femme homosexuelle blanche est utilisé de manière prétendument « universaliste », car rappelons que le premier numéro de *Lesbia Magazine* promettait de représenter toutes les lesbiennes. Pourtant très peu de femmes de couleur sont photographiées dans le magazine ou même interviewées. Ce modèle uniforme est mis à mal par les questions « raciales », sociales et post-coloniales, tout comme l'ont été les mouvements féministes dans les années 1970, face au *black feminism*<sup>282</sup> aux États-Unis :

---

280 Catherine GONNARD, (interview), archives personnelles.

281 *Ibid*

282 Se traduit par le « féminisme noir ». Il s'agit d'un mouvement de revendications sociales né aux États-Unis durant les années 1970 qui lutte pour inclure les questions raciales et ségrégationnistes dans les

*En plaçant leur propre vécu au centre de l'interrogation féministe, les féministes blanches de classe moyenne se prennent pour la norme et réduisent les femmes à une catégorie unique, la femme générique. Elles créent de ce fait la femme essentielle et la femme non essentielle, définissant les minoritaires comme « Autres ».*<sup>283</sup>

Certaines positions du comité de rédaction sur les questions raciales lui vaut notamment de nombreuses critiques. C'est le cas par exemple concernant les interviews accordées à Elula Perrin, directrice de la première boîte de nuit lesbienne à Paris. Cette dernière fut au cœur d'une controverse concernant son racisme supposé et le refoulement des lesbiennes noires à l'entrée de son établissement. Questionnée à ce sujet, Catherine Gonnard explique avoir en effet été désapprouvée par une partie du lectorat pour avoir accordé des articles à cette femme d'affaire. L'ex-rédactrice considérait toutefois qu'il n'y avait jamais eu de preuves véritables de son racisme, ou du refoulement sur critères raciaux à l'entrée de la boîte de nuit, pour justifier un boycott. Nous tenons cependant à souligner qu'en réponse à notre questionnaire, diffusé une seconde fois en 2015, et alors que les articles sur Elula Perrin datent des années 1990, une participante a répondu qu'elle boycottait le magazine en raison de son positionnement ambigu sur le racisme de madame Perrin.<sup>284</sup> La question du voile fut également l'objet d'une controverse suite à une lettre ouverte écrite par le groupe des Féministes Laïques Algériennes et Iraniennes<sup>285</sup> publiée en 2009. Ce texte prend à partie les militantes féministes engagées auprès des femmes voilées :

*Nous sommes arrivées avec les mêmes désirs de liberté, les mêmes regards portés sur le présent et l'avenir. Un avenir d'égalité hommes-femmes, d'égalité hétérosexu-le-s/homosexuel-le-s et d'égalité sociale, mais voilà, aujourd'hui, vos regards se détournent de nous, vos mains se tendent vers celles et ceux qui placent les « lois divines » au-dessus de tout.*<sup>286</sup>

---

problématiques du féminisme. Le *black feminism* dénonce le modèle féministe majoritaire dominé par la figure de la femme blanche et développe la notion d'intersectionnalité concernant les individus subissant plusieurs formes de discriminations.

283 Danielle JUTEAU dans Virginie SASSOUN, *Femmes Noires sur papier glacé*, Bry-sur-Marne, INA, 2014, p. 147.

284 Réponse à notre questionnaire diffusé en ligne, archives personnelles.

285 Voir également le dossier « Les musulmanes jettent le voile », *Lesbia*, n°49, avril 1987, p.20-32.

286 Féministes Laïques Algériennes et Iraniennes, « Lettre ouverte à nos amies féministes », *Lesbia Magazine*, n° 292, juillet-août 2009, p.15.

En plus de la publication de la lettre, aucune femme voilée n'apparaît photographiée par la suite dans *Lesbia Magazine* ou interviewée pour offrir une réponse. De même les femmes féminines et non politisées ne se voient pas offrir autant de tribune au sein du mensuel :

*J'ai quand même un peu l'impression quand je lis les avis ici et là que si je ne suis pas politisée, que je ne vais pas à la Gay Pride ou que je ne milite pas pour les droits des homos, pire encore, que si je ne suis pas féministe, alors je ne suis pas lesbienne... Je crois, moi, que "la" lesbienne n'existe pas, et que "les" lesbiennes recouvrent autant de différences que "les" hétérosexuels. Ce qui les rapproche, c'est l'exclusion dont elles peuvent être victimes et les problèmes avec leur famille ou dans leur travail qu'elles peuvent rencontrer.*<sup>287</sup>

Le mensuel, supposé s'inscrire dans une histoire transnationale, propose au contraire un modèle uniforme et finalement restrictif. Nous avons affaire à une femme blanche et ayant une vie sociale intégrée à la communauté homosexuelle, donc vivant dans ou à proximité d'une grande ville. Les dossiers et gros titres de la couverture concernent principalement des sujets politiques ou des débats de société, il s'agit donc d'une femme éduquée qui prend part aux luttes militantes. De plus la majorité des femmes représentées, sur les cinq années étudiées, sont des femmes *butchs*. Enfin, le positionnement de la direction sur les questions raciales et post-coloniales contredit la volonté des rédactrices de s'adresser à « toutes les lesbiennes ».

### 1.2. « *Butch cherche fem* »<sup>288</sup>

De 1982 à 2012, la figure de la lesbienne butch est une constante parmi les modèles mis en couverture du magazine. Comme le soulignent Anne et Marie Rambach, la figure de la *butch* est liée à « l'histoire de l'homosexualité clandestine (...) à la manière dont les lesbiennes se percevaient en un temps où la société ne leur proposait aucun modèle propre »<sup>289</sup>. La *butch* arbore

---

287 Snowball, Univers L (forum), [En ligne], mise en ligne le 22 janvier 2013, URL : <http://www.univers-l.com/forum2/viewtopic.php?f=19&t=1268&start=10>. Consulté le 17 mai 2015,

288 Éli FLORY, *Ces femmes qui aiment les femmes*, Paris, l'Archipel, 2007, p.64 .

289 Anne et Marine RAMBACH, *La culture gaie et lesbienne*, Paris, Fayard, 2000, p.337

des attributs qui font d'elle une « femme masculine » : cheveux courts, vêtements et gestuelle d'hommes... et elle est présentée en opposition avec la *fem*. « La *butch* est la lesbienne visible à la 'l'œil nu', tandis que la *fem* n'est identifiable qu'au bras de la *butch* »<sup>290</sup>. La *butch* est une femme qui échappe aux diktats imposés par la société patriarcale, non seulement par sa sexualité, mais aussi par son apparence en refusant les traits assignés au féminin : absence de maquillage, de jupe, de robe, de talons, présence de cheveux courts, une gestuelle virile, etc. ce qui est à mettre en corrélation avec les travaux de Colette Guillaumin quant aux limites corporelles imposées aux femmes<sup>291</sup>.

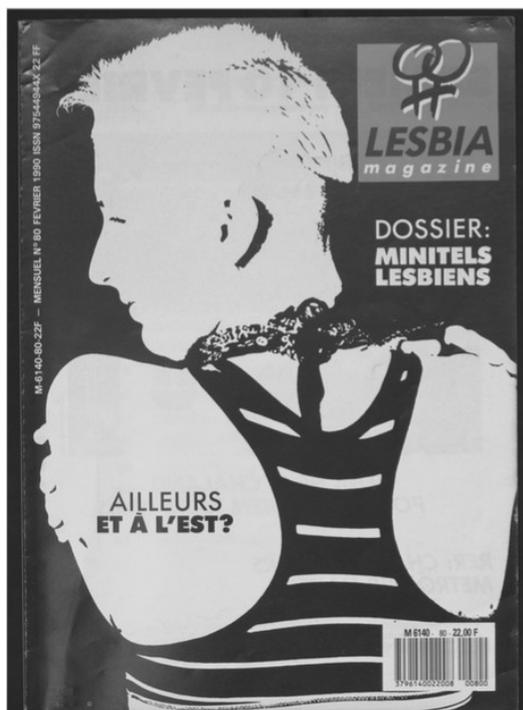


Illustration 13: couverture *Lesbia Magazine*, n°80, février 1990. ©Jade Almeida

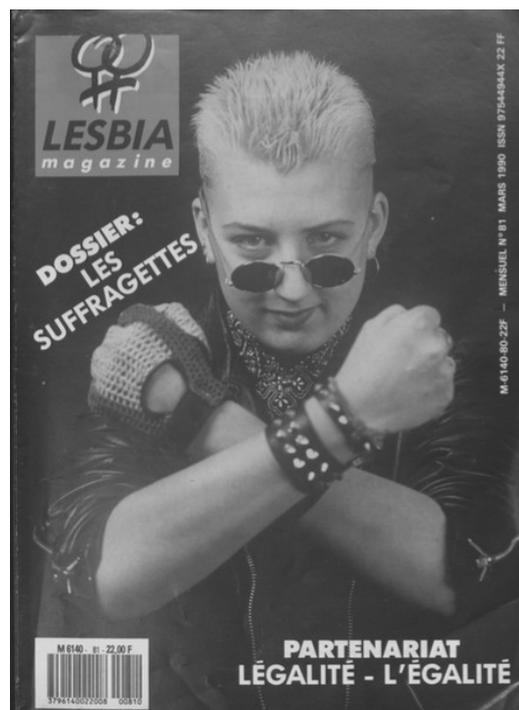


Illustration 14: couverture *Lesbia Magazine*, n°81, mars 1990. ©Jade Almeida

En choisissant une figure aussi identifiable pour illustrer la majorité de leurs couvertures, les rédactrices de *Lesbia Magazine* témoignent aussi bien de l'oppression subie par la communauté, que de la volonté de se rendre visible et de créer une identité lesbienne. Si aujourd'hui la communauté utilise les termes *butchs* et *fems* « avec fierté pour désigner les identités »<sup>292</sup>, il n'en a pas toujours été ainsi. Rappelons par exemple qu'au sein des mouvements féministes, une période

290 Eli FLORY, *Ibid*, p.64

291 Colette GUILLAUMIN, « Le corps construit » (1978), rééd. *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de naturel*, Côté-femmes, 1992, 239p.

292 Eli FLORY, *Ces femmes qui aiment les femmes*. Paris, l'Archipel, 2007, p.65

avait été marquée par la volonté d'échapper à tout soupçon de « déviances sexuelles », notamment incarnée par la « camionneuse ». La « camionneuse » était alors considérée comme la lesbienne « trop » visible comme l'écrit Catherine Gonnard :

*Le « trop » faisant référence à une norme intériorisée, mais variable de l'une à l'autre. La camionneuse permet l'identification – ou la désidentification – communautaire : elle est sans surprise, « elle en est », elle est celle que l'on perçoit immédiatement comme lesbienne. À chacune de jouer de cet archétype identitaire, de s'y conformer plus ou moins ; la rejeter, c'est encore l'accepter comme référent.<sup>293</sup>*

Selon la définition qu'il est en donné dans le *Dictionnaire des cultures Gaies et Lesbienes*, la « camionneuse » s'oppose à la *butch*, en dépit du fait que les termes soient utilisés en tant que synonymes. La différence se situerait dans l'auto-identification, la « camionneuse » c'est toujours l'autre, celle qui est encore plus « virile » que soi, on ne se désigne pas en tant que « camionneuse ». De plus, toujours selon Catherine Gonnard, la *butch* n'existerait qu'avec son pendant la *fem*, et impliquerait des pratiques sexuelles précises tandis que la « camionneuse » existe pour elle-même, en dehors de son couple, et peut avoir des relations aussi bien avec des *fems* qu'avec d'autres « camionneuses ».

Au regard du contenu de *Lesbia Magazine* et des divers courriers publiés de la part des lectrices, la distinction opérée par Catherine Gonnard entre *butch* et « camionneuse » ne se maintient que difficilement. Nous sommes d'accord pour établir que « camionneuse », durant les années 1980, avait une connotation péjorative. Son emploi au sein de la revue se retrouve majoritairement dans les petites annonces afin d'exiger l'abstention. Néanmoins, les rédactrices lui préfèrent les mots *butch* ou encore « Jules ». Les rares emplois du mot « camionneuse » se font entre guillemet et en référence à une figure passée du lesbianisme.

Nous explicitons un peu plus tôt le portrait-robot de la lesbienne, ébauché par le contenu de *Lesbia Magazine*, en tant que femme caucasienne, éduquée, militante et citadine, mais aussi *butch*, ce qui écarte toute autre forme d'identification. Les lesbiennes *fems* ne sont majoritairement représentées qu'au côté d'une « Jules ». En dépit du fait que le magazine soit écrit pour des lesbiennes et mobilise donc d'autres symboles saphiques, les rédactrices craignent qu'un modèle

---

293 Catherine GONNARD, « Camionneuse », Didier ÉRIBON (dir.), *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003, p.92.

trop féminin ne soit affilié à l'hétérosexualité sans la présence d'une *butch* à ses côtés. Ce que confirme un extrait du numéro de *Lesbia* datant de septembre 1984 :

*La féminité représente pour nous un ensemble de valeurs violemment rejetées, la soumission à l'ordre des hommes et l'intégration d'un rôle et d'un comportement dévalorisant. D'où notre volonté de nous démarquer de cette image, par le vêtement et l'apparence extérieure.*<sup>294</sup>

Le « nous » donne l'illusion d'une uniformité des opinions au sein de la communauté : « La plupart d'entre nous se sont toujours vécues lesbiennes »<sup>295</sup>. L'auteure de l'article pose également le *look lesbien*, à savoir une allure qui permet d'identifier directement le sujet en tant que femme homosexuelle, comme un geste de revendication : « S'il existe un look lesbien, ce que chacune est bien en peine d'affirmer et surtout de définir clairement, il doit être perçu comme le résultat d'une démarche d'identification consciente à un groupe social, véhicule ses propres valeurs, reconnues en tant que telles.<sup>296</sup> »

Le choix de la rédaction de mettre en scène des *butchs* n'est donc pas anodin. Tout d'abord il est un héritage très fort du contexte dans lequel naît le magazine. Les lesbiennes ont longtemps été dissimulées au sein des groupes auxquels elles appartenaient. Parmi elles, les *butch* étaient accusées d'être trop visibles, trop identifiables. Même au sein de la communauté lesbienne, les « Jules » se voyaient accuser de singer les hommes et de trahir ainsi la cause des femmes. Rappelons également le discours médical du XIX<sup>ème</sup> siècle qui établissait une différence entre les lesbiennes « inverties », montrant des signes de masculinité perçus comme des symptômes d'homosexualité, et les lesbiennes « occasionnelles », dont la seule faute était de s'être laissée piéger par l'apparence des premières. S'identifier en tant que *butch* c'est se réapproprier une identité, c'est nommer positivement ce qui avait été rejeté par le discours « hétéronomatif » et le discours lesbophobe. C'est « se réapproprier l'espace de vie, de travail et de pouvoir que leur déniaient les hommes ».<sup>297</sup>

---

294 Muriel GOLDRAJCH, *Lesbia* « Le look lesbien », n°20, septembre 1984, p.7

295 Catherine JOUVE, *Lesbia* « Le look lesbien », n°20, septembre 1984, p.8

296 Muriel GOLDRAJCH *Ibid*

297 Catherine JOUVE *Ibid*

### 1.3. La lesbienne à Lesbos ou le communautarisme valorisé

Une fois le portrait de la lesbienne-type appréhendé, nous souhaitons nous interroger sur l'image du mode de vie lesbien dépeinte par le magazine : les activités, loisirs, professions, place au sein de la famille, etc. En effet, si nous avons défini la communauté lesbienne par, entre autres, le sentiment d'appartenance à un groupe d'individus partageant des traits communs, nous souhaitons à présent étudier ses possibles manifestations concrètes. Le contenu de *Lesbia Magazine* tend ainsi à présenter les femmes homosexuelles comme des personnes socialement engagées au sein de la communauté tout en prônant la convergence des lesbiennes. Dans ce chapitre, nous étudions donc les rassemblements de la communauté lesbienne : existe-t-il un ou des grands secteurs « de fixation communautaire<sup>298</sup> » ? Quelles sont les « émanations concrètes<sup>299</sup> » de la communauté ? Ces lieux communautaires ont-ils évolués ?

Ce qui ressort en premier lieu de la lecture de *Lesbia Magazine*, c'est la tendance à la convergence des individus homosexuels. Toutes les activités et sorties proposées par le mensuel se déroulent au sein de la communauté : sport, activités artistiques, ciné-club, clubs de lectures, clubs d'écriture, randonnées, stages de massage, etc. Si toutes les propositions ne concernent pas exclusivement les lesbiennes, elles sont dans leur grande majorité non-mixtes, assurant donc aux lectrices de se retrouver entre femmes. Et ces propositions sont nombreuses : les pages infos, agenda, mais également les petites annonces, les publicités, ainsi que les articles divers en regorgent. À tel point que l'on peut croire à une capacité d'auto-suffisance des femmes. Une femme pourrait ainsi socialement exclure les hommes de son quotidien si elle le souhaitait. Elle a même l'embarras du choix pour évoluer dans un milieu exclusivement féminin :

*« Les Bénines d'Apie, association non-mixte de randonnée, vous proposent pour l'été 1990 : du 4 juillet (au soir) au 10 juillet inclus : randonnée pédestre Crête des Vosges-niveau moyen (bonne marcheuse). (...)»<sup>300</sup>*

*« Le groupe santé lesbienne propose le 29 septembre à 19 h 30 une réunion avec les*

---

298 Anne et Marine RAMBACH, *La culture gaie et lesbienne*. Paris, Fayard, 2000, p.35.

299 Anne et Marine RAMBACH, *Ibid* p.33.

300 Annonce, « Les Bénines d'Apie », *Lesbia Magazine*, n°84, juin 1990, p.5.

*lectrices de la feuille de consult. (...) <sup>301</sup>»,*

*« Ciné-club, la prochaine séance aura lieu le 4 octobre à 18h à l'Entrepôt, 7, rue Francis-de-Pressensé (...) <sup>302</sup> »*

*« Les ateliers de self-défense/self-estime, ouverts à toutes les femmes, reprennent dès le mois d'octobre avec un stage complet de quatre week-ends sur quatre mois, dans une nouvelle salle (...) <sup>303</sup> »*

Le grand secteur de convergences des individus est celui des vacances (commerces, activités, lieux de résidences, etc). De toutes les propositions faites aux lectrices, les annonces concernant des lieux de tourisme sont en effet majoritaires. Les tenants d'établissements peuvent faire leurs propositions par le biais des petites annonces, les pages « Infos » transmettent les appels d'organismes ou d'associations afin de constituer des groupes touristiques et des articles mettent en valeur tel ou tel lieu *gay-friendly* comme Mytilène, Londres ou encore des structures permettant de voyager entre lesbiennes. On retrouve ainsi des articles en double-pages vantant les mérites « d'un week-end 100 % lesbien<sup>304</sup> » ou invitant à participer à un projet de croisière réservé exclusivement à une clientèle L.G.B.T. :

*Grâce à l'aimable invitation de Stéphane, directeur de l'Agence de voyages Attitude travels, nous avons pu vivre durant une semaine, uniquement entre lesbiennes (pas assez nombreuses) et gays.(...) Évidemment en tant que lesbiennes nous espérons que l'année prochaine ce projet attirera plus de femmes et que des évènements plus nombreux leur seront consacrés. <sup>305</sup>*

Cette propension à fréquenter les lieux uniquement lesbiens est telle que la possibilité d'avoir des liens en dehors de la communauté n'est absolument pas illustrée. Si l'on suit les propos des rédactrices, une lesbienne n'a de rapports en dehors du groupe que par obligation : dans le cadre salarial par exemple ou encore familial. Ces deux cellules sont, à ce propos, quasiment absentes du traitement du journal. Ainsi, sur les cinq années que nous avons étudiées, il y a très peu d'articles ou

---

301 Infos, « Groupe santé lesbiennes », *Lesbia Magazine*, n°86, septembre 1990, p.2.

302 Infos, « Ciné-Club », *Lesbia Magazine*, n°86, septembre 1990, p.3.

303 Infos, « Self-défense », *Lesbia Magazine*, n°87, octobre 1990, p.3.

304 Bagdam Cafée, « Un week-end 100 % lesbien », *Lesbia Magazine*, n°193, mai 2000, p.21.

305 Manuela et Patricia, « Croisière à bord du Bleu de France », *Lesbia Magazine*, n°294, octobre 2009, p.37.

de dossiers abordant le domaine professionnel en dehors d'un point de vue militant (les droits des salariées lesbiennes ou la lutte contre l'homophobie) ou dans le cadre d'un portrait (une femme homosexuelle réussissant dans un métier considéré comme masculin par exemple). La cellule familiale apparaît surtout dans les articles concernant la maternité, sujet particulièrement présent en 1983 (l'enfant au sein du couple lesbien fait l'objet de plusieurs articles cette année-là) ou encore dans la lutte contre l'homophobie (des articles abordant le rejet des parents face à l'homosexualité de leur fille). Très peu d'annonces proposent un emploi rémunéré, ou font état d'une recherche d'emploi au sein de la communauté. En revanche les offres de bénévolat sont multiples, y compris pour rejoindre les plumes de *Lesbia Magazine*.

L'utopie d'une société composée uniquement de femmes, et entretenant les liens de la sororité que nous évoquions dans la réécriture de mythes, se retrouve également dans les propositions du journal. Un certain nombre d'annonces font ainsi mention de la possibilité de créer un lieu, un village ou encore une structure qui permettrait aux lesbiennes de vivre, voire de vieillir ensemble.

*Chercher à plusieurs femmes un pavillon à louer en banlieue proche de Paris. Aménager chacune son espace personnel et concevoir des espaces ou des services communs (machine à laver, ateliers ou autres ...) (NDC : hé, tu m'fais un café ?!). Imaginer une organisation collective qui permette une gestion du quotidien (financière et matérielle) intelligente, une cohabitation respectueuse de l'autonomie de chacune. J'adresse cette proposition à des femmes indépendantes financièrement et dans leur tête, capables de vivre solitaires et prêtes à assumer les contraintes inévitables que suppose la gestion collective d'un lieu. (NDC : bonne idée !! racontez-nous la suite).<sup>306</sup>*

De ce fait, il existe au sein de *Lesbia Magazine* un discours valorisant le rassemblement communautaire comme seul moyen de se réaliser pleinement en tant qu'individu, ce qui peut-être perçu comme une stratégie de repli, d'autant plus lisible qu'elle est à son apogée dans la première décennie de la publication. Anne et Marie Rambach en parlent comme « le résultat de stratégies de protection de soi, d'évitement de l'homophobie et de recherche de soutien<sup>307</sup> ». C'est donc un premier indice du climat homophobe en France dans les années 1980-1990. Selon les travaux de

---

306 Petites annonces, « Y14-Habiter autrement », *Lesbia Magazine*, n°85, juillet-août 1990, p.39.

307 Anne et Marine RAMBACH, *La culture gaie et lesbienne*, Paris, Fayard, 2003, p.62.

Goffman<sup>308</sup> et Becker<sup>309</sup>, il s'agit de réactions logiques dues aux tensions entre individus et collectivités. Face aux difficultés nées de la perception stigmatisante de l'homosexualité, une lesbienne peut développer des méthodes de repli visant à échapper ou à diminuer le risque d'être victime de discriminations. Anne et Marine Rambach<sup>310</sup> y voient un moyen d'échapper à la pression sociale et de jouir d'un sentiment de liberté uniquement possible au sein de la communauté.

*Être avec d'autres homosexuels permet de se voir soi-même en eux. Cela permet de partager et d'interpréter sa propre expérience... Les réseaux d'amis sont, avec les associations ou les pubs et les bars, l'une des institutions les plus importantes de la vie homosexuelle. C'est seulement dans ce cadre qu'il est possible de développer une identité plus concrète et plus positive.<sup>311</sup>*

Par la suite nous notons une diminution drastique au sein des petites annonces et des pages « Infos », des appels au rassemblement entre lesbiennes. Plusieurs facteurs jouent un rôle dans cette évolution : tout d'abord il y a une tendance à une plus grande acceptation de l'homosexualité en société, ainsi qu'une législation plus favorable envers les lesbiennes et les gays, ce qui tend à diminuer le repli communautaire comme réflexe de protection. Ensuite, les pages « Petites annonces » ainsi que les « Infos » sont bien moins alimentées à partir des années 2000, du fait de l'apparition d'internet qui bouleverse les modes de communication. Enfin, selon une enquête du M.I.E.L. les attitudes de la jeune génération face à la vie associative, notamment, ont évolué : à partir des années 2000 nous remarquons une propension à rejeter l'idée de non-mixité, de même que beaucoup dénigrent la fréquentation d'un milieu exclusivement lesbien comme un risque d'enfermement dans le « ghetto ».

Outre les lieux spécifiques et les activités entre membres, la communauté est également valorisée par ses productions. Comme nous l'avons notamment soulevé dans le chapitre sur le patrimoine et la formation d'un réseau, *Lesbia Magazine* sert également de plateforme publicitaire pour les artistes lesbiennes. De ce fait, les rédactrices mettent en avant les œuvres traitant de

---

308 Erving GOFFMAN, *Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Editions de Minuit, 1975, 175 p.

309 Howard BECKER, *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985, 247 p.

310 Anne et Marine RAMBACH, *La culture gaie et lesbienne*, Paris, Fayard, 2003, p.62.

311 Henning BECH, *When Men Meet* cité par Didier ERIBON, *Réflexions sur la question gay*, Fayard, 2002, p.147.

l'homosexualité ou produites par une lesbienne revendiquant (ou pas) son appartenance à une minorité. Pourtant, si nous considérons que les différentes productions d'artistes, d'auteurs ou de figures historiques, sont avant tout valorisées parce que produites par des membres de la communauté, alors la démarche relève d'une dimension propagandiste. Ce qui est plébiscité n'est pas tant l'œuvre en soi, mais la capacité de la femme lesbienne à créer et à revendiquer sa création en tant que lesbienne. Il y aurait ainsi une tendance à faire primer la sexualité de l'agente productrice et/ou créatrice, sur le contenu de ladite production. De ce fait, le jugement sur la qualité de ce qui est produit est biaisé.

De plus, il arrive que la production soit revendiquée sous le prisme du patrimoine lesbien par la communauté, quand son auteure ne revendiquait absolument pas son homosexualité, voire la maintenait dans la sphère privée. « (...) l'homosexualité d'un auteur ne garantit par son attachement à la culture gaie et lesbienne [...] Yourcenar, qui refusait déjà d'être considérée comme une femme écrivain, se serait sans doute élevée contre une telle appellation.<sup>312</sup> » Pourtant le cas de Marguerite Yourcenar, énoncé par Anne et Marine Rambach, est un parfait exemple des limites d'une telle valorisation de la communauté. L'auteure fait l'objet de nombreux articles et dossiers au sein du magazine<sup>313</sup>, tous abordant notamment son homosexualité, quand elle ne l'avait jamais elle-même fait de son vivant.

Les avis négatifs sur la qualité des œuvres sont réservés aux pages de critiques culturelles, donc aux présentations de livres, musiques et films du mois. Toutefois ces différents éléments sont choisis, en partie, car produits par des membres de la communauté lesbienne, mais en majorité car traitant de personnages lesbienne, sans pour autant être la création de lesbiennes. Les rédactrices se font plus volontiers critiques face aux œuvres qui sont produites sur les lesbiennes et non pas par des lesbiennes. Du fait de la revendication d'autonomie et de légitimité, la communauté prend garde à la manière dont on parle d'elle, et plus spécifiquement, à la manière dont les hétérosexuels parlent d'elle.

Ce type de contenu participe à la construction de lien entre les individus, mais aussi d'une certaine propagande. Le lectorat est ainsi encouragé à soutenir et à mettre en avant les réalisations produites par les lesbiennes. Le discours au sein de la revue valorise donc le communautarisme, parfois au point de créer l'image utopique d'une communauté entièrement détachée de la présence

---

312 Anne et Maine RAMBACH, *Ibid*, p. 323.

313 Nous pouvons notamment citer les numéros de décembre 1990 ou encore octobre 2007.

masculine. Il offre ainsi aux lectrices des lieux pour se rencontrer (adresses d'associations, structures, lieux de vacances, etc), mais aussi les moyens d'entrer en contact entre elles, notamment par le biais des petites annonces.

## 2. Les petites annonces

### 2.1. les petites annonces : fonctionnement et évolution

L'une des conséquences du bénévolat était le manque d'homogénéité du sommaire. En effet d'un mois à l'autre, les rubriques étaient modifiées à la faveur des roulements au sein de l'équipe rédactionnelle. Dans ces conditions, aucune rubrique du magazine ne s'avère permanente hormis « l'Agenda », la « Revue de presse » ainsi que les « Petites Annonces » aussi communément appelées les « P.A. ». En ce qui concerne « l'Agenda » et « la Revue de presse », ces deux catégories sont modifiées et évoluent avec le magazine, mais le concept reste le même depuis le début, à savoir informer le lectorat des événements touchant la communauté homosexuelle pouvant avoir lieu en France ou à l'étranger. Les « Petites annonces », en revanche, changent très peu et ce depuis leur apparition en janvier 1983 jusqu'au dernier numéro paru en 2012.

Aborder l'étude des « Petites annonces » c'est tout d'abord prendre conscience de leurs importances au sein du magazine. Il s'agit de la rubrique immuable, celle à laquelle « on ne touche pas » pour reprendre les mots de Jacqueline Pasquier<sup>314</sup> et Catherine Gonnard en confirme la valeur. Selon elle, le lectorat de son époque achetait le magazine principalement pour cette rubrique :

*Je te laisse imaginer pour mon amour propre de rédac-chef (rire) mais c'est vrai. Il n'y a pas beaucoup de filles qui lisaient ce qu'on écrivait tu vois ? Pas les papiers de fond, elles lisaient la moitié. Elles lisaient les petites annonces de A jusqu'à Z oui... elles lisaient les*

---

314 Jacqueline PASQUIER (conférence) : 1967-2008 : la presse gay et lesbienne . Jacqueline PASQUIER Hélène de MONFERRAND, Renan BENYAMINA, 17 mai 2008, 0 :44 mn, [En ligne], URL [http://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video\\_resultat\\_recherche](http://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video_resultat_recherche), consulté le 11 novembre 2011 .

*infos, oui ! Ce que nous on écrivait... beaucoup moins.*<sup>315</sup>

Lorsqu'il s'agit de décrire le sommaire du mensuel, quelle que soit l'interlocutrice, les « Petites annonces » sont systématiquement citées. Elles correspondent à l'identité même du journal et, à une époque où internet n'était pas encore d'usage, représentaient le meilleur moyen de rentrer en contact avec d'autres homosexuelles, en particulier pour les femmes habitant des zones moins urbaines.

Exception faite de la vigilance relative aux propos discriminants, la publication des petites annonces ne relevait d'aucune réglementation particulière. Il n'y avait pas de modèle ou de codifications imposés ni dans la forme, ni dans le fond au début du magazine. Les lectrices pouvaient donc tout aussi bien écrire pour rechercher le grand amour, que pour rencontrer des amies, former un cercle de lecture ou demander à être hébergées le temps de quelques semaines. Par la suite, une codification a été mise en place, ainsi qu'une grille tarifaire selon que l'on écrive pour rencontrer des femmes ou pour proposer un service. En 1995, année où le nombre de petites annonces est le plus élevé sur nos cinq ans d'échantillonnages, les pages spécifiques aux petites annonces proposant des « services » sont séparées de celles dédiées aux « rencontres ». Ces dernières restent tout de même la grande majorité des courriers, dont voici quelques exemples :

*« JF 26 ans, sensible, réservée désire rencontrer une femme 20-30 ans douce et sincère pour partager loisirs en toute amitié et moments de tendresse en toute intimité. »*<sup>316</sup>

*« 46 ans, je souhaiterais te rencontrer comme moi pleine de rêves d'espérances. Vivre ensemble des instants magiques, rire, pleurer. Le soleil serait complice de nos tendresses. Je t'attends. Bisous à toutes. »*<sup>317</sup>

*« A la recherche d'une relation remplie d'harmonie et de féminité, j'attends celle avec qui je partagerais le bonheur d'être à deux »*<sup>318</sup>

*« F36 ans un peu intello avec humour cherche F27-40 ans jolie, sympa, aimant rire, parler, être écoutée, pour ciné, vacances, amitié, complicité ou beaucoup plus si attraction »*

---

315 Catherine GONNARD (interview), archives personnelles.

316 Petite annonce B61-Cannes, *Lesbia Magazine*, n°135, février 1995, p.48.

317 Petite annonce A42-Région Marseille, *Lesbia Magazine*, n°134, janvier 1995, p.49.

318 Petite annonce A73-Var et sa région, *Lesbia Magazine*, n°134, janvier 1995, p.48.

*moléculaire incontrôlable*<sup>319</sup> ».

À ce propos les responsables des petites annonces en 1995 constatent que les émettrices recevant le plus de réponses sont celles qui recherchent l'amour « durable » : « Sans que les autres soient pour autant négligées (mais elles sont relativement peu nombreuses), il apparaît que ce sont les femmes de trente à quarante-cinq recherchant une relation stable qui recueillent un maximum de réponses.<sup>320</sup> »

Si une lectrice désire publier une annonce, il lui faut utiliser un encart pré-établi mis à disposition à chaque fin de numéro. L'encart autorise 13 lignes maximum incluses dans le prix. En cas de dépassement il faut payer un supplément de 30 francs par lignes ajoutées<sup>321</sup>. Les émettrices ont le choix entre écrire une annonce où elles indiquent leurs adresses postales pour 50 francs, ou domicilier leurs courriers directement aux locaux de *Lesbia Magazine* pour 80 francs. Les adresses postales ne sont jamais publiées au sein de la revue « pour éviter à toutes de tristes désagréments »<sup>322</sup>. Toutes les annonces reçoivent ainsi un numéro de référence que les femmes désirant répondre doivent indiquer sur une enveloppe timbrée insérée elle-même dans une enveloppe adressée à *Lesbia Magazine* qui fera suivre. Le premier service inclut que *Lesbia Magazine* garde en fichier l'adresse indiquée dans les annonces, tandis que le deuxième service permet à la lectrice de passer directement récupérer son courrier aux locaux du journal. « Un mois-type, au milieu de l'année : en juin, pour 55 PA domiciliées, nous avons réexpédiées 187 réponses, soit 3,4 par annonce en moyenne. »<sup>323</sup> Aux textes des petites annonces s'ajoutent les « N.D.C. », « les notes du claviste », qui consistent en un petit commentaire, souvent d'une phrase, pour souligner la beauté d'un texte, mais la plupart du temps pour s'en moquer ouvertement. « Le second degré du claviste peut ruiner ou valoriser une annonce »<sup>324</sup>, dans le cadre de *Lesbia Magazine* il s'agit plutôt de « la petite phrase vicelarde qui fout en l'air votre annonce si amoureuxment

---

319 Petite annonce G103-Paris aux éclats, *Lesbia Magazine*, n°139, juin 1995, p.48.

320 Muriel GOLDRAJCH, « Dossier : Les petites annonces », *Lesbia Magazine*, n°25, p.10.

321 Nous avons décidé de prendre pour exemple l'année 1995 qui est la plus représentative de cette catégorie par le nombre d'annonces publiées chaque mois et l'organisation de la rubrique.

322 *Lesbia Magazine*, n°136, mars 1995, p.44.

323 N.D.C. « N.D.C. Frappe encore », *Lesbia*, n°35, janvier 1986, p.28.

324 Laurent-Gérard FERRON, « Petites annonces » in Didier ERIBON (dir.), *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003, p.358.

mitonnée »<sup>325</sup> :

*A Lille, 1 h de Paris (Ndc : Ah !! Les progrès de la SNCF !!!) F50 ans, fantaisie, humour, gaîté, dynamisme, cœur d'or, aime la chanson (Ndc : genre Mireilleu Matttthieu ou MC Solaar ?) et parler et rire, cherche amie sympa et de confiance.*<sup>326</sup>

*F49ans libre, bon milieu socio culturel cherche son alter ego 45/55 ans pour relation de qualité et durable dans la tendresse et la complicité. Alcoolique instable (Ndc : et si elles sont alcoolos stables ?) s'abstenir.*<sup>327</sup>

Ces « notes du claviste » jouissent d'un statut particulier puisqu'il s'agit des seuls textes qui ne sont pas relus avant publication par le comité de rédaction. Détail précisé par l'article sur les dessous de *Lesbia*<sup>328</sup> paru en 1986 et toujours respecté en 1995, comme nous le confirme Catherine Gonnard :

*La deuxième équipe importante était l'équipe qui s'occupait des P.A. Et ça c'était un travail assez long, tu vois ? De dépouiller les lettres, retaper les petites annonces, puisqu'on était avec les machines à écrire à l'époque... et le truc qui faisait que j'avais toujours des tas de filles qui voulaient le faire c'était les notes de la claviste tu vois ? Ça ça leur donnait une espèce de plaisir ! Tu peux même pas t'imaginer ! C'était leur compensation, parce que quand même, taper les petites annonces c'était pas folichon tu vois mais le fait de pouvoir... moi je rentrais pas... alors là elles faisaient comme elles voulaient sur les petites annonces, la seule chose qu'elles avaient pas le droit de faire c'était commun à tout le monde, pas de choses racistes et évidemment pas sexistes et essayer d'éviter un peu les clichés.*<sup>329</sup>

La petite annonce relève habituellement de la description et est définie par Josephe Bya comme une « bribe d'écriture énonçant publiquement le désir »<sup>330</sup>. Dans le cadre d'un mensuel

---

325 N.D.C. *Ibid.*

326 Petite annonce C73 – *Lesbia Magazine*, n°136, mars 1995, p.49.

327 Petite annonce M54 – *Lesbia Magazine*, n° 144, décembre 1995, p.46

328 N.D.C. *Ibid.*

329 Catherine GONNARD (interview), archives personnelles.

330 Jimmy SPENCER ROA BERNAL, « Définition et aspects linguistiques des petites annonces de cœur » in *Zona Proxim* n° 12, janvier-juin 201, pp.108-117.

lesbien, il s'agit d'un micro discours affirmant l'attirance envers les personnes de même sexe et le souhait de conclure ce désir par une rencontre. Cette catégorie, ainsi que son succès au sein du mensuel, (en 1983 le mensuel compte une dizaine d'annonces par numéro quand en février 1995 nous comptons près de soixante annonces par mois), participent à la construction du lien communautaire. Nous soulignons ici que la rubrique n'est jamais limitée dans l'espace qui lui est alloué au sein de la revue. Tant que le courrier afflue, toutes les annonces sont retranscrites dans le mensuel, quitte à augmenter toujours plus les pages dédiées à cet usage (on compte une moyenne de sept pages d'annonces en 1995) et le nombre de bénévoles mobilisées à leurs réalisations. L'absence de restriction prouve ainsi l'importance économique que représentent ces courriers pour *Lesbia Magazine* et le besoin de telles médiations parmi les homosexuelles. « Les petites annonces apparaissent dès lors comme un moyen, dans une « économie sexuelle de rareté » [sic], de mettre en contact l'offre avec la demande »<sup>331</sup>, de mettre en relation les membres de la communauté, de créer un moyen de médiation entre ces femmes qui, sans ce support, seraient surtout dépendantes du « bouche à oreilles ».

Les « Petites Annonces » sont ainsi le moyen d'élargir son cercle de fréquentation sans avoir à passer par l'intermédiaire de l'entourage habituel. L'un des premiers moyens de sociabilisation consiste en effet à rencontrer des amis de nos propres connaissances ce qui, pour une lesbienne n'ayant pas encore assumé son homosexualité auprès de ses proches, est un frein considérable aux probabilités de rencontres. Reste aussi la question de l'affirmation en lieu public, comme le déplore certaines lectrices. En effet il n'est pas toujours aisé de savoir si l'interlocutrice est attirée, ou non, par les femmes, ce qui peut s'avérer décourageant. Cette incertitude est écartée dans le cadre de la petite annonce qui pose d'emblée la préférence homosexuelle de l'émettrice comme une donnée établie, tout comme celle des femmes qui y répondent :

*A) Pourquoi ai-je besoin d'avoir recours aux petites annonces ?*

- 1. Par timidité : comment aborder une autre femme sans risquer de prendre une gifle si l'on se trompe ?*
- 2. Par obligation : comment rencontrer les autres sinon dans son milieu professionnel ? Or, je n'ai que des rapports hiérarchiques avec les gens avec qui je travaille. Je n'ai*

---

331 Laurent-Gérard FERRON, « Petites annonces » in Didier ERIBON (dir.), *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003, p.358.

*pas de collègues, donc pas de rapports amicaux extraprofessionnels, donc pas de possibilités de rencontres sentimentales.*

3. *C'est un moyen de rencontre comme un autre. On aide un peu le hasard c'est tout.*<sup>332</sup>

L'étude de ces petites annonces permet d'avoir un panorama très large du lectorat de *Lesbia Magazine*, car en dépit du manque de consignes imposées par les rédactrices, passer une annonce « de cœur » suppose déjà un certain nombre de règles : l'émettrice doit rédiger un court texte descriptif de sa personne et du type de relations/de femmes qu'elle recherche. Elle doit également se montrer argumentative, car il lui faut se présenter sous son meilleur jour afin d'attirer l'attention d'éventuelles prétendantes. Selon François de Singly :

*(...)les individus exclus du marché matrimonial normal sont conduits à jouer de manière explicite une scène pour se vendre en tant que futur conjoint. Ils ne désirent pas seulement se marier et donc apparaître sous les traits d'un excellent partenaire, ils tentent de préserver leur valeur sociale et n'réussissant à séduire un individu de valeur équivalente. Ils doivent parvenir à se mettre en valeur, c'est-à-dire à mettre en valeur leurs capitaux pour atteindre cet objectif.*<sup>333</sup>

Le modèle type de ce genre de publication comporte donc des informations sur l'énonciatrice, informations qui, collectées sur plusieurs petites annonces, nous offrent un portrait du lectorat de *Lesbia Magazine* et de leurs aspirations.

### **2.3 les petites annonces : panorama du lectorat**

En 1983, la moyenne d'âge des lectrices énonciatrices de petites annonces était de vingt-neuf ans, pour un peu plus de deux mille petites annonces publiées cette année-là. En moyenne, les petites annonces proviennent de toute la France, avec une part légèrement plus importante venant de

332 Muriel GOLDRAJCH, Claude 44 ans dans « Dossier : Les petites annonces », *Lesbia Magazine*, n°25, p.16

333 François DE SINGLY, « Les manœuvres de séduction : une analyse des annonces matrimoniales », *Revue française de sociologie*, 1984, vol.25, n°4, p.523.

Paris. En 1990 la moyenne d'âge a augmenté, tout autant que le nombre de petites annonces : de dix annonces par numéro, le mensuel passe à quarante pour une moyenne d'âge se situant autour de vingt-cinq à trente ans. En 1995, c'est soixante petites annonces qui sont publiées pour une moyenne d'âge de quarante ans, en 2000 on compte environ soixante-dix petites annonces par numéro pour la même moyenne d'âge, enfin en 2009 il y a une quinzaine d'annonces par numéro pour une moyenne d'âge de 50 ans. Les lectrices de *Lesbia Magazine* ayant recours aux petites annonces ont donc vieilli avec la revue, passant d'une moyenne d'âge de vingt ans à un lectorat de quarante à cinquante ans. Le nombre de petites annonces, qui n'avait eu de cesse d'augmenter jusqu'à la fin des années 1990, chute à moins de vingt annonces par numéro dans les années 2000, enfin la prédominance de Paris qui s'accroît visiblement dans les années 1995, disparaît aux profits des régions de l'ouest et du sud.

Nous remarquons que les informations données par les petites annonces se développent avec les années. En 1983 il était d'usage de n'indiquer que sa provenance géographique, son âge et ses goûts en matière de loisirs ou/et en matière de femmes. À quelques exceptions près, on ne révélait jamais sa profession (hormis parfois par des indications vagues), le numéro de téléphone n'était indiqué que très rarement, et le ton de l'annonce relevait plus de l'ordre du poétique que du descriptif. À partir des années 1990, et surtout des années 1995, les petites annonces s'étoffent considérablement, il devient plus usuel de se décrire physiquement, ainsi que de donner plus de précisions sur sa profession (une majorité sont de professions libérales). De même, nous avons remarqué que les lectrices hésitent un peu moins à donner un numéro de téléphone complet, même si les adresses restent des exceptions.

Le graphique que vous trouvez ci-contre, réalisé à partir des informations collectées dans les petites annonces, nous a permis d'effectuer une analyse plus détaillée de notre base de données. En observant ce graphique, nous pouvons tout d'abord lire une série d'informations qui semblent confirmer les stéréotypes en vigueur sur le couple lesbien : par exemple, le fait qu'une lesbienne se considérant comme *butch* (donc une lesbienne reprenant les codes du genre masculin), recherche avant tout une lesbienne *fem* (donc très féminine) et vice et versa. Ou encore, plus frappant, qu'une lesbienne bisexuelle recherche aussi bien une femme *fem* qu'une *butch*. Est-ce à dire qu'une majorité de couples lesbiens tend à respecter le code de binarité *butch/fem* ? En réalité, ce graphique nous indique une propension des émettrices à respecter la norme admise au sein du couple, ce qui serait une attitude majoritaire dans la pratique des petites annonces. Ainsi, afin d'accroître les chances d'obtenir une réponse, l'énonciatrice du courrier tente d'offrir une annonce qui corresponde

à ce qu'elle perçoit comme les attentes de « l'autre » et comme l'usage en cours :

*Et tout d'abord l'annonceur doit se présenter sous des apparences normales, propres à son sexe. La retraduction de cette exigence dans l'écriture implique une prise de conscience de ce qui est « naturel » dans les parades de la séduction, sur la piste de bal par exemple. (...) Le texte reflète les représentations qu'un groupe sexuel a des représentations de l'autre groupe sexuel sur le sien.<sup>334</sup>*

En d'autres termes, notre graphique tend surtout à prouver la tendance des énonciatrices *fems* comme *butch* à reproduire les codes les plus répandus au sein de la communauté. Nous pouvons ainsi argumenter que les petites annonces sont surtout symboliques de l'importance des représentations collectives dans le processus de socialisation. Ainsi, dans les années 1995, les normes concernant l'image sociale de la lesbienne et du couple lesbien semblent surtout basées sur la binarité *butch/fem*. En revanche, cette inclination à spécifier le type de femme recherché, et le groupe auquel l'énonciatrice appartient, diminue considérablement dans les années 2000, pour ne représenter plus qu'une minorité dans les petites annonces de 2012. Ceci souligne l'évolution des représentations collectives au sein de la communauté lesbienne.

En ce qui concerne les demandes d'absentions, « Mariée et bi s'abstenir » est une demande qui se retrouve à de nombreuses reprises dans les petites annonces des années 1982 à 1995 : « F28 ans, physique agréable sachant savourer nature, bien-être, plaisir et tendresse, souhaite rencontrer F 25/40 ans mêmes ambitions pour échanger complicité, respect et sincérité (Bi, mariées s'abstenir). Bisous<sup>335</sup> »

*J'ai 32 ans, si tu habites le 46-24-19-31-82 ou autres, si les qualités morales ont pour toi plus d'importance que le physique, si tu cherches un partage dans l'amour sincère, tendre et fidèle, si tu en as assez des aventures, alors j'aimerai bien te connaître et vivre avec toi, qui sait, un amour stable et durable. (F. mariée ou bi s'abstenir).*

*« (...)Toi, la fille qui me manque tant, tu as entre 20 et 35 ans, cheveux courts (N.D.C : raté j'ai des couettes !), (exigeante en plus), partenaire particulière, débloquée, pas trop timide,*

---

334 François DE SINGLY, « Les manœuvres de séduction : une analyse des annonces matrimoniales », *Revue française de sociologie*, 1984, vol.25, n°4, p.525.

335 Petite annonce A38-RP-75– *Lesbia Magazine*, n° 134, janvier 1995, p.49.

*une bonne dose de savoir-faire mais dans la douceur et la tendresse (N.D.C. : n'en jetez plus !). Emmène-moi vers de nouveaux horizons (N.D.C. : Damned je suis faite !). J'ai de l'amour à revendre, donne-moi « ton prix » (N.D.C.: cher ! Oh, très cher !). Bi, droguées, femmes mariées, s'abstenir. Célibataires et déçues, à votre plume. Bisous à toutes.<sup>336</sup>»*

*« J. Fille antillaise féminine, douce, cherche jeune fille 20/30 ans pour amitié et complicité, coquine, à bientôt. Mariée s'abstenir.<sup>337</sup> »*

L'énoncé « mariée s'abstenir » fait spécifiquement référence aux femmes qui vivent au sein d'un ménage hétérosexuel (la loi autorisant le mariage homosexuel date de 2013). Nous pouvons tout d'abord nous étonner de la propension de cette précision au sein d'un magazine lesbien. De prime abord il paraît évident que les femmes qui lisent, écrivent, publient et répondent aux petites annonces sont des femmes homosexuelles donc supposées ne vivre en couple qu'avec des femmes. La précision « mariée s'abstenir » paraît donc superficielle voir hors contexte. En réalité, cela nous donne quelques précisions sur la perception de l'homosexualité dans les années 1980 et 1990, mais aussi sur les stratégies mises en place par les lesbiennes pour composer avec l'homophobie et l'hétéronormativité. À une époque où la différence sexuelle est encore plus stigmatisée (le P.A.C.S. n'existe pas encore, le concubinage entre femmes n'est pas reconnue, l'homosexualité d'une mère peut-être une cause pour le retrait de la garde parentale, etc) former un foyer hétérosexuel de façade est un moyen d'échapper à la suspicion et la pression de l'entourage. L'individu renvoie une image correspondant à la norme établie et cantonne son homosexualité aux relations extra-conjugales. Il arrive aussi qu'une femme découvre son homosexualité tardivement, mais préfère rester mariée pour diverses raisons (pression sociale, dépendance économique, éducation des enfants, etc).

De telles configurations sont assez répandues pour justifier au sein des petites annonces des demandes spécifiques. De la même manière, la diminution puis l'arrêt complet des demandes comme « mariée s'abstenir » souligne l'évolution de la perception, mais aussi de la législation concernant l'homosexualité, au point de rendre les mariages « de façades » minoritaires. À contrario, les demandes d'abstentions concernant les bisexuelles sont bien plus nombreuses que celles sur le mariage et elles perdurent bien plus longtemps, au point de provoquer un virulent débat

---

336 Petite annonce T58 – *Lesbia Magazine*, n° 81, mars 1990, p.47.

337 Petite annonce T93 – *Lesbia Magazine*, n° 81, mars 1990, p.45.

entre lectrices et rédactrices, sur lequel nous reviendrons par la suite. L'absence de précisions spécifiques sur la profession ou la rareté des numéros de téléphones vont également dans le sens de l'évolution de la société, puisque les précisions se font plus nombreuses avec les années.

Concernant la diminution des petites annonces elle s'explique par diverses raisons : tout d'abord avec l'entrée des ordinateurs dans les ménages, les moyens de communication ont évolué et rendu quelque peu obsolète l'usage des petites annonces. De plus, la multiplication des lieux *gay friendly*, ainsi qu'une plus grande acceptation de l'homosexualité dans la sphère publique, ont pu jouer un rôle dans l'abandon de l'usage des annonces dans son attrait sécuritaire. Enfin, le vieillissement du lectorat de *Lesbia Magazine* affecte également le nombre de petites annonces publiées. Désormais, il semble que seule la tranche d'âge au-dessus des 60 ans ait encore recours aux courriers des rencontres (pas nostalgie, habitude ou inhabilité à utiliser les moyens informatiques), ce que confirme la réponse d'Hélène de Monferrand interrogée sur le type de lectorat de *Lesbia Magazine* :

*Le lectorat ? On avait fait une enquête sur le lectorat il y a une dizaine d'années<sup>338</sup> et l'âge moyen était de trente-quatre ans, mais je pense qu'on les a encore celles-la, donc à mon avis, l'âge moyen a forcément augmenté, forcément. Si on prend les petites annonces on a l'impression qu'elles sont très vieilles, vraiment. Mais là ça s'explique d'une certaine manière parce qu'elles sont allergiques à l'informatique. Celles qui passent maintenant des petites annonces dans la presse magazine sont allergiques à internet donc forcément, c'est triste à dire et je le regrette, elles ne sont pas jeunes. Et ça se voit à ce qu'elles demandent !<sup>339</sup>*

*D'abord : déjà dans une petite annonce on dit son âge en général et... et ça se voit, elles demandent une autre lesbienne, 50 – 60 ans, vivant à la campagne, aimant les chats, les fleurs et les petits oiseaux, non-fumeuse, alcool, bi et droguée s'abstenir. (Rire) Alors il y a une époque où on rigolait un peu de ces annonces, on faisait des petites notes de la claviste, c'était assez drôle, mais maintenant on peut plus le faire parce que la petite annonce il y en*

---

338 La conférence a lieu en 2003 ce qui indique que l'enquête que l'auteure cite a été réalisée dans les années 1993.

339 Jacqueline PASQUIER (conférence) : *1967-2008 : la presse gay et lesbienne*. Jacqueline PASQUIER, Hélène de MONFERRAND, Renan BENYAMINA, 17 mai 2008, 0 :44 mn, [En ligne], URL : [http://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video\\_resultat\\_recherche](http://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video_resultat_recherche). Consulté le 11 novembre 2011.

*a finalement assez peu et on va pas se moquer de celles-là elles pourraient le prendre mal. Tant qu'on était très dominantes dans le domaine de la petite annonce on pouvait faire un peu d'ironie, là on peut plus. Alors on prend. On corrige les fautes d'orthographe et c'est tout. Et il y en a très peu, ce qui prouve bien que c'est des vieilles ! (Rire)<sup>340</sup>*

À ce propos nous souhaitons souligner ce qu'Hélène de Monferrand indique comme une annonce « typique » lors de cette intervention, à savoir : « non-fumeuse, alcoolo, bi et droguée s'abstenir ». Nous remarquons ainsi l'absence concernant la « mariée » ce qui confirme notre première analyse des attentes et de l'évolution des petites annonces, en revanche la mention « bi s'abstenir » persiste. Comment analyser cette insistance à exclure les bisexuelles ?

### **3- Une presse sans tabou ? Des sujets qui dérangent**

Les premières rédactrices de *Lesbia Magazine* ont voulu créer un mensuel qui réponde aux attentes des lesbiennes en publiant un journal qui s'oppose aux médias traditionnels. Certains sujets, absent du discours commun, sont donc particulièrement rémanents puisqu'il s'agit du type d'articles que le lectorat lesbien s'attend à voir traiter. A contrario, si l'on se penche sur les articles absents du magazine ou encore les sujets qui provoquent le plus de débat, nous pouvons tenter de répertorier le type d'articles considéré comme contestable pour la communauté. C'est ce que nous nous efforçons d'effectuer dans le chapitre suivant : Quels sont les points d'achoppements des lectrices ? Quel type de sujets n'est jamais traité dans le journal ? En quoi et pourquoi certains propos en particulier sont sujets à débat pour la communauté ?

#### **3.1. De « *Bi s'abstenir* » à « *Les bisexuels sont parmi nous* »**

L'un des cas ayant provoqué le plus d'argumentations entre lectrices, mais également entre rédactrices et lectrices, est celui de la bisexualité sur lequel nous souhaitons nous attarder. Notons

---

340 *Ibid*

tout d'abord que la bisexualité commence à faire l'objet d'articles dans la presse française, aussi bien générale que spécialisée, à partir des années 1970-1980<sup>341</sup>. Le terme de bisexualité faisait référence (jusqu'au XVIIIe siècle) à des plantes possédant des organes des deux sexes, donc à des cas d'hermaphrodismes. Le terme s'est peu à peu détaché du monde botanique pour désigner par la suite un individu attiré sexuellement à la fois par les hommes et par les femmes. À partir des années 1970, en corrélation avec les mouvements de libération des gays et des lesbiennes, la bisexualité se voit admise comme une sexualité, mais perçue avant tout comme la juxtaposition d'hétérosexualité et d'homosexualité<sup>342</sup> et soumise à de nombreuses critiques de la part d'individus des deux communautés. Comme l'indique Yen-Hsui Chen<sup>343</sup> :

*La définition de la bisexualité implique des ambivalences et des ambiguïtés qui entraînent une double position, une double appartenance et remettent en cause la stabilité et la pérennité de la sexualité humaine. De plus, l'absence fréquente de liens cohérents entre pratiques et identité rend cette orientation sexuelle d'autant plus obscure.*

Au sein de notre périodique cela se traduit par un rejet des bissexuelles comme compagnes potentielles. Le cas est particulièrement visible grâce aux petites annonces dont la formule « Mariée et bi s'abstenir » devient un leitmotiv des années 1980 à 2000. Voici quelques exemples : « F. 40 ans, bon niveau, ch. F. marié, bissex, s'abstenir.<sup>344</sup> », « JF lesb. cherche tendre amie 30/40 ans, sincère, féminine, distinguée pour relation durable. Photo souhaitée. Bisex, mariée s'abstenir.<sup>345</sup> », « F. 36 ans, ch. amies pour relations amicales et + si affinités. Mariées, bis, vulgaires, s'abstenir. Tél. souhaité. Bises à toutes.<sup>346</sup> »

Si ces exemples sont multiples et présents dès le début des petites annonces, ce n'est qu'en 1986 que la bisexualité devient sujet d'un article spécifique au sein de la revue. C'est Nelly Fage qui, la première, publie sur la question en réponse à un article paru sur les femmes bissexuelles dans

341 Nous pouvons citer la revue mensuelle féministe *F Magazine* n°21 novembre 1979 ou encore *Le Matin magazine* n°1606 24 avril 1982

342 Merl STORR, *Bisexualité : a critical reader*, Londres et New York, Routledge, 1999, p.20 .

343 Yen-Hsui CHEN, *Images et représentations de la bisexualité dans Lesbia Magazine des années 1980-1990*, Encyclo. Revue de l'école doctorale ED 382, 2014, p.118.

344 Petite annonce – *Lesbia*, n°7, juin 1983, p.36.

345 Petite annonce 75- *Lesbia*, n°8-9, juillet-août 1983, p.71.

346 Petite annonce S04 – *Lesbia Magazine*, février 1990, p.43.

*Cosmopolitan*. Notre rédactrice écrit en février 1986 un premier éditorial mettant en lumière les stéréotypes et les clichés publiés par Christine Bravo.

*Viennent ensuite les expériences vécues et racontées par les interviewées : égarements d'adolescents, étourdissements féministes, transgressions excitantes de l'interdit, surprenantes conséquences de l'alcool, une foule d'exemples on ne peut plus rassurants afin de suggérer le caractère passager ou exceptionnel de ce qui ne restera pour beaucoup qu'une période d'attente.*<sup>347</sup>

L'auteure dénonce tout particulièrement l'ascendant hétérosexuel qui est mis en avant par *Cosmopolitan* : « Bisexuelle d'accord, mais on aime pourtant les hommes, on en est sûre, et la préférence féminine dans la plupart des cas présentée n'existe qu'en version coup de foudre<sup>348</sup>. » Doit-on considérer que les rédactrices de *Lesbia Magazine* tentent d'offrir une tribune aux bisexuelles ? De prendre à contrepied ce qui semble être admis au sein du lectorat, à savoir que les bisexuelles n'ont pas leur place en tant que compagnes potentielles pour les lesbiennes ? D'autant que les termes les plus souvent associés aux « bi s'abstenir » sont : « infidèles », « alcooliques », « vulgaires » et « dérangées » : « Exprimée à la fois par des hétéros et par certain(e)s homos, la biphobie<sup>349</sup> a ceci de spécifique qu'elle ne réside pas tant dans la critique d'une orientation sexuelle que dans son déni ! À l'ère de la traçabilité, on se doit d'être homo ou hétéro !<sup>350</sup> » La bisexualité est ainsi perçue avec suspicion : une femme bisexuelle pourrait quitter sa partenaire pour un homme ou vouloir s'installer en ménage à trois incluant une donnée masculine. Les bisexuelles souffrent d'une étiquette d'infidèle :

*Pour faire taire la suspicion d'inexistence, pour se prouver en se répétant continuellement, il faut que les bisexuels multiplient les partenaires sexuels hommes et femmes pour donner à voir à ceux qui en doutent. Or l'un des reproches constants faits aux bisexuels est qu'ils seraient nécessairement infidèles. [...] Cette figure de la biphobie comprise sous l'accusation d'infidélité paraît bien mettre au jour une norme transversale à l'ensemble*

---

347 Nelly FAGE, « *Cosmopolitan* : Et les bisexuelles ne se cachent plus ! », *Lesbia*, n°36, février 1986, p.10 à 11.

348 Nelly FAGE, *Ibid* p.10

349 Biphobie : se rapporte à la haine, la peur et le rejet concernant les individus bisexuels.

350 Eli FLORY, *Ces femmes qui aiment les femmes*, Paris, l'Archipel, 2007, p.119

*des orientations sexuelles : peu ou prou, il s'agit de pouvoir continuer à croire que l'amour exclusif et excluant reste possible.*<sup>351</sup>

De prime abord, Nelly Fage semble donc défendre la cause des bisexuelles en dénonçant l'article de Christine Bravo . Pourtant le constat est atténué par la conclusion de l'article. Ce n'est pas tant l'accumulation de clichés qui a déclenché le mécontentement de la rédactrice, mais bien la prédominance de l'hétérosexualité comme aboutissement final de ce type « d'égarements ». L'éditorial de *Lesbia* met certes en lumière une définition plus égalitaire de la bisexualité au travers des propos d'Armelle : « Quand je rencontre les gens, je regarde les hommes et les femmes de la même manière. J'ai donc plus de combinaisons possibles, je multiplie les occasions d'être heureuses [...]»<sup>352</sup> ». Mais ce n'est que pour mieux la remettre en question : « Pourquoi paradoxalement, semblent-elles avoir besoin systématiquement de se faire pardonner leurs écarts ? Quant aux homosexuelles à part entière, il est clair que la plupart de ces dames gardent leurs distances<sup>353</sup>. » Nelly Fage cite sur ce point Florence qui reconnaît que, bien que bisexuelle, elle ne supporterait pas de vivre avec une lesbienne sans l'altérité masculine, confirmant ainsi les soupçons pesant sur les bisexuelles.

L'article se termine par une invitation lancée aux lectrices à prendre la parole sur le sujet et le lectorat bisexuel s'engouffre dans la brèche. Dès le mois suivant, un courrier écrit par « Bi-bi incomprise » intitulé « Pauvre BI-BI »<sup>354</sup> est publié en réponse à Nelly Fage. La lectrice commence par remercier l'auteure d'avoir contredit l'article de Christine Bravo, mais profite surtout de l'ouverture du débat pour critiquer le traitement réservé aux bisexuelles :

*Cela dit, je déplore fortement l'ambiance générale du journal **Lesbia** vis-à-vis des bisexuelles. Dans les petites annonces elles sont assimilées aux « vulgaires, volages, pas sérieuses » – j'en passe et des meilleures. Ailleurs, elles sont également méprisées, ne serait-ce que par la néantisation de leurs besoins et de leurs problèmes.*<sup>355</sup>

---

351 Catherine DESCHAMPS, *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, p.68

352 Nelly FAGE, « Cosmopolitan : Et les bisexuelles ne se cachent plus ! », *Lesbia*, n°36, février 1986, p.10

353 *Ibid*

354 Bi-bi incomprise, « Pauvre Bi-bi », *Lesbia*, n°37, maris 1986, p.50.

355 *Ibid*

« Bi-bi incomprise » souligne également les manquements de la rédaction envers son lectorat bisexuel :

*Ne serait-il pas possible qu'il existe dans votre journal qui, je pense, a de plus en plus d'audience, une rubrique pour elles (articles, lettres, informations, etc.) ? Je suis sûre que d'autres bi que moi lisent **Lesbia** [...]. Sinon, **Lesbia** ne pourrait-elle pas organiser dans ses pages un débat sérieux sur la bisexualité, en invitant les bi à s'exprimer au moins une fois ?<sup>356</sup>*

Ce courrier nous confirme la présence de lectrices bisexuelles parmi le lectorat de *Lesbia*. Jusqu'à présent, si le sujet de la bisexualité n'apparaît que du point de vue des homosexuelles, et dans une optique de rejet par les petites annonces, la publication de Nelly Fage amène les bisexuelles à « sortir du placard », en osant publier et affirmer leur sexualité. Les rédactrices, quant à elles, ne répondent pas directement à la lettre de « Bi-Bi » mais rajoutent un *nota-bene* au courrier : « Qu'en pensez-vous ? Un nouveau match en perspective dans les colonnes du courrier. À vos plumes. Bisexuelles, ne pas s'abstenir (pour une fois !)<sup>357</sup> ». Ainsi elles répondent à la demande de mise en place d'une tribune, mais prennent soin de délimiter le débat au seul périmètre du courrier des lectrices, affirmant ainsi le refus d'inclure les bisexuelles comme sujets de colonnes ou d'informations spécifiques. Elles ne répondent pas non plus à la critique faite à l'encontre de « l'ambiance générale » du périodique mais publient deux mois plus tard un dossier de onze pages dédié au sujet. En mai 1986, Catherine Aigueperse, Évelyne Auvraud et Odile Baskevitch publient dans le numéro 39 de *Lesbia* un dossier intitulé « Bisexuelles : Anges ou Démons ?<sup>358</sup> » (le titre faisant également la Une du mois). Les auteures mettent en avant le caractère nouveau d'un tel sujet :

*La sortie du placard des bisexuelles dans Lesbia est un phénomène tout à fait récent : quelques apparitions timides dans les P.A., et surtout des courriers, dont le moteur fut, sans nul doute, la publication de la lettre de « Bi-Bi incomprise ». Pour ensuite tenter de mieux*

---

356 *Ibid*

357 *Ibid*

358 Catherine AIGUEPERSE, Evelyne AUVRAUD, Odile BASKEVITCH, Dominique BENEDETTI, « Bisexuelles : anges ou démons ? », *Lesbia*, n°39, mai 1986, p.14-25.

*les connaître, ces demi-sœurs, qui seraient par définition, un peu (beaucoup ? passionnément ?...) lesbiennes quelque part. ou bien ne seraient-elles que les brebis galeuses de la famille ?<sup>359</sup>*

Le dossier est composé d'interviews alternant le point de vue de bisexuelles et de lesbiennes, et d'un panorama de la bisexualité dans la littérature et dans la presse. Si l'entreprise se veut objective, la conclusion ne se fait pas en faveur de ces « demi-sœurs » car le verdict est sans appel :

*Devant un telle attitude, les bisexuelles apparaissent comme des handicapées du choix, pas seulement du choix sexuel, mais surtout du choix de vie. [...] Là ou le bât blesse dans cette histoire de bisexualité, c'est que l'on tente de justifier un simple mode de vie, ni plus critiquable, ni plus louable qu'un autre, par une grande théorie sans réalité. [...] Jusqu'à présent, nous ne pouvons que constater un pourcentage écrasant en faveur des hommes dans le vécu des bisexuelles.<sup>360</sup>*

Les auteures reprochent aux bisexuelles de placer les lesbiennes en compétition avec les hommes. La donnée masculine est ré-introduite en tant que possibilité au sein du couple, ce qui est vécu comme une agression pour la partenaire. De plus, les rédactrices considèrent que dans la majorité des cas, les bisexuelles tendent à s'incliner face à la pression sociale du mariage. En d'autres termes, aux lesbiennes les aventures, aux hommes la vie de couple.

*Au royaume des bi les hommes sont rois – Nous avons rencontré deux types de bi, principalement. Il y a les adeptes du couple à trois ou du couple ouvert. Mais la théorie paraît bien difficile à mettre en pratique côté féminin. Concrètement, elles vivent avec un homme et leurs aventures extra-conjuguales sont plus souvent masculines. Quant à l'idéal troisième, elle ne passe que pour une nuit, ou n'existe que dans leur imagination. (...) Très souvent les bisexuelles disent : si j'avais rencontré la femme qui... mais le hasard des bi met toujours les hommes sur leur route. Vous avez dit hasard ? Très souvent les bisexuelles recherchent cette femme qui... parmi les lesbiennes, si notoirement exclusives. Vous avez dit logiques ?<sup>361</sup>*

---

359 Ibid p.14

360 Evelyne AUVRAUD et Odile BASKEVITCH, « Bisexuelles : anges ou démons ? », *Lesbia*, n°39, mai 1986, p.25.

361 Ibid.

Néanmoins, en dépit de l'attitude dubitative affichée par les rédactrices de *Lesbia*, les bisexuelles restent en tant que lectrices du journal et tentent même de prendre de plus en plus la parole au sein du magazine. Elles essayent de faire reconnaître la légitimité de leur intérêt amoureux envers les femmes et introduisent même l'idée d'une recherche plus active de visibilité. Ainsi nous pouvons citer les petites annonces du numéro de septembre 1986 :

*Je vous cherche. Ne laissons pas se refermer la brèche ouverte ces derniers mois grâce à l'audace de LESBIA. Contactez-moi pour discuter, échanger, partager, et aussi assumer notre bisexualité au grand jour. J'ai des propositions à vous faire pour que nous ne soyons plus isolées.*<sup>362</sup>

*Je suis une métisse (pas mal du tout) de 19ans, je suis bi, j'ai un maximum d'humour, et j'adore danser, m'amuser, en profiter quoi ! Seulement je n'arrive pas à trouver celle avec qui je pourrais partager tout ça, et je la cherche désespérément sans la trouver... Si une bi. Ou éventuellement une lesbienne (bien que ça m'étonnerait !) se sent concernée, qu'elle m'écrive immédiatement.*<sup>363</sup>

Et c'est finalement au sein même des rédactrices de *Lesbia Magazine* que le changement s'opère. Dans les années 1990, Hélène de Monferrand, plume régulière du périodique depuis 1991, publie une chronique prenant entièrement le parti des bisexuelles<sup>364</sup>. Elle y déplore la stigmatisation dont elles font l'objet, de même que leur marginalisation au sein de la minorité. Pour l'auteure, les lesbiennes reproduisent le même type de comportements dont elles sont victimes au quotidien :

*Mais pourquoi rejeter ces pauvres « bis » ? Pourquoi, quand on connaît soi-même une certaine forme d'exclusion, exclure à son tour une minorité dans la minorité ? Et qui plus est, une minorité complexe et intéressante.[...] Pour repousser les bisexuelles, les lesbiennes utilisent les mêmes méthodes que les hétérosexuels avec les homosexuels : le*

---

362 Petite annonce M30 – *Lesbia*, n°42, septembre 1986, p.45

363 Petite annonce ,« bisex ne pas s'abstenir 3e fois », *Lesbia*, n°42, septembre 1986 p.41

364 Hélène DE MONFERRAND, « Défense et illustration des bisexuelles », *Lesbia Magazine*, n°107, juillet-août 1992, p.16

*terrorisme psychologique.*<sup>365</sup>

L'article provoque plusieurs réactions, la grande majorité étant des courriers de soutien aux propos d'Hélène de Monferrand. Notons tout de même que deux ans plus tôt, le dossier « Bi Anges ou Démons ? », avec sa conclusion en défaveur des bisexuelles, n'avait pas suscité de critiques de la part du lectorat lesbien. Le point de vue des rédactrices évolue donc, mais celui du lectorat également qui utilise alors le courrier afin de renchérir sur la biphobie des petites annonces. Ainsi, en décembre 1992, deux courriers consécutifs sont publiés sur le sujet, les deux prenant le parti d'Hélène de Monferrand. Celui de Françoise, tout d'abord, qui souligne les excès des petites annonces et leurs exigences de plus en plus étroites :

*Comme quand on lit les P.A. Pour la majorité. Sur 76 P.A. relevées pour le mois de juillet 1992, 30 % environ posent des exigences (8,5 % de « s'abstenir » et 21,5 % de label « culture, bon niveau socio-professionnel, équilibre, classe... ») et encore, j'ai été cool dans mon relevé. [...] La plupart des P.A., c'est comme une gifle à toute volée, un déversoir de mal-être et de barrières. A ne pas lire le soir avant de s'endormir. Dur les critères.*<sup>366</sup>

Ensuite l'avis de Christine qui revendique également sa bisexualité et souligne le mal-être que font naître des positions aussi excluantes au sein de la communauté :

*Je crains que nous soyons sur le chemin du politiquement correct américain et d'un nouvel ordre gai. Soyons vigilant(e)s nous les gays en particulier et luttons contre TOUTES les exclusions à commencer par celles-là mêmes que nous secrétons au sein de notre communauté. J'ai parfois honte, et j'en ai en tout cas ras le bol d'appartenir à une minorité aussi stupide que la majorité straight bien-pensante.*<sup>367</sup>

La tendance s'est donc inversée. Désormais les rédactrices soutiennent les bisexuelles et refusent les mêmes idées qu'elles prônaient quatre ans plus tôt. En effet, le dossier « Bi anges ou démons »<sup>368</sup>,

---

365 *Ibid*

366 Françoise, courrier – *Lesbia Magazine*, n°111, décembre 1992, p.38.

367 Christine, courrier – *Lesbia Magazine*, n°111, décembre 1992, p.41.

368 Catherine AIGUEPERSE, Evelyne AUVRAUD, Odile BASKEVITCH, Dominique BENEDETTI, « Bisexuelles : anges ou démons ? », *Lesbia*, n°39, mai 1986, p.14-25.

se terminait sur une note dubitative quant à l'existence « d'authentiques » bisexuelles. Les auteures concluaient que les bisexuelles étaient avant tout des indécises, des individus qui n'assumaient pas complètement leurs homosexualités. Leur prétendu intérêt pour une relation avec une femme, écrivaient-elles, n'était qu'un moyen d'assouvir leurs fantasmes homosexuels avant de retourner en couple avec des hommes. Pourtant, quand la même idée est soutenue par une lectrice, quatre ans plus tard, le courrier est critiqué par Hélène de Monferrand qui rédige l'article : « Ne tirez pas sur les bis... »<sup>369</sup>. L'auteure y dénonce les stéréotypes et appelle la lectrice à ne pas juger toutes les bisexuelles sous couvert d'une expérience malheureuse.

L'escalade du débat culmine en 2000, lorsque le comité de rédaction prend l'initiative de refuser la publication d'une petite annonce :

*L'équipe de Lesbia magazine (correctrices, clavistes, rédactrices) est lasse des kyrielles de discriminations qui émaillent les PA et, avec un certain nombre de lectrices, s'insurge contre de tels abus au sein de la communauté minoritaire. C'est un comble !! Nous avons d'ailleurs d'ores et déjà, parmi les PA de ce mois-ci, dû refuser la publication pour des raisons déontologiques, d'une annonce outrancière.*<sup>370</sup>

Il s'agit d'un acte d'autant plus fort que la catégorie des petites annonces bénéficiait, jusqu'à présent, d'une grande liberté tant dans le fond que dans la forme. Le refus de cette annonce, ainsi que l'avertissement qui s'ensuit (le comité a également adressé un courrier à l'auteure du texte en question), dévoilent l'ampleur du phénomène. Une telle décision déclenche d'ailleurs les foudres de quelques lectrices qui n'hésitent pas à écrire au journal afin de se plaindre du parti pris :

*Mesdames, qu'est-ce que cela veut dire ? Faudra-t-il dorénavant libeller nos PA comme vous aimeriez les lire ? Bientôt, vous ne publierez plus dès qu'apparaîtra le mot « s'abstenir ». Bravo... Laissez-nous donc écrire nos annonces comme bon nous semble. Qui êtes-vous pour décider qui sera publié et qui ne sera pas ? Relisez-donc le B.A. BA du journaliste*<sup>371</sup>.

---

369 Hélène de Monferrand, « Ne tirez pas sur les bis », *Lesbia Magazine*, n°129, juillet-août 94 p.18

370 Auteure inconnue, *Lesbia Magazine*, n°189, janvier 2000, p.46.

371 Florence, courrier – *Lesbia magazine*, n°191, mars 2000, p.42.

Y compris dans le numéro de décembre 2000 :

*Nobody's perfect, quelle est cette nouvelle mode qui sévit depuis quelque temps dans les pages du courrier de LM, qui consiste à mettre à l'Index celles qui osent indiquer leurs préférences dans les PA. Sans tomber dans les excès, il me semble que nous avons encore le droit de préférer la montagne à la mer ou les petites provinciales aux grandes citadines !<sup>372</sup>*

Néanmoins, le courant ne s'inverse pas, à partir de l'année 2000 les petites annonces sont sujettes à plus de contrôles. En réaction à une énième plainte de la part d'une lectrice, agacée de voir la limite d'âge qui semble se créer au sein des petites annonces, le comité répond : « Si la rédaction parvient à limiter les débordements discriminatoires qui ont tendance à se développer périodiquement, en revanche cette même rédaction est impuissante à « créer » un courant.<sup>373</sup> » Ou encore dans le numéro paru en décembre :

*Je parle au nom de l'équipe du journal : nous l'avons maintes fois écrit, nous en avons plus qu'assez de ces évictions répétées qui puent fort l'ostracisme. Elles salissent non seulement leurs auteures (mais libres à elles...) mais surtout le milieu lesbien lui-même. (...) Sachez enfin que nous voyons faire florès ces derniers mois les « bon niveau social exigé », les « thons, poufiasses, blondasses, cageots, boudins, et autres vioques (et j'en passe) sont priées de s'abstenir de tout contact ». Sachez que la rédaction et l'équipe des PA repoussent chaque mois certaines annonces intolérables<sup>374</sup>.*

Ce débat persistant au sein de la revue, qui s'étend sur plusieurs années, trace un portrait révélateur des relations entre les minorités sexuelles. Nous remarquons ainsi que, jusqu'en 1986, les bisexuelles sont non seulement ignorées par le comité de rédaction de *Lesbia*, mais également rejetées par les lesbiennes par le biais des petites annonces. Les bisexuelles ne prennent pas non plus la parole au sein du périodique, et peu de petites annonces, ou même de courriers, semblent indiquer leurs existences au sein du lectorat. Après 1986, et la parution du premier article sur le sujet, les plumes se « délient ». Des articles et des courriers pour et contre les bisexuelles comme compagnes potentielles apparaissent au sein de la revue mais le point de vue général, soutenu par le

---

372 Rolande, courrier – *Lesbia Magazine*, n°199, décembre 2000, p.41-42.

373 Réponse au courrier – *Lesbia Magazine*, n°195, juillet-août 2000, p.40.

374 Réponse au courrier – *Lesbia Magazine*, n°199, décembre 2000, p.42.

comité, est que la bisexualité semble être de l'ordre du fantasme homosexuel non assumé, plutôt qu'une véritable sexualité à part entière.

Ce point de vue est à souligner car la première association d'une communauté bisexuelle apparaît en 1997 avec *Bi'cause*<sup>375</sup> et a pour origine, notamment, la biphobie au sein de la communauté lesbienne. En effet, en septembre 1995, lors d'un groupe de parole lesbienne, « Le vendredi des femmes »<sup>376</sup>, plusieurs femmes tentent de parler de la bisexualité, et reçoivent en réponse de nombreuses critiques et insultes. Suite à ce nouvel exemple de rejet dont elles sont victimes, elles mettent en place plusieurs actions afin de créer un espace de rencontres et d'échanges qui soit épargné par la biphobie et en mai 1997, elles créent l'association « Bi'cause » qui existe encore aujourd'hui.

Les petites annonces sont un parfait exemple du traitement que recevaient les bisexuelles dans les années 1980/1990. Elles prennent cependant peu à peu la parole à partir de 1986, afin de légitimer leurs existences, mais également leurs désirs, et surtout, elles tentent de se réunir afin de créer des groupes spécifiques et de lutter contre les discriminations. Avec les premiers mouvements militants bisexuels, et la création notamment de « Bi-cause », les choses commencent à changer et *Lesbia* en est une vitrine. Ainsi, l'association est illustrée dans le numéro 166 avec un article intitulé « Les bisexuelles sont parmi nous »<sup>377</sup> où un entretien est réalisé avec les fondatrices de « Bi-cause ». La question du rejet des bisexuelles au sein des petites annonces est très vite abordée et les militantes ont tout le loisir d'y répondre et d'argumenter contre de telles attitudes. La même année « Bi-cause » est invitée à tenir une table de débat au *Cineffable*, festival qui était réservé aux femmes lesbiennes, signe d'une évolution sur la question. Dans l'article évoquant l'évènement les rédactrices de *Lesbia* mentionnent : « La concentration des participantes, les sorties de placard – dans les deux « camps » et la bienveillance de l'assistance à l'égard de ce groupe mixte dans ce haut lieu lesbien ont été épatantes.<sup>378</sup> »

L'analyse des petites annonces de *Lesbia Magazine*, ainsi que le traitement du sujet de la

---

375 Première et plus ancienne association bisexuelle de France, toujours en activité en 2015.

376 Soirée non-mixte au centre L.G.B.T.

377 Christine BOUCHARA, « Les bisexuelles sont parmi nous », *Lesbia Magazine*, n°166, décembre 1997, p.20.

378 Christine BOUCHARA, *Ibid*

bisexualité par les rédactrices et la prise de paroles des lectrices à ce propos, a permis d'illustrer l'évolution progressive de la communauté bisexuelle. De lectrices anonymes du magazine (exclues de manière récurrente par la majorité des petites annonces), les femmes bisexuelles ont peu à peu pris la parole dans le but de s'opposer aux traitements discriminants, ce qui a également amené au rapprochement entre les bisexuelles. Tandis que les lectrices lancent des appels pour se rencontrer et échanger, la première association bisexuelle voit le jour et se développe pour finir par être accepté et défendu au sein de *Lesbia Magazine*.

### 3.2. « Entre femmes ce n'est pas vraiment du sexe »<sup>379</sup>

*Lesbia Magazine était rangée avec les revues pornos dans les gares.*<sup>380</sup>

Parmi les différentes classifications présentes chez un marchand de journaux, nous pouvons trouver la presse féminine, la presse spécialisée, la presse pour ados, la presse pour enfants ou encore la presse « de charme »<sup>381</sup>. La presse « de charme » désigne les publications à caractère pornographique, c'est-à-dire les revues proposant un contenu mettant en avant des images de corps, ou de parties de corps, dénudés et mis en scène afin de stimuler une excitation sexuelle chez ses lecteurs. Étant donné le caractère licencieux de ce type de publications, les revues « pour adultes » sont très souvent regroupées dans un coin moins accessible des points de vente afin de les mettre hors de portée des plus jeunes lecteurs (très en hauteur, derrière le comptoir de vente, uniquement disponible à la demande, etc).

L'affirmation de Martine Laroche sur la place réservée à *Lesbia Magazine* dans les points de vente a ceci d'étonnant que le contenu de la revue ne se prêtait absolument pas à cette classification.

---

379 Stéphanie ARC, *Les Lesbiennes*, Paris, 2ème édition, le Cavalier Bleu, 2010, p.21 .

380 Martine LAROCHE lors d'une interview [http://ecrans.liberation.fr/ecrans/2014/09/09/la-presse-lesbienne-ressort-du-placard\\_1096941](http://ecrans.liberation.fr/ecrans/2014/09/09/la-presse-lesbienne-ressort-du-placard_1096941).

381 Peut aussi être désignée par d'autres termes tels que la presse « pour adulte », « la presse X », etc.

En effet, sur les cinq années de dépouillements que nous avons réalisées, un infime nombre d'articles ou de dossiers a eu pour sujet spécifique le sexe. Nous pouvons ainsi en déduire que le choix de certains vendeurs de journaux<sup>382</sup> découlait moins du contenu de la revue que du type de lectrices auquel il était destiné. Le périodique, du fait d'être à destination d'un lectorat lesbien, se voit caractérisé et considéré comme un produit en dehors des bonnes mœurs, objet face auquel le jeune public doit donc être protégé. Rappelons que les lois de Vichy qui instaurent une différence de majorité entre l'hétérosexualité et l'homosexualité à partir de 1942, ne sont abolies qu'en 1982, soit l'année de création de la revue et seulement trois ans avant son arrivée dans les kiosques. L'homosexualité n'est elle-même retirée de la liste des maladies mentales par l'O.M.S.<sup>383</sup> qu'en 1992, soit seulement dix ans après la naissance de *Lesbia Magazine*. Le traitement juridique réservé à l'homosexualité entretient ainsi le soupçon envers la publication.

*Si nous sommes vouées par les marchands de journaux aux rayons porno c'est peut-être plutôt parce que en tant que revue lesbienne nous sommes mises dans le même sac (pas jojo-jojo) [sic] que la presse gay des hommes qui, elle, est nettement plus sexe et porno. La plupart des diffuseurs ne nous a jamais lues, alors courage, défendez votre magazine, soyez inventives et agissez car nous qui le fabriquons n'avons aucun pouvoir.*<sup>384</sup>

Outre de dénoncer le traitement infligé à *Lesbia Magazine*, ainsi que d'appeler ses lectrices à manifester leur mécontentement, l'extrait cité établit une comparaison entre la presse gay et la presse lesbienne. Selon la rédactrice, la presse gay mériterait son statut de revue pornographique du fait de la place majoritaire occupée par le contenu érotique, ce qui n'est absolument pas le cas de *Lesbia Magazine*. La différence est également soulignée par la direction suivante avec Jacqueline Pasquier qui, lors d'interviews ou de conférences, fait souvent la critique du contenu édité par *Têtu* en soulignant systématiquement la prédominance du sexe. Comment donc expliquer le traitement différent réservé à la thématique sexuelle selon que l'on produise un magazine gay ou lesbien ? Quelle est la place réservée à l'érotisme dans le périodique ? Que cela nous apprend-il du rapport entre la communauté lesbienne et la représentation de sa sexualité ?

Un inventaire des articles abordant l'érotisme nous a permis d'établir que les rares

---

382 Le classement des périodiques est laissé à l'appréciation du tenant du lieu.

383 L'Organisation mondiale de la santé.

384 Auteure inconnue, *Lesbia Magazine*, décembre 1995, n°144, p.39.

éditoriaux y faisant directement référence sont soit du domaine médical, en traitant notamment du S.I.D.A.<sup>385</sup>, soit concernent des pratiques marginales comme le B.D.S.M.<sup>386</sup>. Malgré une tentative en 1983 d'incorporer une rubrique « sexualité », l'idée est abandonnée dès le mois suivant en dépit des projets d'articles déjà énoncés : « Nous ouvrons un dossier sur la sexualité lesbienne, qui pourra prendre de multiples formes : interviews, témoignages, articles, photos. Ce mois-ci, deux femmes S/M parlent de leur vécu. D'autres thèmes sont en projet : la coréphilie (sic), la bisexualité, la masturbation, la frigidité.<sup>387</sup> ». Au sujet du B.D.S.M. un dossier est réalisé sur les fantasmes des lesbiennes, avec de nombreuses photographies pour l'illustrer<sup>388</sup>. Dans les mois qui suivent, un débat naît entre les lectrices pro et contre ce dossier. Certaines ont en effet été choquées par les images illustrant notamment le fantasme du viol, tandis que d'autres défendent la possibilité de parler de la sexualité de manière plus ouverte. La division du lectorat sur le sujet paraît mettre un terme aux tentatives de *Lesbia Magazine* de traiter de la sexualité de manière plus frivole.



Illustration 16: couverture *Lesbia Magazine* n°16, juillet 1987. ©Jade Almeida

385 S.I.D.A. : syndrome d'immunodéficience acquise.

386 B.D.S.M. : Bondage, Domination, Sado-Masochisme.

387 Christiane JOUVE, Catherine MARJOLLET et Muriel, « Sexualité : rencontre avec Lisa (38ans) et Camille », *Lesbia*, n°7, juin 1983, p.8.

388 Brigitte LANGLET, « Fantôme sans interdits ou les sens interdits », *Lesbia*, n°52, juillet 1987, p.12-25.

Les articles sur le B.D.S.M. ne sont pas les seuls à provoquer des débats auprès du lectorat. Parmi les points discutés de manière récurrente au sein du magazine il y a le V.I.H.<sup>389</sup> et la pertinence du discours de prévention à l'intention des lesbiennes. Pour comprendre les enjeux que soulève le traitement du S.I.D.A. par *Lesbia Magazine*, il faut prendre en compte l'importance de l'épidémie pour l'histoire de la communauté gay. Frédéric Martel<sup>390</sup> avance ainsi que toute une construction identitaire et communautaire s'est créée autour de la lutte contre le V.I.H.. Ainsi le combat contre le S.I.D.A. (tout comme le nombre de morts provoqué par la maladie), a modelé la formation et le maintien du lien communautaire pour les gays.

L'épidémie n'eut pas d'effets semblables sur la communauté lesbienne, dont les pratiques sexuelles ne supposent pas les mêmes risques de transmission. Si « l'accumulation de deuils homosexuels a créé du lien communautaire<sup>391</sup> » pour les gays, les lesbiennes n'eurent pas le même épisode traumatique vis-à-vis de la maladie. Néanmoins, le traitement de la problématique du S.I.D.A. et les tentatives de discours préventifs (ou leur absence) provoquèrent des crispations dans la communauté. Tout d'abord, le peu de savoirs que nous avons sur la maladie a permis le développement de multiples théories sur la contamination. C'est ainsi que dans les premières années de prévention, on conseillait aux lesbiennes de porter des gants en latex lors des rapports sexuels pour se protéger du virus, ainsi que d'utiliser des digues dentaires. Ces idées étaient entretenues par l'absence de recherche et de données concernant le risque de transmission lors de rapports sexuels entre femmes<sup>392</sup>. Ainsi, la non prise en compte des risques possibles pour les femmes homosexuelles provoque des critiques de la communauté qui une fois encore se voit confrontée à l'absence de reconnaissance de sa sexualité.

Ensuite, la direction de *Lesbia Magazine* choisit de s'affirmer dans la lutte et la prévention du V.I.H. Cela se traduit notamment par la diffusion de brochures détachables, mais aussi par la publication d'articles, de dossiers ainsi que d'une publicité pour le service *S.I.D.A. Infos*.

*Lesbia Magazine* est même à l'origine de la première brochure sur les lesbiennes et le V.I.H. dans

---

389 V.I.H. : virus de l'immunodéficience humaine.

390 Frédéric MARTEL, *La Rose et le Noir – Les homosexuels en France depuis 1968*, Paris, Edition du Seuil, 1996, réed. en 2000 et 2008, p.377.

391 *Ibid*

392 A ce jour nous n'avons trouvé que les travaux de Brigitte Lhomond réalisés à partir d'études américaines et italiennes sur la question des lesbiennes et du V.I.H.

les années 1980, mais les principales associations de luttres contre le S.I.D.A. refusent de l'éditer<sup>393</sup>. Si l'absence d'études sur les lesbiennes et le S.I.D.A. provoque les critiques d'une partie de la minorité, la politique préventive à destination des femmes homosexuelles provoque l'incompréhension de l'autre. Cela se traduit par des courriers très négatifs envoyés à la rédaction :

*Les digues dentaires et les gants de latex, c'est de la couillonnade... et je n'ai pas choisi le mot au hasard, car il n'y a aucune spécificité lesbienne, ni dans leur usage, ni dans la prévention qu'ils sont censés assurer. Quand un homme fait l'amour avec une femme séropositive, il pense être protégé en utilisant un préservatif. Il s'autorise le cunnilingus sans digue dentaire, et les pénétrations digitales sans gants. Parler de « safer-sex lesbien » à propos d'une protection lors de ces pratiques est donc incongru.*<sup>394</sup>

*Merci à Françoise Comparat d'avoir pris la plume, au nom de toutes celles qui en ont ras-le-bol du gay discours officiel sur lesbienne et S.I.D.A. ! Sur le fond j'ai moi aussi toujours été frappée par la constatation que des pratiques sexuelles devenaient subitement à risques entre femmes sans être jamais citées comme dangereuses dans les textes destinés aux hétéros. (...)*<sup>395</sup>

Les lectrices remettent en cause la pertinence des conseils adressés : la comparaison avec le discours préventif adressé aux hétérosexuels et aux gays démontre une différence de traitement entre les groupes. De plus, pour certaines lectrices, une telle démarche dans le seul média adressé aux lesbiennes relèvent de l'inconscience. Ce serait provoquer la paranoïa sur de faux risques et, surtout, obliger encore une fois les lesbiennes à être assimilées à une cause qui ne les concerne pas : « cette volonté de certaines de lier systématiquement nos apparitions publiques avec le thème du S.I.D.A. peut-elle nous servir ou contribue-t-elle à la négation de notre existence spécifique ? »<sup>396</sup>, « Si la même chose avait frappée notre communauté, croyez-vous qu'ils auraient fait quelque chose ? »<sup>397</sup> ».

---

393 Voir à ce sujet l'article de Murielle COLLET, « Lesbiennes et VIH, des besoins de santé ignorés », *Les créateurs ont du cœur*, [En ligne], Arcatsante.org, mise en ligne en avril 2008, URL : [http://www.arcatsante.org/JDS/article/875/TERRAIN\\_Lesbiennes\\_et\\_VIH\\_Des\\_besoins\\_d\\_e\\_sante\\_ignores](http://www.arcatsante.org/JDS/article/875/TERRAIN_Lesbiennes_et_VIH_Des_besoins_d_e_sante_ignores). consulté le 07 avril 2015,

394 Françoise Comparat, courrier – *Lesbia*, n°140, juillet-aout 1995, p.39.

395 Hélène, courrier – *Lesbia Magazine*, n°141, septembre 1995, p.37.

396 *Ibid*

397 Christiane JOUVE, « S.I.D.A. : connais pas ? », *Lesbia*, n°46, janvier 1987, p.31.

La démarche de nos rédactrices reçoit donc peu de soutien, d'une part des associations de lutttes contre le S.I.D.A., qui refusent de participer à l'élaboration de brochures spécifiques aux lesbiennes, et d'autre part des lectrices qui remettent en cause la pertinence du propos. À chaque courrier néanmoins, la direction maintient ses positions et défend ses initiatives :

*Des lesbiennes sont toxicomanes, des lesbiennes ont été transfusées, des lesbiennes sont séropositives. Le risque est donc de plus en plus important d'être en rapport avec le virus lors de nos rencontres, ce qui veut dire que même si notre sexualité est à moindre risque comme la lenteur de la contamination parmi nous pourrait nous le faire penser, le risque augmente.<sup>398</sup>*

*Vous vous imaginez, Hélène, totalement à l'abri du danger, tant mieux mais cessez de « bêler » contre celles et ceux qui agissent contre la propagation du S.I.D.A. par l'information et la prévention.<sup>399</sup>*

En somme, les articles sur la sexualité des lesbiennes entraînent de nombreuses difficultés. Tout d'abord, l'absence de traitement de la question fait l'objet de critiques de lectrices pour qui la revue manque de charme et paraît trop sérieuse. D'autre part, la revue est également critiquée sur la forme et le fond employés quand elle initie des articles traitant du sexe lesbien.

*Autre chose, je trouve que Lesbia Magazine n'aborde en général la sexualité lesbienne que sous des aspects techniques et médicaux. Pour moi, cela manque de chaleur et de séduction. L'amour au féminin devrait vibrer de sensualité, de poésie, de générosité, être un hymne au corps et à la joie. Lesbia Magazine manque souvent de chair, d'odeur, d'affectivité, d'émotion, de tendresse...<sup>400</sup>*

*Je soutiens l'avis de Georgie D. dans sa lettre publiée dans le mensuel de janvier (...) je me suis récemment abonnée, et quoiqu'en général satisfaite de beaucoup d'articles utiles et*

---

398 Réponse au courrier de Françoise, *Lesbia*, n°140, juillet-août 1995, p.40.

399 Réponse au courrier d'Hélène – *Lesbia Magazine*, n°141, septembre 1995, p.37.

400 George D., courrier – *Lesbia Magazine*, n.134, janvier 1995, p.39.

*intéressants, je trouve le style et le contenu de Lesbia quelque peu intimidants, et évidemment ciblé vers un marché élitiste et plutôt intellectuel.*<sup>401</sup>

De plus, les publications sur le B.D.S.M. et les clichés d'illustration provoquent également un débat au sein du lectorat qui se déchire sur le bien-fondé d'un tel contenu. Enfin, la politique de prévention autour du S.I.D.A. est attaquée sur la pertinence d'une telle démarche pour une communauté finalement peu touchée par l'épidémie. Les articles sur la sexualité sont en définitif rares et toujours réalisés sur un ton formel, voire austère.



*Illustration 17*: poster double-page, *Lesbia Magazine*, n°5, avril 1983, p16-17. ©Jade Almeida

### **3.3 La sexualité lesbienne : objet d'une reconquête**

En ce qui concerne l'offre iconographique illustrant le thème de la sexualité, un double poster détachable était proposé durant les premières années, mettant en scène, entre autre, un couple de femmes enlacées. Néanmoins, l'aspect flouté en noir et blanc du cliché, et le peu d'exposition des corps des sujets, n'accroissent aucunement le caractère licencieux de la photographie.<sup>402</sup>

401 Wendy, courrier – *Lesbia Magazine*, n°135, février 1995, p.40.

402 L'offre du double poster offert dans le magazine ne dure que de 1982 à février 1985.

Hormis le poster, quelques dessins de femmes nues, le plus souvent de dos et peu détaillés, accompagnaient les différents articles publiés durant les premières années. À l'arrivée de la photographie, et surtout de la couleur, les dessins disparaissent. Enfin, étant donné l'absence de courrier faisant référence aux pratiques sexuelles, il semble que le sujet soit également tabou parmi les lectrices.

Dans le premier éditorial, la rédactrice en chef Christiane Jouve fait clairement mention de la sexualité parmi les sujets qu'elle compte voir évoquer au fil des numéros. Comment expliquer un tel revirement ? Le choix de gommer la sexualité est-il une réponse à la presse généraliste féminine qui tend à la sur-représenter ? Les diverses critiques reçues sur le B.D.S.M. et le S.I.D.A. suffisent-elles à expliquer ce silence ? Ou bien la rédaction tente-elle d'échapper à une éventuelle censure ? Rappelons en effet que *Le Torchon brûle*, premier journal du Mouvement de libération des femmes paru en 1971, est condamné dès la sortie de son deuxième numéro pour outrage aux bonnes mœurs, car la rédaction avait publié deux représentations de vulve grandeur nature, une au repos, l'autre en pleine jouissance. L'article, qui accompagnait les photographies, avait pour titre *Le Pouvoir du con* et tentait d'attirer l'attention sur l'absence de discours et d'images concernant le sexe féminin : « Le clitoris qu'aucun effort d'imagination ne pouvait réduire à un pur et simple trou fut ignoré et oublié (...) le con est beau (...) Il est temps de comprendre le con et les femmes doivent le comprendre les premières.<sup>403</sup>»

Avec un tel exemple de censure, nous pouvons imaginer que la rédaction de *Lesbia Magazine* a tout simplement voulu se prémunir du risque en supprimant toute trace d'érotisme de ses pages. C'est une raison compréhensive, notamment concernant le domaine iconographique, mais qui n'explique pas pourquoi même avec les années, alors que la menace de condamnation se faisait moins grande, la sexualité est restée jusqu'au bout un sujet tabou. Ni pourquoi, même au sein des articles, aucun sujet n'aborde de manière frontale l'invisibilité réservée à la sexualité lesbienne. Il s'agit donc d'étudier les rapports entre la communauté lesbienne et la représentation de sa sexualité, notamment en se penchant sur l'histoire de la sexualité des femmes.

Ely Flory, dans son enquête sur *Ces femmes qui aiment les femmes*<sup>404</sup>, aborde la question des pratiques sexuelles lesbiennes en s'attardant sur les fantasmes populaires qui existent sur le sujet.

403 Michèle LARROUY *Mouvements de presse* p.186

404 Eli FLORY, *Ces femmes qui aiment les femmes*. Paris, l'Archipel, 2007, p.203

Elle démontre ainsi que la sexualité des lesbiennes n'est que rarement considérée comme existante en soi : au mieux, il s'agit d'une sexualité qui est « invisibilisée », nous explique-t-elle, au pire, elle est détournée au profit d'un divertissement hétérosexuel. Pour comprendre ce traitement, il nous faut revenir sur la manière dont est perçue la sexualité des femmes en général. Selon le discours commun, hommes et femmes ne vivent pas leurs sexualités de la même manière : la sexualité féminine serait guidée par l'affectif, en opposition avec la sexualité masculine qui relèverait du désir pulsionnel. Une telle dichotomie revient donc à considérer que les besoins des femmes sont plus spécifiquement sentimentaux plutôt que charnels. Les femmes seraient plus enclines à se passer de relations sexuelles que les hommes, elles seraient également plus fidèles et enfin plus tardives dans l'exploration de leurs propres besoins<sup>405</sup>.

Cette approche différentielle de la sexualité des individus est un héritage de l'histoire de la sexualité des femmes et de ses interdits. Ainsi, le discours judéo-chrétien, dont la tradition imprègne les sociétés européennes, place la femme et l'usage de son corps dans une optique unique de reproduction. L'Eglise, considérant que la sexualité en dehors de toute tentative de perpétuation de l'espèce humaine est un péché, décrit la sexualité des femmes comme devant être liée, et surtout délimitée, par la fonction d'enfanter. De plus, afin que nul doute ne puisse entacher la filiation, la femme devait une fidélité sans faille à son époux sous peine de lourdes sanctions prévues par la justice. Face à un tel discours, le fait de vivre une sexualité débridée était réservé au rôle de la putain qui s'oppose, dans l'imaginaire collectif, à celui de la vierge (la jeune fille) et à celui de la mère. Ces trois rôles sont ainsi séparés car une femme digne de ce nom ne saurait être à la fois un individu de désir et une mère de famille.

Dans la continuité d'une telle conception, lorsque la recherche scientifique s'est intéressée aux organes sexuels de la femme ce ne fut que pour en confirmer l'usage de ces derniers « pour autrui »<sup>406</sup>. Ainsi Sigmund Freud, considéré comme le père de la psychanalyse, a avancé dans ses essais sur la théorie sexuelle que le plaisir clitoridien chez la femme relève d'une sexualité infantile, au contraire du plaisir vaginale qui représente l'apanage de la maturité sexuelle. Ainsi le plaisir vaginal correspond aux pratiques sexuelles incluant la présence du phallus : la femme ne prend

---

405 Cette conception de la sexualité en France, définie en fonction du sexe de l'individu, est confirmée par différents sondages. Nous pouvons ainsi citer l'enquête du CFS sur les comportements sexuels des français réalisée en 2006 : 73 % des femmes, et 59 % des hommes pensent que les hommes ont plus de besoins sexuels que les femmes et que cela relève de leur nature.

406 Stéphanie ARC, *Les Lesbiennes*. Paris, 2e édition, le Cavalier Bleu, 2010, p.21 .

véritablement du plaisir, un plaisir légitime et mature, que durant l'acte de la pénétration. Depuis, de nombreuses études en sexologie ont démontré la prégnance du plaisir féminin par le toucher clitoridien (et non vaginal) ce qui rend caduque l'idée de la pénétration par le sexe masculin comme obligatoire pour une femme qui désire atteindre l'orgasme.

Les différentes luttes féministes, la libération de la parole sur la sexualité, ainsi que les études en sexologie et en sociologie, ont permis de modifier le regard porté sur la sexualité féminine, bien que ces champs de recherches accusent tout de même un retard certain par rapport aux connaissances sur la sexualité masculine. Notons que le clitoris en tant qu'organe a été bien moins étudié que le pénis : tout d'abord, le clitoris n'a été « découvert » qu'en 1559 par un médecin du nom de Realdo Colombo. Ensuite la première dissection d'un clitoris n'a été réalisée qu'en 1844 et ce n'est qu'en 1998 qu'a été effectuée une première description anatomique du clitoris<sup>407</sup>, quand les nerfs érectiles chez l'homme avaient tous déjà été répertoriés<sup>408</sup>. La première échographie d'un clitoris ne date que de 2007 soit à peine huit ans auparavant. Odile Buisson, qui est à l'origine de cette initiative, déclare :

*« On a des tonnes d'articles sur le pénis, son fonctionnement, le lien avec le cerveau . mais rien sur le clitoris. Dès que l'on parle de clitoris, tout le monde est aux abris ! La femme, c'est le sexe second, le sexe par défaut, le sexe sans pénis. C'est un peu à l'image de la cour de récréation quand un petit garçon dit à une petite fille : moi, j'ai un zizi et toi, t'as rien. »<sup>409</sup>*

Le mythe du fameux orgasme vaginal, comme seul moyen de jouissance pour une femme, reste récurrent dans la conscience collective, tout comme celui qu'une femme soit avant tout sentimentale et un homme pulsionnel. Comme le souligne Françoise Héritier :

*(...) un point n'est jamais mis en discussion : c'est la licéité de la pulsion masculine exclusivement, sa nécessité à être comme composante légitime de la nature de l'homme, son*

---

407 Pour aller plus loin sur le sujet nous conseillons la lecture : Jean-Claude PIQUARD, *La fabuleuse histoire du clitoris*, St Martin de Londres, H&O, 2013, 188p.

408 Cf Claire GARNIER, « Recherche médicale : tout pour le pénis, rien pour le clitoris », dans Slate.fr [en ligne], mis en ligne le 24 novembre 2011. URL : <http://www.slate.fr/story/80143/recherche-medicale-penis-clitoris>. Consulté le 21 novembre 2013.

409 *Ibid*

*droit à s'exprimer, tous éléments refusés à la pulsion sexuelle féminine, jusqu'à son existence même.*<sup>410</sup>

Malgré les avancées scientifiques dans le domaine, les résultats doivent encore faire du chemin dans un discours qui reste empreint d'une conception archaïque de la sexualité homme/femme. Dans une société où l'acte sexuel est encore réduit à la pénétration, Ghislaine Paris souligne que : « La terminologie est éclairante avec le terme “préliminaire” couramment employé. Cela laisse penser que le plat de résistance c'est le coït et que l'acte sexuel, c'est la pénétration, point barre. »<sup>411</sup> Stéphanie Arc explique également que selon l'enquête A.C.S.F.<sup>412</sup> sur la sexualité menée en 1992, la pratique de la pénétration vaginale est quasi systématique lors des rapports hétérosexuels (91 % à 95 % des cas)<sup>413</sup>, chiffres qui sont confirmés par l'enquête C.F.S.<sup>414</sup> menée de nouveau en 2006, tandis que 60 % des Français et Françaises, toutes préférences confondues, considèrent qu'un rapport sexuel signifie qu'il y a acte de pénétration. Le point de vue que l'on porte sur la sexualité est majoritairement « phallocentré<sup>415</sup> ».

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que le commerce intime entre deux femmes ne soit que peu considéré étant donné l'absence de pénétration par le phallus qui, dans les représentations collectives, désigne l'acte sexuel. À cela il faut ajouter les différents clichés associés au couple lesbien. En 1993, Pepper Schwartz, chercheur en sociologie, publie une étude selon laquelle le désir lesbien serait voué à disparaître. Elle donne à sa théorie le nom de *Lesbia Bed Death*<sup>416</sup>: selon sa publication, les couples lesbiens finissent inmanquablement par diminuer le nombre de rapports sexuels sur la durée, au point de ne quasiment plus en avoir à partir de quelques années :

*Quelle que soit la validité de cette thèse, battue en brèche depuis, il n'empêche que la*

---

410 Françoise HERITIER, *Masculin-Féminin, II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, O. Jacob, 2012, p.293 .

411 Ghislaine Paris dans Claire GARNIER, « Recherche médicale : tout pour le pénis, rien pour le clitoris », dans Slate.fr [en ligne], mis en ligne le 24 novembre 2011. URL : <http://www.slate.fr/story/80143/recherche-medicaire-penis-clitoris>. Consulté le 21 novembre 2013.

412 Analyse des comportements sexuels en France.

413 Stéphanie ARC, *les lesbiennes*, Paris, 2e édition, le Cavalier Bleu, 2010, p.24 .

414 Contexte de la sexualité en France

415 Stéphanie ARC *Ibid.*

416 Traduction : la mort du lit lesbien.

*théorie (...) est venue se rajouter aux clichés qui minimisent la sexualité lesbienne. Alors que le milieu gay affiche sans ambages une sexualité débordante, hédoniste, fondée sur le culte du corps et les jeux amoureux (...).*<sup>417</sup>

Soit les lesbiennes sont vouées à ne plus avoir de rapports sexuels au sein du couple, soit leurs rapports consistent en une mimique inachevée des rapports hétérosexuels :

*Sans parler de la question qui brûle les lèvres de beaucoup, pour lesquels il semble inimaginables que deux femmes entre elles puissent se donner du plaisir sans chercher à singer les rapports hétérosexuels. « Mais qui fait l'homme ? » est l'une des préoccupations majeures de la pensée straight.*<sup>418</sup>

L'exemple le plus significatif de ce type de stéréotypes est la représentation de l'homosexualité féminine dans l'industrie de la pornographie. Si à ce jour aucune étude n'a été menée quant aux représentations de la figure de la femme en général (et de la lesbienne en particulier) dans le contenu pornographique, nous pouvons toutefois affirmer que la production pornographique la plus répandue<sup>419</sup>, met en scène des lesbiennes de manière stéréotypée, produit de fantasmes du genre. Ainsi, presses, télévisions, films et surtout sites internet spécialisés, ont fait de la sexualité lesbienne un ensemble de préliminaires à un acte hétérosexuel dans lequel les jeunes femmes présentes ne peuvent connaître la jouissance que par l'arrivée d'un homme :

*Dans le porno masculin, les filles ne jouissent pas ! Leurs pratiques sont incohérentes, elles sont dotées de physiques stéréotypés. L'homme est toujours acteur ou témoin : le lesbianisme est très souvent conçu comme une scène préparatoire, réduit à des préliminaires, et fonctionne comme une mise en abyme de fantasmes masculins.*<sup>420</sup>

C'est ainsi que Michèle Larrouy, rencontrée lors d'une conférence donnée au centre L.G.B.T., considère que l'absence de la thématique sexuelle au sein du périodique serait dû à un rejet du regard pornographique. Selon cette plasticienne et professeure d'arts plastiques, le corps

---

417 Ely FLORY, *Ces femmes qui aiment les femmes*. Paris, l'Archipel, 2007, p.207 .

418 *Ibid*, p.205

419 À savoir produite par et pour un public hétérosexuel masculin

420 Emilie JOUVET dans Eli FLORY, *Ces femmes qui aiment les femmes*. Paris, l'Archipel, 2007, p. 233 .

des femmes a déjà été bien trop utilisé à des fins sexuels pour le regard des hommes pour qu'un groupe de lesbiennes puisse se sentir légitime à le faire. Parlant des publicités où apparaissent des femmes dans les années 1990, elle écrit :

*Ces représentations sont encore « pudiques » au regard des représentations actuelles : ces femmes-pub sont encore debout, les publi-pornographes [sic] ne les ont pas encore couchées, tordues, enfermées dans des boîtes, pas encore rendues rampantes, de dos, jambes ouvertes et langues pendantes. Mais ces pubs sont dénoncées, graphitées largement au feutre et déchirées – « ras le viol » – dès le début du mouvement, et les graphistes, dans les journaux, vont les détourner allègrement...<sup>421</sup>*

L'utilisation sexualisée du corps des femmes, notamment dans le domaine publicitaire, est vécue comme une violence par ces militantes qui luttent en outre pour un contrôle de ce type d'affichage :

*En tant que femmes tu veux sortir de ce type de regards porno, pour une lesbienne c'est pareil, en pire peut-être... c'est de la violence... je lutte contre ça, on luttait toutes... alors tu vois représenter notre sexualité face à ce type de réappropriations c'était pas possible. Et c'est dommage, quand tu vois les photographies qu'on publiait, c'était horrible, pas artistiques, mais c'était « safe »<sup>422</sup>*

Une lutte contre l'image des femmes dans l'univers de la publicité que l'on retrouve également comme sujet d'articles dans *Lesbia Magazine* :

*Pour nous mettre dans l'ambiance, commençons par une dizaine de pubs plein page, où d'indécentes indigènes courtes vêtues, vous vantent les mérites de leur parfum, à grand renfort de pose lascive, sur fond de mer turquoise. (...) Prenez n'importe qu'elle [sic] pub exhibant une naïade alanguie à la gloire d'un sent-bon quelconque. Fixez-là cinq minutes, rien ne vous choque ? Allez, observez encore un peu... Mais oui, vous avez trouvé, cette fille n'est pas humaine ! Car en plus de son visage beaucoup trop parfait pour être honnête, ses jambes sont deux fois plus longues que son corps ! Mais non je ne dis pas n'importe quoi,*

---

421 Micèle LARROUY, *Catalogue des Archives Lesbiennes de Paris, Mouvements de presse des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*, Paris, ARCL, 2009, p.185

422 Michèle Larrouy (interview) archives personnelles.

*regardez-mieux ! Ah, vous voyez ! Er oui, vous avez affaire à une alien venue tout droit de la planète Photoshop... Un astre tournant autour de l'étoile Alpha-Idéalus, sur une orbite proche de la planète Barbis, dont les indigènes femelles, les Barbies, souffrent de la même dysmorphie étrange...*

Pour Anne et Marine Rambach la sexualité des lesbiennes est l'objet d'une démarche plus cruciale, car elle suppose une « reconquête <sup>423</sup> ». Une reconquête entre la négation des pratiques homosexuelles et le fantasme pornographique du couple lesbien.

*Nous avons une absence totale de contrôle sur l'image qui est donnée de nous-même, de notre sexualité. Le saphisme passe par le regard et par l'imaginaire des hommes. Ce n'est pas une réalité mais un mythe destiné à faciliter les fantasme et les plaisirs... de la gente masculine.*

Il s'agit donc d'effectuer une critique de la sexualité des femmes dans sa surreprésentation, avant d'oser rendre visuel l'amour lesbien. Les rédactrices de *Lesbia Magazine* critiquent donc ouvertement l'utilisation de l'image de la sexualité des femmes dans la publicité, mais aussi dans le milieu pornographique. La reconquête néanmoins, au vu de l'absence de sexualité des pages de *Lesbia Magazine*, n'a pas su trouver d'équilibre à offrir à son lectorat.

## Chapitre IV – La chute de *Lesbia Magazine*

### 1 – Une évolution contrariée par ses propres limites

À partir du milieu des années 1990, *Lesbia Magazine* entame son déclin. Plusieurs facteurs jouent alors contre le développement du périodique qui, malgré ses 10 000 tirages par numéros, semble avoir atteint ses limites. Parmi ces facteurs, certaines difficultés relèvent des conditions inhérentes au modèle d'organisation sur lequel repose le périodique lui-même. En d'autres termes, *Lesbia Magazine* tient en son sein les prémices de sa chute.

#### 1.1 Les difficultés du bénévolat

La première faiblesse du comité vient du bénévolat sur lequel repose la production de la revue. Malgré le fait que la question se soit posée à de nombreuses reprises, au point de créer des scissions au sein du comité, la direction fait le choix de maintenir le modèle tel qu'il est par vote majoritaire. Ce refus de passer à un statut professionnel provoque le départ de la rédactrice en chef Catherine Gonnard :

*Catherine voulait développer le magazine, en faire un truc plus professionnel et rémunérer certaines participations. Mais bien sûr, il y avait ce vieux complexe de « bonnes femmes » qui traînait... le fric c'est honteux. Ne jamais se donner les moyens de nous développer, comme si nous, nous n'y avions pas droit ! Et ça continue d'ailleurs.*<sup>424</sup>.

---

424 Martine LAROCHE, Michèle LARROUY, ARCL, Catalogue des Archives Lesbiennes de Paris, *Mouvements de presse des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*, Paris, ARCL, 2009, p. 84 .

Cette caractéristique n'est pas singulière dans le milieu militant, on note ainsi que parmi les revues féministes et/ou lesbiennes militantes, très peu ont choisi un modèle autre que le bénévolat pour débiter et un nombre encore plus restreint a accepté de changer de formule de production par la suite. Le phénomène est assez étendu pour que l'on s'interroge sur la possibilité d'un rapport contrarié entre le militantisme des femmes et l'argent. À ce sujet, Catherine Gonnard déclare :

*On a toujours demandé aux femmes de donner, mais j'ai l'impression que l'on s'est fait piéger. La misogynie des femmes est aussi extrême et participe à ce mépris collectif pour le travail des femmes... les pédés [sic] ont vite réussi à passer ce cap du bénévolat au professionnalisme... pourquoi pas nous ? (...) on a une notion de nous même les femmes... une notion du temps qui fait qu'on s'est exploitées nous-même. Une notion que les garçons ont jamais. Eux ils ont compris très vite qu'il fallait trouver un moyen de se financer, que nous les filles... on est pures, on veut pas de ça... Je suis pas sûre que c'était pas plutôt lié à l'éducation qu'on avait eu comme nanas, qu'une réelle réflexion justifiée.*

[Nous] : *Il y avait une méfiance envers l'argent ?*

*Ouais, qui nous venait du mouvement des femmes, de pleins de trucs. Une méfiance par rapport à l'argent, par rapport au savoir... on avait trop cette pensée à l'époque que toutes les femmes sont pareilles. Mais non ! Tu vois ce que je veux dire ?<sup>425</sup>*

En effet, « pourquoi pas nous » ? Il est difficile de comprendre le vote majoritaire en faveur du bénévolat quand on prend en compte le frein considérable que cela représentait pour le développement de la revue. Les fondatrices de *Lesbia Magazine* souhaitaient ainsi, dès les premiers numéros, créer un magazine de référence pour la communauté lesbienne de la France entière, comme l'indique Christiane Jouve : « Un mensuel par et pour toutes les lesbiennes, notre slogan : 'Nous irons partout parce que les lesbiennes sont partout', c'est-à-dire que pour nous il n'y a pas d'exclu-sives [sic] : on s'adresse à toutes les lesbiennes<sup>426</sup> ». La revue était censée apporter des informations utiles et pratiques, et servir de relais aux lesbiennes quel que soit leur lieu de résidence. Or l'organisation du bénévolat rend difficile la possibilité d'atteindre un tel objectif. Il est

---

425 Catherine GONNARD (interview), archives personnelles.

426 Christiane JOUVE dans Martine LAROCHE, Michèle LARROUY, ARCL, Catalogue des Archives Lesbiennes de Paris, *Mouvements de presse des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*, Paris, ARCL, 2009, p.95

évident qu'en dépit des efforts fournis afin de s'adresser à toutes les lesbiennes (faire appel à des relais, envoyer des correspondantes ou tenter de relayer des informations données par les associations régionales), le magazine reste principalement une revue destinée aux parisiennes. C'est notamment le cas concernant l'agenda des sorties et les critiques réalisées dans le domaine culturel. Les pièces de théâtre, les concerts, expositions et événements, dont il est question au sein du périodique se déroulent en grande majorité dans la capitale.

Aux limites d'expansion du discours, s'ajoutent les difficultés d'organisation que suppose la publication d'un mensuel :

*Le bénévolat est enrichissant d'un point de vue humain, mais épuisant quand on veut faire un travail de niveau professionnel. Par exemple, si on doit raccourcir un texte ou le modifier, on va parfois passer deux heures à persuader l'auteur de le faire, parce qu'on est dans un rapport affectif et non dans un rapport de travail [...] Un mensuel de 52 pages, diffusé en kiosque, demande une rigidité absolue sur les délais pour les textes et la fabrication, et c'est très compliqué à gérer avec une équipe totalement bénévole durant des années.<sup>427</sup>*

Sans oublier le fait que le bénévolat suppose une instabilité chronique des membres de la rédaction et donc l'impossibilité de garantir aux lectrices la pérennité des catégories. Dans notre questionnaire diffusé en ligne, lorsque nous interrogeons les lectrices sur leurs rubriques préférées, aucune réponse n'indique de catégorie spécifique. Aucune lectrice n'a été à même de citer la partie favorite de son magazine, quand bien même certaines revendiquaient des années de fidélité à *Lesbia Magazine*. Nous pouvons y lire une conséquence directe de la versatilité du contenu, lequel pouvait également souffrir d'un manque de professionnalisme que supposait le fait de travailler pour *Lesbia Magazine*. En effet, un détenteur d'une carte de presse est interdit de travailler pour une revue bénévole, ce qui suppose que les rédactrices auxquelles on faisait appel n'avaient pas de statut ni de formation de journalistes<sup>428</sup>. « Aucune d'entre nous n'était une professionnelle de la presse,

---

427 Catherine GONNARD, dans Catalogue des Archives Lesbiennes de Paris, *Mouvements de presse des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*, Paris, ARCL, 2009, p.73

428 À ce sujet, nous devons tout de même noter la présence parmi les rédactrices d'au moins une journaliste détentricelle d'une carte de presse qui nous a confirmé sa participation illégale à la publication de *Lesbia Magazine*. Afin de ne pas être inquiétée par son activité elle ne signait jamais de son nom les articles publiés. Pour des raisons de confidentialité, nous ne dévoilerons non plus son nom.

nous n'avions aucune expérience »<sup>429</sup>, déclare Christiane Jouve à propos des débuts du magazine, situation qui perdure avec les années, comme le souligne Catherine Gonnard : « On était une quarantaine, il y avait continuellement des arrivées et des départs. Il fallait chaque fois former et accepter d'être remises en cause dans la gestion de la fabrication, de la rédaction, même si beaucoup n'avaient aucune compétence.<sup>430</sup> » Lors de notre entretien, Catherine Gonnard a accepté de revenir sur la question du bénévolat et sur les raisons qui ont menées à son départ :

*À un moment en fait je me suis dit qu'on avait pas mal d'argent, réellement. Je ne me rappelle plus les sommes, mais finalement on commençait à avoir une somme assez importante et il y avait plein de choses que je pouvais pas faire faire par des bénévoles (...) Il y a eu un moment où je me suis dit que si on voulait faire évoluer le journal en qualité on pouvait plus continuer comme ça, que là on allait vers le mur, qu'à un moment il faut accepter de changer. J'ai donc essayé de commencer à penser à comment on pourrait avoir une formule à la fois avec des bénévoles et à la fois avec des personnes qu'on payerait. Pas toujours mais pour certains papiers longs, et pour des commandes d'articles, etc. Et ça, ça a été vraiment mon projet (...). Mon projet était aussi qu'on fasse un cahier qui serait donné à des jeunes qui sortiraient de l'école, à des filles, lesbiennes évidemment, qui sortiraient de l'école de journalisme. Et là on serait obligées de les payer... Je pensais qu'à un moment, tu vieillis quoi, imagine que je continuerais à faire le journal maintenant je serais pas tellement à la page par rapport aux plus jeunes des lesbiennes, sur ce qu'elles vivent, etc, donc il faudrait que dans l'équipe actuelle il y ait des filles qui ont ton âge.<sup>431</sup>*

À l'époque, comme nous l'explique cette ancienne rédactrice, l'équipe bénéficie d'un très bon local, assez grand pour accueillir une bonne équipe et doté de matériels informatiques (ce qui était encore rare à cette période). Catherine Gonnard songe alors à mettre en place un système de partage du local afin d'attirer de nouvelles recrues :

*En fait, je me suis dit que c'était pas possible qu'on continue comme ça, parce que d'abord on arrivait plus à se renouveler, au niveau des gens qui venaient pour écrire pour le*

---

429 Christiane JOUVE dans Catalogue des Archives lesbiennes de Paris, *Mouvements de presse des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*, Paris, ARCL, 2009, p.95

430 Catherine GONNARD (interview), archives personnelles.

431 *Ibid*

*journal.(...) J'avais commencé à penser que pour la maquette on aurait pu avoir, pareil, des filles qui sortaient des écoles, (...) des filles à qui on demanderait de travailler pour nous pendant 4, 5 jours tu vois ? Au moment où on termine le canard. Et ces filles-là, le reste du temps, elles auraient pu utiliser le local pour elles, pour se lancer dans un projet qu'elles auraient, etc. En fait moi j'étais plus dans des structures d'échanges c'est-à-dire d'essayer d'aider la jeune génération, à la fois à s'investir dans notre truc et, en même temps, leur permettre de faire leur propre projet et là je suis vraiment tombée sur un os parce que personne n'a compris ça.<sup>432</sup>*

Les propositions de Catherine Gonnard ne sont pas bien reçues par les autres rédactrices. Interrogée sur les raisons d'une telle levée de boucliers, Catherine explique qu'en dépit de son statut de rédactrice en chef elle était parmi la plus jeune de l'équipe ce qui lui valait d'être constamment remise en question. Pour ces rédactrices, *Lesbia Magazine* était un moyen de « passer leur retraite »<sup>433</sup>, un journal qui leur appartenait depuis trop longtemps pour qu'elles acceptent un tel bouleversement, « elles ont eu peurs », déplore Catherine,

*Elles ont mélangé des choses, elles ont même cru que c'était moi qui voulais devenir pro, alors que j'avais pas du tout cette idée parce que je pensais pas qu'on pouvait faire un salaire à Lesbia, pas tout de suite, j'en étais sûre. (...) J'ai arrêté, il y a eu un vote contre moi, je suis partie.<sup>434</sup>*

Le bénévolat pose également le problème du temps de travail à consacrer. En effet, cela suppose d'avoir une activité secondaire pour certaines rédactrices qui doivent alors partager leur temps entre une activité professionnelle et leur poste au sein de *Lesbia Magazine*. « Pour pouvoir travailler comme rédactrice en chef à Lesbia, où j'étais bénévole, j'ai pris un travail de nuit et à temps partiel »<sup>435</sup> raconte Catherine Gonnard. Si ces bénévoles parviennent à s'organiser de telle sorte que la revue sorte chaque mois durant plusieurs années, elles ne peuvent néanmoins réaliser le travail qu'accomplit une rédaction professionnelle. Le meilleur exemple des lacunes provoquées en grande partie par le volontariat, renforcées probablement par une certaine difficulté d'adaptation, est

---

432 *Ibid*

433 *Ibid*

434 *Ibid*

435 *Ibid*

l'absence de « Lesbia 2.0. », c'est-à-dire d'un investissement du comité de rédaction dans les nouvelles techniques du web.

## 1.2 « Lesbia 2.0 » : le rendez-vous manqué

Ainsi, le périodique n'a pas disposé de site internet avant le mois d'avril 2012, date à laquelle une interface a été créée<sup>436</sup> (une première tentative avait été réalisée en février 2009 mais fut rapidement abandonnée). Toutefois le site, après sa première apparition, n'est absolument pas alimenté en contenu éditorial et affiche une simple page de présentation jusqu'à la fin du magazine.<sup>437</sup>

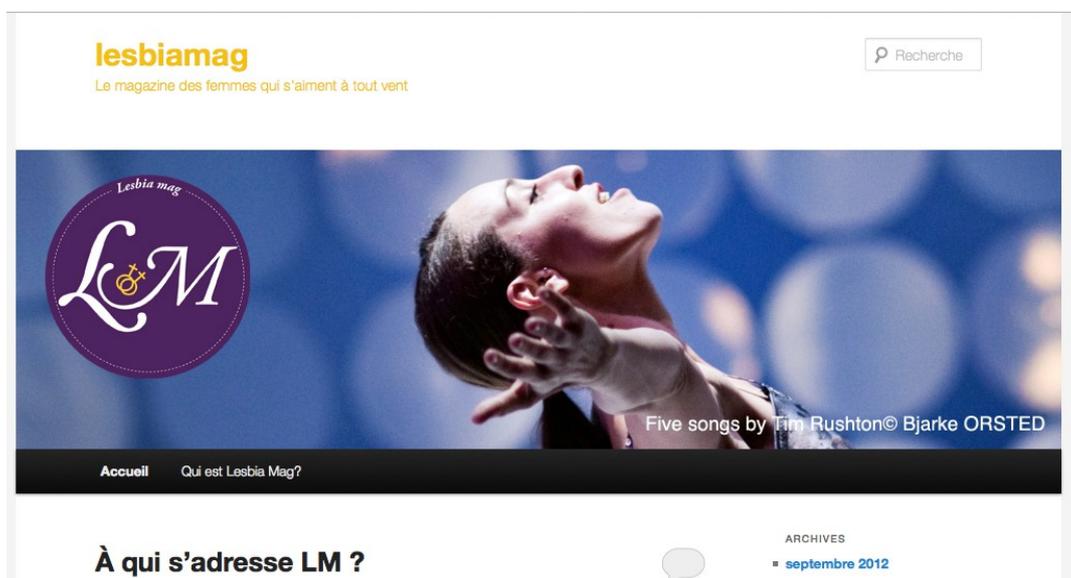


Illustration 18: Capture écran du site internet *Lesbiomag*. Jade Almeida

À titre de comparaison : des magazines comme *Têtu* ou encore *La Dixième Muse*, ont fait de leurs pages web<sup>438</sup> un moyen complémentaire d'interaction entre leur lectorat et le périodique. Le

436 Le site de *Lesbia Magazine* : [www.lesbiamag.fr](http://www.lesbiamag.fr). Il s'agit surtout d'une interface de présentation. Aucun contenu éditorial n'est présent, hormis une brève introduction de l'histoire du magazine ainsi que la couverture du dernier numéro paru. Aucune mise à jour n'a été réalisée, ni de post publié au sujet de l'arrêt de parution du mensuel. Le site reste ouvert depuis malgré l'absence de contenu.

437 Les trois uniques entrées postées sur le site datent du 17 septembre 2012.

438 Le site de *Têtu* : <http://www.tetu.com/> et le site de *La Dixième Muse* : <http://www.ladixiememuse.com/>

site de *La Dixième Muse* proposait une boutique en ligne où les lectrices pouvaient retrouver divers articles s’inscrivant dans le thème de la lutte contre l’homophobie ainsi que du contenu relatif au mensuel.<sup>439</sup> Sur le site de *Têtu*, les lecteurs/trices retrouvent une grande variété de contenu mis à jour régulièrement et permettant même, pour ses abonnés, de recevoir une lettre d’information quotidienne par mail. De plus le site, créé en 2004, a été élu meilleur site de magazine de l’année 2012 par le *Syndicat de la Presse Magazine*<sup>440</sup> tandis que la page *Facebook*<sup>441</sup> se classe parmi les magazines masculins ayant le plus grand nombre de fans. À partir de 2009 le site *Têtu* propose une version dédiée aux lesbiennes *Têtue* avec sa propre lettre d’information et son réseau social.<sup>442</sup>



Illustration 19: capture écran *Têtu/Têtue* via *The Back Away Site*. ©Jade Almeida

*Lesbia Magazine*, faute de moyens, ne peut réussir à entièrement investir le milieu du web. En effet, la gérance d’un site internet demande des fonds supplémentaires et du temps avec la mise en place notamment d’une veille quotidienne (dans le cas de *Têtu*, une partie des ressources éditoriales est entièrement tournée vers la production de contenu internet), une tâche qui devient plus compliquée à gérer lorsqu’il s’agit de bénévolat. Néanmoins le volontariat n’est pas la seule raison en cause d’un tel retard. Certes, investir le web à grande échelle demande des moyens supplémentaires, mais ce type de difficultés peut être contourné grâce aux réseaux sociaux, ce que choisissent les petites entreprises ou les associations. Ainsi, n’importe quel individu, commerce,

439 Depuis l’arrêt du magazine, *La Dixième Muse* n’existe plus que sous forme du site internet qui a été modifié pour devenir une boutique en ligne pour gays et lesbiennes : <http://www.gay-street.fr/>

440 Auteur inconnu, « *Têtu* (magazine) », Wikipedia.fr [en ligne], mis en ligne le 03 juin 2015. URL : [http://fr.wikipedia.org/wiki/T%C3\\_%Aatu\\_%28magazine%29](http://fr.wikipedia.org/wiki/T%C3_%Aatu_%28magazine%29), consulté le 03 février 2015.

441 Réseau social sur internet permettant à tout individu, société, associations ou commerces de créer sa page de présentation et de partager des informations avec ses abonnés.

442 Début 2013 le magazine *Têtu* ainsi que le site internet est racheté par Jean-Jacques Augier. Parmi les changements opérés, le site *Têtu* subit une refonte intégrale qui voit disparaître la version dédiée au lesbienne. Le contenu est alors confié au site d’informations spécialisé : YAGG.

entreprise ou artiste peut se faire connaître en utilisant les réseaux sociaux tel que *Facebook* ou encore *Twitter*.<sup>443</sup> Créer et développer un profil est gratuit, il faut certes du temps à consacrer mais un unique fil d'activité peut-être alimenté par différentes personnes et servir surtout lors d'évènements spécifiques : annoncer la sortie du prochain numéro ou inviter les lecteurs à donner leurs avis. Il est d'ailleurs devenu commun pour un média d'interagir directement avec leur lectorat via les réseaux sociaux.

Pourtant la page Facebook et le site internet de *Lesbia Magazine* sont très peu alimentés et font d'avantage office de présentation de couverture que de réelles interférence interactives. Internet est pourtant devenu le premier outil de communication pour les jeunes. Interrogée sur la revue une abonnée d'un forum lesbien y poste le commentaire suivant : « Je ne connais que de nom. Dommage que le magazine n'ait pas un site internet pour que l'on puisse en avoir un aperçu.<sup>444</sup> ». « Internet » est ainsi régulièrement cité à la question « comment avez-vous eu connaissance de ces magazines ». Les réponses à notre enquête vont donc largement dans ce sens. Par exemple, interrogée sur les magazines L.G.B.T. qu'elle lit le plus régulièrement une interviewée réponds :

*Je lis assez régulièrement Yagg, E-Ilico et TêtuE, comme je reçois leurs newsletters par courriel. Plus occasionnellement La Dixième Muse : leur newsletter ne propose pas d'articles, mais plutôt des objets mis en vente dans la Boutique des Muses, donc peu d'informations en soi et je n'ai que rarement accès au magazine papier à la bibliothèque. Et plus rarement Lesbia Magazine : parce ce magazine n'a même pas de site internet ! Et je ne peux accéder que rarement aux exemplaires papiers à la bibliothèque.*

Ce manque d'investissement dans un domaine devenu primordial pour les médias démontre clairement la difficulté d'adaptation auquel se trouve confrontée la rédaction ainsi que l'absence de renouvellement au sein du comité. En effet la formule de 1982 reste la même jusqu'en 2012, et ce en dépit des difficultés et des challenges de plus en plus nombreux. Confrontées aux difficultés du bénévolat, les rédactrices font le choix de ne pas passer au professionnel, un rendez-vous manqué qui perpétue donc les limites inhérentes à la production de la revue.

---

443 *Twitter* est un outil de réseau social mais également de microblogging qui permet à un utilisateur d'envoyer de brefs messages sur un fil de conversation à laquelle ont accès tous ses abonnés.

444 Invité, Lez'Interim (forum), commentaire en ligne, URL : <http://lezinterim.forumactif.com/t2896-magazine-lesbien>, consulté le 26 avril 2015.

### 1.3. Un pouvoir d'achat pas si rose<sup>445</sup>

2012 signe la fin de *Lesbia Magazine* puis, en 2013, c'est au tour de *Muse & Out* de disparaître. Il faut ensuite attendre l'arrivée de *Well, Well, Well*<sup>446</sup> en 2014 pour qu'un nouveau magazine lesbien soit commercialisé en France<sup>447</sup>. La dernière revue est donc récente et, pour le moment, unique dans l'offre de magazines papiers lesbiens. Au contraire, la presse gay avec *Têtu* en généraliste, mais également *Gay Must* ou encore *2X* en presse gratuite et *XXX showcase* ou *Dreamboys* en magazines « de charme », parvient à se maintenir de manière diverse et stable dans le paysage de la presse française. Nous souhaitons donc nous interroger sur cette différence d'offres qui existe entre la presse gay et la presse lesbienne. Pourquoi les publications des hommes réussissent à exister là où celles des femmes s'arrêtent au bout de quelques années ?

Nous avons ainsi analysé les différentes sources de revenus des magazines afin d'établir une comparaison entre les productions gays et les productions lesbiennes. Une production papier est ainsi dépendante de différents moyens de financement : les achats en kiosques, les abonnements, les subventions (*Lesbia Magazine* reçoit en effet une aide gouvernementale<sup>448</sup>), le mécénat et la vente d'encarts publicitaires. Le dernier point mentionné représente, de nos jours, la première source de revenus d'un magazine, car la presse perdure aujourd'hui davantage grâce à ses annonceurs. C'est pourtant dans ce domaine qu'une revue lesbienne n'est pas favorisée :

*Dans le milieu du marketing, elles (les lesbiennes) ont la réputation d'être plutôt moches, peu intéressées par le maquillage ou les vêtements. De plus, parce que ce sont des femmes, elles ont un plus petit salaire et le pouvoir d'achat d'un couple d'homosexuelles est deux*

---

445 L'argent rose est la traduction littérale de *pink money*, expression médiatique qui désigne le pouvoir d'achat de la communauté homosexuelle. Selon un article de *BBC news* disponible en ligne, l'argent rose serait estimé à une dépense de 550 milliards de dollars par an dans le monde. « The Pink Pound », dans *BBC News*, [en ligne] <http://news.bbc.co.uk/2/hi/business/142998.stm>, (page consultée le 12 décembre 2013).

446 Cette dernière, tout jeune revue parue en septembre 2014, est un mooc (combinaison entre le livre/ *book* et le magazine) semestriel dont deux numéros sont parus pour le moment.

447 Mis à part les revues anglaises comme *Diva* et *Curve* que l'on peut trouver dans les librairies spécialisées.

448 Christiane Jouve parle notamment d'une subvention de 25000 francs en 1986, nous ignorons si cette aide a été maintenue jusqu'en 2012. Christiane JOUVE, « Les dessous de *Lesbia Magazine* », n°35, janvier 1986, p.21.

*fois moins fort que celui des autres. Il n'est donc pas aisé de convaincre une marque de cosmétique grand public d'investir dans ces médias spécialisés*<sup>449</sup>.

Les lesbiennes sont donc encore victimes du stéréotype de la *camionneuse*, freinant ainsi la participation économique des industriels de la mode et du maquillage qui représentent les plus gros annonceurs de la presse féminine : « Qui va sponsoriser un journal lesbien qui n'est pas pour voyeurs, qui n'a pas d'attache politique directe ou indirecte, pas de mécène, qui n'est pas un journal de c..., qui n'a pas son minitel rose ? Que de diversité, sinon de contradictions, que d'obstacles !<sup>450</sup> » De plus, en tant que femme et en tant qu'homosexuelle, une lesbienne a plus de chances d'être victime de l'inégalité des salaires et/ou d'occuper des postes bien moins élevés. Le pouvoir d'achat de la communauté saphique n'est donc pas aussi « rose » que celui de la communauté gay. Pour des magazines comme *Lesbia Mag* ou *La Dixième Muse*, la réponse a été de se tourner vers des entreprises proposant elles-mêmes un service à la communauté L.G.B.T. telles que la librairie *Violette and Co*<sup>451</sup> ou la collection de DVD *Entre Elles*<sup>452</sup>. Or, dans un numéro de *Lesbia Magazine* paru en 2009<sup>453</sup>, le mensuel ne comprend que deux pages de publicités pleines et quatre encarts insérés aux petites annonces, le tout sur près de cinquante pages. Nous constatons de plus la récurrence de publication d'appels d'offres aux entreprises, ce qui confirme les difficultés de notre mensuel à trouver des annonceurs. La directrice du magazine *Muse & Out* connaît les mêmes difficultés, ce qui pousse l'entreprise à la cessation d'activité en 2013.

Le manque d'investisseurs indique ainsi le peu d'entreprises entièrement dédiée aux lesbiennes ou même tenues par des membres de la communauté : 73 % des entreprises lesbiennes déposent le bilan dans les cinq ans suivant leur création<sup>454</sup>. EN 2010, Paris comptait près de dix bars lesbiens non mixtes, ils ne sont plus que six désormais dans la capitale. La tendance va donc en

---

449 Léa LEJEUNE, « Médias, les lesbiennes invisibles », dans Slate, [en ligne] <http://www.slate.fr/story/78262/medias-disparition-tetue-yagg-lesbiennes-invisibles>, (page consultée le 12 décembre 2013).

450 Geneviève PASTRE, « Demandez le journal ! », *Lesbia Magazine*, n°100, décembre 1991, p.14.

451 *Violette and Co* est une librairie féministe indépendante et gay friendly, située dans le 11ème arrondissement de Paris.

452 *Entre Filles* est la collection spécialisée dans les films lesbiens de la société Optimale, éditeur spécialisé dans les films gays et lesbiens.

453 *Lesbia Magazine*, n°286, janvier 2009.

454 Source : *Le Lesbictionnaire : 1000 choses à savoir quand on est lesbienne*, Paris : Éd. des Ailes sur un tracteur, 2011 p.17

s'amenuisant au contraire de la communauté gay qui possède encore de nombreux espaces festifs réservés. Le courrier d'une lectrice est édifiant à ce propos :

*Bonjour les filles, si je vous écris aujourd'hui c'est pour dénoncer une habitude qui ne devient malheureusement que trop fréquente dans les lieux dits à l'origine pour filles. En effet, après quelques mois passés loin de ma région natale, j'ai décidé de sortir à nouveau pour rompre la monotonie de ma solitude. Et quelle ne fut pas ma déception en constatant « l'envahissement » (sic) de nos endroits par de nombreux garçons.<sup>455</sup>*

Selon l'article de Nadine Cattan et Anne Clerval, *Un droit à la ville, réseaux virtuels et centralités éphémères des lesbiennes à Paris*<sup>456</sup>, plusieurs facteurs peuvent expliquer cette évolution : tout d'abord, l'ouverture de lieux strictement réservés aux femmes rencontre plus de problèmes que pour les hommes (lesbophobie, sexisme, etc). De plus, même après être parvenues à obtenir l'ouverture d'un tel lieu, les gérantes se voient souvent confrontées à des difficultés avec les propriétaires, le voisinage ou encore la police, le tout majoritairement dû à un comportement lesbophobe<sup>457</sup>. Enfin, il est difficile pour un établissement non-mixte de rester viable, car les femmes ont tendance à moins investir les lieux publics que les hommes<sup>458</sup>.

Nombre de gérantes finissent donc par ouvrir à la mixité afin de rester rentables. Et ce, en dépit du fait que leurs clientes puissent être gênées par la présence masculine :

*Je n'ai rien contre eux en particulier mais lorsque l'on commence à en laisser entrer quelques-uns, qui sont homos à n'en pas douter, ce sont avec eux quelques hétéros (avec des idées voyeuristes pour la grande majorité) qui se glissent en même temps, et là je dis STOP, où va-t-on ?<sup>459</sup>*

---

455 Myriam, courrier- *Lesbia Magazine*, n°192, avril 2000, p.40

456 Nadine CATTAN et Anne CLERVAL, « Un droit à la ville ? Réseaux virtuels et centralités éphémères des lesbiennes à Paris », "A right to the city ? Virtual networks and ephemeral centralities for lesbians in Paris" [trad. Claire Hancock], *Justice Spatiale | Spatial Justice*, n° 3, mars | Décembre 2013.

457 Voir notamment l'enquête de SOS lesbophobie qui a été réalisée en 2014.

458 Diverses raisons peuvent être avancées : éducation, rôle dans la cellule familiale, inégalité de salaireS qui impacte donc les sorties, peur des comportements lesbophobes, etc.

459 Myriam, courrier- *Lesbia Magazine*, n°192, avril 2000, p.40

*Muse and Out* par exemple, anciennement *La Dixième Muse*, après avoir changé de titre et de formats choisit d'ouvrir son public aux gays. Pourtant, selon Nadine Cattan et Anne Clerval<sup>460</sup>, de telles évolutions diminuent la visibilité des lesbiennes dans le paysage de la cité. Et cette invisibilité, par effet de retour, joue notamment sur la considération des aides publiques qui ne sont jamais destinées à des lieux uniquement lesbiens, mais toujours à des lieux mixtes L.G.B.T.. Enfin, dans le cadre de *Lesbia Magazine*, cela diminue encore plus drastiquement le nombre possible d'annonceurs.

Devant la difficulté de pérenniser des lieux non-mixtes, un nouveau type de soirées est organisé qui consiste à investir le temps d'une nuit un lieu qui sera réservé à un public lesbien. Ces fêtes, dont le nombre augmente depuis les années 2000, peuvent être itinérantes ou fixes. Ces nouvelles soirées très populaires pourraient être une source de financement pour nos revues, mais l'émergence d'internet et des réseaux sociaux rends caduque la nécessité d'investir dans une communication payante. Dans le cas des soirées *Primanotte* par exemple, événement non-mixtes depuis ses débuts, et qui ont lieu environ une soirée par mois depuis 2003, il suffit de s'inscrire sur une liste de diffusion, *via* le site internet des organisatrices pour recevoir l'invitation à la prochaine soirée (l'inscription se fait uniquement par l'invitation d'une marraine). Les réseaux sociaux et internet sont donc encore une fois manifestement bien plus utilisés par la nouvelle génération.

Les difficultés pour des magazines tels que *Lesbia Magazine* ou encore *Muse and Out* à rester viables nous permettent d'analyser l'inscription des lesbiennes dans le paysage urbain. Le manque d'annonceurs souligne d'une part les stéréotypes encore en vigueur contre la communauté et d'autre part le peu d'entreprises et lieux dédiés aux lesbiennes. En comparaison avec la communauté gay, les lesbiennes doivent composer avec les inégalités sociales existantes entre un homme et une femme (écart des salaires, précarité de l'emploi, plafond de verre, etc), doublement effectives au sein d'un foyer composé par deux femmes. Ces caractéristiques expliquent en partie le peu d'entrepreneuriat commercial de la part de la communauté, mais aussi les difficultés pour les quelques sociétés existantes à s'auto-financer avec un public exclusivement féminin. Enfin, la diminution drastique des petites annonces constitue également une perte de ressources financières pour *Lesbia Magazine* tout comme les stéréotypes en vigueur sur l'homosexualité féminine qui freinent de possibles investissements d'annonceurs. Tout ceci peut donc expliquer en partie la différence entre la presse gay et la presse lesbienne en France.

---

460 Nadine Cattan et Anne Clerval, « Un droit à la ville ? Réseaux virtuels et centralités éphémères des lesbiennes à Paris », "A right to the city ? Virtual networks and ephemeral centralities for lesbians in Paris" [trad. Claire Hancock], *Justice Spatiale | Spatial Justice*, n° 3, mars | Décembre 2013.

## 2. Un imaginaire dépassé face à la quête de nouveaux modèles

Si à la fin des années 90 le périodique est connu comme une référence auprès de la communauté, en 2012 le magazine s'arrête sans communication sur le sujet et dans une certaine indifférence généralisée. Malgré nos recherches nous n'avons pu trouver d'articles ou de bilans sur l'histoire de *Lesbia Magazine*. Le magazine lesbien *La Dixième Muse*, encore en parution à cette époque, n'y fait en effet aucune mention, tout comme le magazine *Têtu* ou encore son pendant lesbien : *Têtue.com*<sup>461</sup> ni même *Yagg.com*<sup>462</sup> qui organise pourtant des veilles sur l'actualité L.G.B.T.. Seul le site web *Tasse de thé*<sup>463</sup> offre un entrefilet sur le sujet. Au contraire lorsque *La Dixième Muse* s'arrête quelques articles lui sont dédiées afin d'annoncer et expliquer la cessation d'activité<sup>464</sup>. Comment expliquer un tel désintérêt de la part de la communauté lesbienne pour *Lesbia Magazine* ? Pourquoi après trente ans de publications *Lesbia Magazine* a-t-il dû cesser toutes activités ? Enfin, malgré le peu de propositions médiatiques spécifiques pour les femmes homosexuelles, comment notre revue a-t-il pu perdre son rôle de pilier ?

### 2.1. La lesbienne chic

Afin de comprendre le déclin du périodique et finalement son arrêt en 2012, nous avons analysé l'évolution sociétale sur les représentations de l'homosexualité. Le premier fait majeur est ainsi l'arrivée, à la fin des années 1990, du phénomène de la *lesbienne chic*. La *lesbienne chic* (expression inventée et popularisée par les médias en 1993) recouvre des représentations médiatiques de la lesbienne en tant que femme féminine, élégante et jouissant d'un certain revenu. Cette nouvelle mode qui consiste à utiliser une image fantasmée de la lesbienne (fantasmée car

---

461 Le site de *Têtue.com* spécifiquement dédié aux lesbiennes n'existe plus, les rubriques ont été annexés directement au site *Têtu.com*.

462 *Yagg.com*, [en ligne], <http://yagg.com/>, (page consultée le 9/12/13), site spécialisé dans les médias

463 « Tasse de thé veut rendre hommage au magazine Lesbia » dans *Tasse de Thé*, [en ligne], <http://www.tassedethe.com/contenu/tasse-de-th%C3%A9-veut-rendre-hommage-au-magazine-lesbia> (page consulté le 9/12/13)

464 Les sites *Slate*, *Yagg*, ou encore *Têtu* ont publiés des articles en ligne à ce sujet.

rejetant totalement les *butch* ou ne montrant jamais de lesbienne en tant que femme de classe moyenne ou femme non caucasienne) provoque une multiplication des représentations de l'homosexualité féminine, notamment au sein des productions cinématographiques non communautaires. Différents films pour grands publics mettent alors en scène des personnages homosexuels et obtiennent non seulement un bon accueil du public, mais également des récompenses de la part du milieu filmique.

Nous avons ainsi *Boys don't Cry*<sup>465</sup>, dont l'histoire traite d'un jeune adolescent transsexuel qui profite d'un déménagement dans une nouvelle ville pour cacher son sexe d'origine et affirmer son identité masculine. La découverte du secret, alors que le personnage forme un couple amoureux avec une femme, mène au drame. La comédienne principale, Hillary Swank, se voit récompensée de l'oscar de la meilleure actrice en 1999 pour sa performance en tant que Teena Brandon. Une autre production du genre est *High art*<sup>466</sup>, de Lisa Cholodenko, qui narre la rencontre, puis la liaison d'une jeune stagiaire et de sa voisine du dessus, lesbienne photographe et ex-droguée. De nouveau le film est récompensé et reçoit le prix du meilleur scénario au festival de Sundance en 1998.

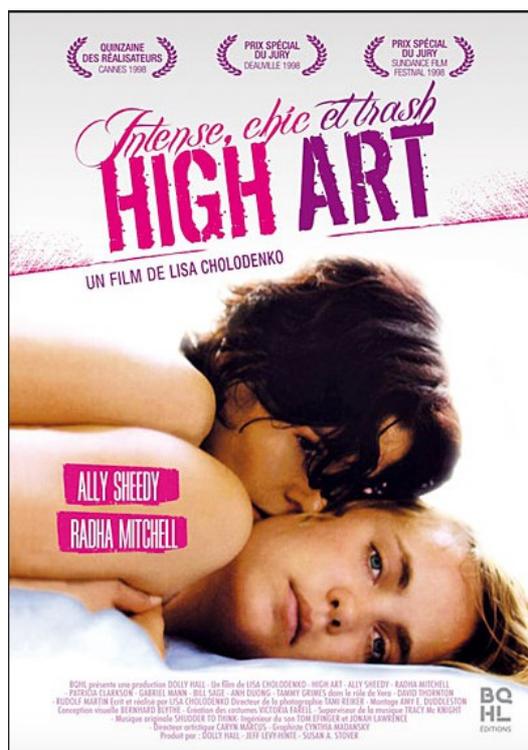


Illustration 19: Affiche de *High Art*,  
©creative commons

465 Kimberley PEIRCE, *Boy's Dont cry*, Etats-Unis, 1999, 118mn.

466 Lisa CHOLODENKO, *High Art*, Etats-Unis Canada, 1998, 101mn.

Non seulement ces productions mettent en scène des relations lesbiennes, mais elles sont aussi reconnues par l'industrie cinématographique et reçoivent un très bon accueil de la part du public. Enfin ces films permettent de promouvoir des représentations d'homosexualité féminine dans le paysage de la cité par l'intermédiaire de leurs promotions : l'affiche de *High Art*, par exemple, présente deux femmes couchées l'une sur l'autre dans un lit, alors que l'une d'elle embrasse la tempe de sa compagne. Il est clairement suggéré que les deux femmes sont nues sous les draps.

La figure de *lesbienne chic* s'affiche également dans la haute couture : *Dior*, ou encore *Gucci*, choisissent à cette époque de jouer sur la thématique du saphisme suggéré par le biais de la publicité et ils ne sont pas les seuls. Ainsi, selon le site *Stratégies.fr*<sup>467</sup>, de 1994 à 2004, 25 %<sup>468</sup> des publicités parues en Europe représentaient un couple de femmes et, dans ce panorama, 30 % des publicités concernent le luxe et le prêt-à-porter, quand seulement 8 % sont le fait d'organisations gays et lesbiennes. Les lesbiennes gagnent donc en visibilité mais la situation reste à nuancer : la mode *lesbienne chic* reste une commercialisation de l'image homosexuelle jouant sur les fantasmes hétéronormés. Le corps lesbien est très mis en scène dans des représentations de femmes élégantes, allurées à l'extrême, féminines et teintées du fantasme de la dominatrice. C'est une représentation que la communauté lesbienne critique comme étant faite par et pour le regard hétérosexuel.

## 2.2 Le personnage lesbien dans les séries télévisées

Après la vague de la *lesbienne chic*, la deuxième évolution est l'accès des homosexuels sur les plateaux du petit écran et l'émergence du personnage lesbien dans les séries télévisées. La première étape est franchie grâce à la mise en place du P.A.C.S.<sup>469</sup>, dont la médiatisation amène une multiplication d'émissions de types reportages et portraits dans le paysage audiovisuel français. À partir de 1995, les homosexuels ne sont plus seulement objets de discours, comme le souligne

---

467 « Avec les femmes, la publicité voit double », *Stragies.fr*, [en ligne] [http://www.strategies.fr/etudes-tendances/tendances/r33221 W/avec-les-femmes-la-publicite-voit-double.html](http://www.strategies.fr/etudes-tendances/tendances/r33221/W/avec-les-femmes-la-publicite-voit-double.html) (page consultée le 19/11/2014).

468 Selon une étude réalisée d'après un corpus de 290 publicités répertoriées.

469 Pacte Civil De Solidarité : voté en 1999, est une des deux formes d'union civile du droit français

Brigitte Rollet<sup>470</sup>, mais sujets de leurs histoires. Ils sont invités sur les plateaux en tant qu'homosexuels et y prennent la parole. Néanmoins leur présence reste circonscrite au type de productions « à sensation ». Les fictions, censées reconforter le public et ne pas choquer, spécifiquement dans le cadre du *prime time*<sup>471</sup>, n'offrent pas beaucoup de place aux minorités sexuelles. C'est donc par le biais du sous-entendu qu'est repoussé petit à petit le « politiquement correct ».

De 1996 à 2001 est diffusée la série *Xena Princesse Guerrière*<sup>472</sup> à une heure de forte audience sur TF1. Si la production est présentée en tant que programme familial, la relation qui unit Xena et Gabrielle ne cesse pourtant d'être dépeinte sous un angle crypto-lesbien<sup>473</sup>. Pour exemple, dans l'épisode intitulé *La résurrection*<sup>474</sup>, Xena initie un baiser avec Gabrielle alors que la guerrière habite le corps d'un homme (la mise en scène joue avec la frontière entre le désir de Xena qui initie le baiser et celui que l'homme « possédé » ressentait envers Gabrielle). De même, dans l'épisode *Le retour de la Valkyrie*<sup>475</sup>, Gabrielle est plongée dans un profond coma dont seul le baiser de Xena parvient à la sauver (baiser d'amour ou simple outil de guérison ? Les scénaristes ne tranchent pas). Dans l'épisode *Tout recommence*<sup>476</sup>, les deux jeunes femmes se sont réincarnées au XXI<sup>e</sup> siècle, et l'une d'elles est devenue un homme. La fin de l'épisode, qui marque leurs retrouvailles, laisse clairement penser que la relation entre eux va pouvoir évoluer sur le plan amoureux.

Les exemples de ce type étant nombreux, la série devient très vite une référence pour la communauté L.G.B.T., l'image *gay-friendly* est notamment entretenue par son actrice principale Lucy Lawless, dont les discours de soutien aux droits L.G.B.T. sont nombreux et qui, par la suite,

---

470 Brigitte ROLLET, *Télévision et homosexualité : 10 ans de fictions françaises 1992-2005*, Paris, 2007.

471 Terme anglais pour désigner la première partie de soirée des programmes télévisuels ou encore radiophoniques.

472 John SCHULIANS, Robert TAPART, *Xéna, princesse guerrière*, Etats-Unis d'Amérique, Nouvelle Zélande, Universal Worldwide Television, 1996/2001, 45mn.  
La série est diffusée à une heure de forte audience sur TF1 quotidiennement du lundi au vendredi et comptabilise six saisons. Elle sera pas la suite l'objet de nombreuses re-diffusion notamment sur la chaîne SyFy.

473 Crypto-lesbien désigne la suggestion de l'homosexualité féminine sans que cela ne soit jamais affirmé.

474 *La résurrection*, *Xéna Princesse Guerrière*, saison 2, épisode 13.

475 *Le retour de la Valkyrie*, *Xéna Princesse Guerrière*, saison 6, épisode 9.

476 *Tout recommence*, *Xéna Princesse Guerrière*, saison 4, épisode 22.

interprète différents rôles évoluant dans la thématique de l'homosexualité<sup>477</sup>. Pour en revenir au personnage de Xena, les sous-entendus de la série sont certes constants mais restent ce qu'ils sont : des sous-entendus, des jeux de scénarios laissant planer le doute sur la nature de la relation entre les deux jeunes femmes. Ainsi, jusqu'à l'arrêt de la production en 2001, la relation entre Xena et Gabrielle ne passe jamais le cap de l'affirmation homosexuelle.

L'étape suivante est franchie par une autre série : *Buffy Contre les Vampires*<sup>478</sup>. Production très populaire, créée en 1997, *Buffy contre les Vampires* met en scène à partir de la saison 5 un couple lesbien formé par Tara Maclay et Willow Rosenberg qui devient une référence. Ce qui rend ce couple lesbien si important dans la représentation de l'homosexualité féminine c'est le statut de Willow en tant qu'un des personnages principaux de la série depuis la saison 1. Décrite comme une gentille fille, un peu naïve mais au bon cœur, Willow possède un fort capital sympathie auprès des fans de la production. Oser en faire un personnage lesbien est un symbole fort pour la communauté, d'autant que le couple Willow et Tara est le premier couple lesbien engagé dans une longue relation romantique à la télévision américaine. Notons également que dans l'épisode *Contre Attaque*<sup>479</sup>, Willow et Kennedy (la deuxième petite amie de Willow après la mort de Tara) partagent la première scène de sexe lesbienne diffusée dans une série télévisée sur une chaîne non-câblée.

Si de 1990 à 2004 les personnages lesbiens sont cantonnés aux rôles secondaires, souvent limités à la trame scénaristique du coming-out<sup>480</sup> (à l'exception de *Buffy Contre les vampires*), par la suite les rôles saphiques se diversifient pour finir par s'imposer. En 2004, un tournant se crée avec la production *The L Word*<sup>481</sup>. Pour la première fois est écrite, produite et diffusée à la télévision une série dont la quasi-totalité des rôles principaux sont des lesbiennes. Les six saisons dépeignent la vie de jeunes femmes en communauté homosexuelle et suivent les aventures sentimentales mais

---

477 Nous pouvons notamment citer son apparition en tant qu'invitée spéciale dans la série lesbienne *The L word* ou encore le personnage lesbien qu'elle interprète dans la série *Spartacus*.

478 Joss WHEDON, *Buffy contre les vampires*, Etats-Unis d'Amérique, Mutant Enemy Productions, 1997/2003, 44mn.  
La série compte sept saisons, toutes diffusées entre autre sur la chaîne M6 à une heure de forte audience.

479 *Contre Attaque*, *Buffy contre les vampires*, saison 7, épisode 20.

480 Le *Coming out* fait référence à l'expression *Coming out of the closet*, littéralement « sortir du placard ». Désigne le fait d'admettre volontairement et publiquement son homosexualité. À ne pas confondre avec l'expression « outter » qui signifie rendre publique l'homosexualité d'une personne sans son accord.

481 *The L Word* a été créée par Ilen Chaiken en 2004, elle a été diffusée sur plusieurs chaînes française notamment *Téva* et compte 6 saisons.

également sexuelles d'un groupe de *lipsticks*. Les personnages revendiquent un look glamour, leur indépendance, mais aussi leur sexualité. Les scènes de sexe sont multiples et surtout très réalistes. En plus du statut de l'homosexuelle dans la société, de nombreux thèmes avant-gardistes sont abordés : le mariage gay, la transsexualité, l'handicap physique au sein du couple, l'adoption, l'homoparentalité, l'homophobie, la bisexualité, etc. La série fait date et devient une référence dans la culture L.G.B.T.

Par la suite, les productions les plus populaires auprès des générations 15-25 ans mais aussi 25-35 ans proposent quasi toutes leurs personnages lesbiens : *Grey's Anatomy*<sup>482</sup> (diffusée sur TF1 en début de soirée) met en scène le mariage et l'arrivée d'un enfant dans le couple homosexuel que forment Callie et Arizona, *Pretty Little Liars*<sup>483</sup> montre l'évolution sentimentale d'une jeune adolescente alors qu'elle s'affirme peu à peu dans son homosexualité, nous avons aussi *Glee*<sup>484</sup>, avec le personnage de Santana qui finit par demander en mariage sa petite amie, *Doctor Who*<sup>485</sup> dont la particularité est de présenter un couple lesbien entre une humaine et une extraterrestre, *Orange is the new black*<sup>486</sup>, dont le personnage principal Piper, bissexuelle, se retrouve incarcérée avec son ex-petite amie Alex<sup>487</sup>, etc.

---

482 *Grey's Anatomy* est diffusée à une heure de forte audience sur TF1. La série, créée par Shonda Rhimes en 2005 est toujours en cours de production et comptabilise à ce jour onze saisons. Elle a notamment été récompensée, entre autres, par les GLAAD media awards en tant que programme représentant au mieux la communauté LGBT.

483 *Pretty Little Liars* a été créée par Marlène King en 2010. La série, toujours en cours de production, est diffusée en France depuis 2011 notamment sur la chaîne *June*. Elle compte à ce jour cinq saisons.

484 *Glee* créée en 2009 par Ryan Murphy, entre autres, est une série télévisée musicale diffusée en France depuis 2010 notamment sur la chaîne M6. La production devrait s'arrêter après sa sixième saison.

485 *Doctor Who*, série de science-fiction anglaise créée par Sydney Newman et Donald Wilson, diffusée en France depuis 2005.

486 *Orange is the new black* est une série américaine originale du service de vidéo à la demande : *Netflix*. Diffusée en France depuis 2014.

487 Dans ce monde carcéral d'autres relations lesbiennes sont également mises en scène, notamment avec Boo qui est une lesbienne *butch*, représentation plus rare à la télévision



Illustration 20: Arizona et Callie dans *Grey's anatomy*, ©creative commons



Illustration 21: Santana et Brittany de *Glee*, ©creative commons

De plus les producteurs n'hésitent plus à diversifier les personnages lesbiens : Santana Lopez dans *Glee* est d'origine hispanique, Poussey dans *Orange is the New Black* est afro-américaine, Kalinda Sharma dans *The Good Wife* est incarnée par une actrice originaire de l'Inde, etc. Enfin, toutes ces séries sont certes l'œuvre de productions américaines ou encore anglaises, mais elles sont également diffusées sur les chaînes françaises sans aucune censure concernant la présence d'homosexuelles, ce qui représente une évolution. Dans les années 1995-2000 de nombreuses productions ont en effet été censurées sur des scènes ou des dialogues jugées trop explicite sur l'homosexualité, c'est le cas notamment de *Xena princesse guerrière*, mais aussi de dessins animés comme *Sailor Moon* ou encore *Sakura Card Captor*.

### 2.3. La *lipstick* lesbienne

Le terme *lipstick* apparaît dans un journal québécois en 1995 dans un article de Sylvie Dupont, cette dernière faisant référence à l'utilisation du rouge à lèvres pour désigner ces lesbiennes au look ultra féminin. Une *lipstick* désigne une homosexuelle répondant à tous les codes socialement admis de la féminité (robe, maquillage, talons hauts, etc), aux antipodes de la *butch*, au code vestimentaire associé au masculin, et différente de la *fem* dont la position est tout de même polarisée par le couple qu'elle forme avec les lesbiennes masculines. La *lipstick* vit et assume son homosexualité mais ne la revendique pas par militantisme, ne le montre par aucun signe extérieur et forme principalement un couple avec une autre lesbienne féminine.



Illustration 22: Affiche promotionnelle de *The L Word*,  
©creative commons

Cette image a été popularisée par la série *The L Word* et, à partir des années 2000, le terme s'élargie pour désigner des homosexuelles affichant et revendiquant leur féminité, éloignées du milieu militant, indépendantes financièrement et membres d'une communauté mixte regroupant aussi bien des hommes que des femmes, des hétérosexuels, des bisexuels, des transsexuels, etc.

Il faut noter que ce modèle lesbien, auquel se réfère la nouvelle génération, a également ses égéries en matière de stars. Avant les années 1990, il était difficile de trouver parmi les célébrités des femmes osant « sortir du placard ». Nous pouvons citer Amélie Mauresmo, qui fit son *coming-out* en 1999, mais le déchaînement médiatique qu'elle subit, ainsi que les défections de ses sponsors de l'époque, confirment qu'il était difficile d'assumer son homosexualité sans connaître de lourdes conséquences sur sa carrière. De plus, Amélie Mauresmo étant une sportive de haut niveau, son corps ainsi que son allure, correspondent encore au profil type que l'on peut retrouver décrit et promu par *Lesbia Magazine*.

Après les années 2000, les *coming-out* se font plus nombreux parmi les stars : Ellen Page, Portia de Rossi, Cynthia Nixon, Samira Wiley, Ellen Degeneres... Les lesbiennes dans le monde du cinéma et de la télévision s'affirment et affichent en majorité un look qualifié de *lipstick*. Avec Portia de Rossi, par exemple, ancienne mannequin de mode que l'on peut voir sur le tapis rouge arborant une longue chevelure blonde, des talons aiguilles et une robe de grand couturier, nous sommes loin de la *butch* omniprésente dans *Lesbia Magazine* et bien plus proche de l'image de la lesbienne représentée par *The L word*. Même si ces représentations sont surtout l'œuvre de

célébrités américaines, l'apanage d'internet dans la majorité des foyers européens, ainsi que l'hégémonie états-unienne en matière de divertissement, rendent populaires ces stars mondiales.

### **3. *Lesbia Magazine* et son lectorat : un dialogue rompu**

*Franchement, le style Lesbia Magazine, les réunions militantes sur le devenir de la femme opprimée dans la société patriarcale et les documentaires sur le MLF, c'est pas ma tasse de thé<sup>488</sup>.*

Face à ces nouveaux modèles émergents nous avons souhaité étudier l'évolution des représentations au sein de *Lesbia Magazine* et effectuer une comparaison avec une nouvelle revue présente sur le marché à partir de 2003. Il s'agit de s'interroger sur le manque d'adaptation du périodique ainsi que sur le décalage entre les attentes du lectorat et les réponses données par notre revue.

#### **3.1. Un magazine « figé dans les procédés militants <sup>489</sup> »**

Tout d'abord au niveau du contenant : si les couvertures du magazine changent en adoptant des techniques plus élaborées, le type de modèles photographié reste majoritairement le même. En 2009, sur onze numéros parus, seul le numéro d'octobre présente un couple de *lipsticks* en

---

488 Sophie, « L'effet Mauresmo », dans L'Express [en ligne], mis en ligne le 24 mars 1999.  
URL : [http://www.lexpress.fr/actualite/societe/sexualite/l-effet-mauresmo\\_491891.html](http://www.lexpress.fr/actualite/societe/sexualite/l-effet-mauresmo_491891.html). Consultée le 21 janvier 2015

489 Réponse à notre questionnaire diffusé en ligne, archives personnelles.

couverture<sup>490</sup> et seul le numéro de mars montre une artiste *fem*<sup>491</sup>. Le reste des femmes en couvertures sont soit *butchs*<sup>492</sup>, soit androgynes<sup>493</sup> soit de grandes figures historiques<sup>494</sup> faisant l'objets d'articles commémoratifs. Le modèle de la femme caucasienne reste majoritaire, mais l'âge a augmenté passant de sujets de 25/35 ans à 30/40ans. Enfin, les clichés de groupes militants ont largement diminués au profit des portraits. Au sein du mensuel les dessins de femmes dénudées, de sirènes ou encore de coquillages ont été remplacé par de petits personnages de bandes dessinées. La couleur est omniprésente, mais on discerne beaucoup moins d'illustrations. Chaque article est accompagné d'un cliché et les modèles sont toutes présentées (nom, crédit photos, etc).

Concernant le type de contenu de *Lesbia Magazine* en 2009 et 2012, les sujets se sont majoritairement recentrés sur le militantisme. Les articles « créations littéraires » comme les poèmes ont disparus. Le vocabulaire activiste de 1983 est toutefois omniprésent sur nos deux dernières années d'analyse :

*L'année 2008 a été témoin de trop d'évènements dramatiques qui ont prouvé une fois encore que les femmes demeurent, en France et dans le monde, les victimes des hommes. Nous devons toutes ensemble, avec énergie, continuer en 2009 à lutter sans relâche (...) Une année 2009 où nous devons, nous homosexuelles, également relancer nos combats qui ne semblent pas être la priorité de nos politiques(...) <sup>495</sup>.*

Si en 1983 le comité de rédaction oscillait entre produire une revue militante, mais non engagée, et produire une revue culturelle, mais en restant au fait des luttes pour l'égalité, dans les dernières années la ligne éditoriale s'inscrit largement dans l'activisme. Nous constatons un resserrement des choix de publication autour du féminisme et des luttes pour les droits L.G.B.T.. Cette tendance est accompagnée d'une certaine nostalgie pour l'engagement des années 80, ce que nous illustrons avec l'article paru en septembre sur la *Gay Pride* :

---

490 *Lesbia Magazine*, n°294, octobre 2009, avec la jaquette du DVD *I can't think straight* en couverture.

491 *Lesbia Magazine*, n°288, mars 2009, avec Wendy Delorme en couverture.

492 *Lesbia Magazine*, n°296, décembre 2009, avec Mouron en couverture.

493 *Lesbia Magazine*, n°290, mai 2009, origine de la couverture non précisé

494 *Lesbia Magazine*, n°295, novembre 2009, avec Renée Vivien en couverture.

495 Editorial, *Lesbia Magazine*, n°286, janvier 2009, p.5

*De plus en plus festif, de moins en moins militant ! Chaque année, le constat s'impose un peu plus. La Gay Pride de Paris – car peut-on parler vraiment de « marche des fiertés homosexuelles » ?- est un phénomène de société qui fait le plein et bat son plein à coup de musique électronique, de tambours battant et de « beaux mecs »(...)»<sup>496</sup>*

La rédactrice regrette le temps où l'enjeu du militantisme était central dans l'organisation d'événement tel que la *Gay Pride*. Elle remet d'ailleurs en cause son statut de *Marche des fiertés* en la désignant comme une vitrine de la communauté gay. Elle déplore ainsi la surreprésentation des gays face aux lesbiennes (un leitmotiv de revendications présent depuis les années 1980), mais également l'attitude de la nouvelle génération qui ne semble pas au fait des luttes historiques menées au nom des lesbiennes. Elle raille également un couple de jeunes lesbienne qui, face à ces questions, avoue ne pas connaître le magazine pour lequel elle écrit. Au finale, la seule partie de l'article qui ne soit pas critique concerne les membres du cortège qu'elle reconnaît comme des militantes de la première heure, sous la banderole de la coordination lesbienne.

Le militantisme devient ainsi le cœur du propos de *Lesbia Magazine*. En 2012 tous les numéros parus mettent en couvertures des sujets de société : *Société Religion et Laïcité*<sup>497</sup>, *Droits humains L.G.B.T. dans le monde*<sup>498</sup>, *Pinar Selek, une exilée turque*<sup>499</sup>, *Homophobie d'Etat*<sup>500</sup> ... Et sur le sommaire d'un numéro paru en février tous les articles, dossiers et interviews sont écrits sous l'angle de la revendication militante : *A bas l'islamophobie*, *Une sénatrice lesbienne à Hétéroland*, *Une belle lettre d'amour au monde L.G.B.T.*, *Démocratie et droits de la personne*<sup>501</sup>, etc. Le reste des catégories concerne les critiques culturelles et les annonces pour les associations.

Si ce type de contenu trouvait un écho chez les lectrices des années 1980 et 1990, aujourd'hui le militantisme lesbien est bien moins investi par la jeune génération, et quelque peu délaissé par l'ancienne. L'enquête du M.I.E.L.<sup>502</sup> révèle ainsi un faible investissement militant sur le

496 « En passant par la Gay Pride », *Lesbia Magazine*, n° 293, septembre 2009, p.19.

497 *Lesbia Magazine*, n°322, avril 2012.

498 *Lesbia Magazine*, n°320, février 2012.

499 *Ibid*

500 *Lesbia Magazine*, n°319, janvier 2012.

501 « Sommaire », *Lesbia Magazine*, n°320, février 2012, p.2.

502 Mouvement d'information et d'expression des lesbiennes dont l'enquête est disponible dans le catalogue des Archives lesbiennes de Paris, *Mouvements de presse des années 1970 à nos jours, luttes féministes et*

long terme de la part des jeunes lesbiennes. Nombreuses sont celles qui ont participé à des actions ponctuelles, mais peu s'engagent dans des groupes syndicaux, politiques ou associatifs. Il règne un état d'esprit plus conciliant envers la société, considérant que la lutte a quitté progressivement l'état d'urgence que pouvait revendiquer le mouvement quelques décennies plus tôt. Ainsi, l'avancée des droits, notamment pour la femme dans le milieu du travail et pour la reconnaissance sociale des homosexuels, a rendu l'engagement militant moins effectif (notons néanmoins le regain de participation aux engagements militants lors du débat autour du mariage pour tous, mais là encore il s'agissait d'évènements ponctuels). Cette évolution n'est pas perceptible dans la ligne éditoriale de *Lesbia Magazine* si ce n'est pour être critiquée. Ce qui indique une distanciation entre le contenu du mensuel et les aspirations de la communauté lesbienne, situation déjà perçue en 1996 par Catherine Gonnard :

*Je vois à Act Up toute une nouvelle génération de lesbiennes, imprégnées de féminisme mais s'en détachant. Elles sont favorables à un radicalisme mixte, s'intéressent au sadomasochisme, sont fascinés par la force du militantisme gai contre le S.I.D.A., sont attirés par le ghetto masculin, ses fringues, ses lieux commerciaux. Nous jouons quelquefois le rôle de mères, même si elles nous traitent de ringardes : elles sont en fait assez incompréhensibles pour nous*<sup>503</sup>

Il est ainsi intéressant de souligner que les rédactrices principales de 2012 (à comprendre celles qui signent la majorité des articles) sont majoritairement des bénévoles présentes depuis les années 1990. C'est le cas par exemple d'Hélène de Monferrand ou encore de Jacqueline Pasquier. Avec le temps il semble que le réseau de participantes à *Lesbia Magazine* se soit refermé alors qu'un mode de fonctionnement participatif avait été mis en place (le recours aux correspondantes ou encore la présence de rédactrices venues d'autres revues comme Suzette Robichon fondatrice de la revue *Vlasta* par exemple). Lors de la conférence sur la presse gay et lesbienne de Lyon en 2003<sup>504</sup>, Hélène de Monferrand explique qu'elles ont plus de mal à recruter de nouvelles bénévoles qu'auparavant, sur quoi Jacqueline Pasquier précise que c'est également par choix qu'elles emploient beaucoup moins facilement. Suite à de graves crises internes elles préfèrent désormais

---

*lesbiennes*, Paris, ARCL, 2009, p.124

503 Catherine GONNARD dans Frédéric MARTEL, *La Rose et le Noir – Les homosexuels en France depuis 1968*, Paris, Edition du Seuil, 1996, rééd. en 2000 et 2008, p.377.

504 Jacqueline PASQUIER, Hélène de MONFERRAND, Renan BENYAMINA, 17 mai 2008, 0 :44 mn, [En ligne], : [http://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video\\_resultat\\_recherche](http://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video_resultat_recherche). Consulté le 11 novembre 2011 ;

limiter considérablement les allées et venues au sein de la rédaction.

Ce manque de renouvellement du comité rédactionnel mène peu à peu *Lesbia Magazine* à se détacher de son inscription au cœur du réseau. Les plumes responsables de la production du mensuel restent imprégnées des luttes féministes et des engagements pour les droits L.G.B.T.. Le contenu s'en ressent puisque la ligne éditoriale se resserre autour du militantisme tandis que la nouvelle génération se détache de ces revendications. Nous considérons que cette distanciation entre le contenu de *Lesbia Magazine* et les nouvelles aspirations du lectorat sont à l'image de l'évolution de la minorité lesbienne. En 1970 la communauté se forme et se revendique en opposition avec les gays et les féministes et donc dans un engagement militant. C'est l'activisme et la recherche de visibilité qui forment le socle communautaire. A la fin des années 1990, avec l'amélioration de la perception des homosexuels, les évolutions législatives, les avancées des droits des femmes, l'engagement militant est moins grand. La jeunesse ne s'engage plus, et de ce fait, une scission se crée entre les générations. Celle des années 1990 continue de militer car leur construction identitaire s'est faite autour des luttes tandis que celles des années 2000 rejettent ce modèle communautaire.

### 3.2 La pérennité du contenu face à un lectorat qui évolue

*Les jeunes lesbiennes, pour devenir grandes, ont tué leurs mères féministes, et s'en sont affranchies : sexe, drague, porno, sex-toys, look girly sont assumés sans complexes. La donne s'est inversée. Ce qui était un temps repoussé au nom de l'émancipation des femmes est aujourd'hui épousé en vertu de la même exigence.<sup>505</sup>*

Ainsi, lorsque nous nous penchons sur la réception du magazine auprès du lectorat âgé de 15

---

505

Ely FLORY, *Ces femmes qui aiment les femmes*, Paris, l'Archipel, 2007, p.320

à 25 ans, la critique principale adressée à la revue est celle du manque de trivialité du contenu. La nouvelle figure de la lesbienne est celle d'une jeune femme qui assume pleinement son homosexualité, ne fait plus partie de réseaux militants et s'insère pleinement dans un milieu mixte. Dans *Glee*, Santana, une fois son homosexualité revendiquée, rêve de devenir une star à New York et de décrocher ses premiers castings. Elle expérimente avec différentes petites amies et s'inquiète surtout de pouvoir oublier son ex-fiancée dont elle est toujours amoureuse. Callie et Arizona, de *Grey's Anatomy*, cherchent à avoir un deuxième enfant et à concilier leurs horaires de travail avec leur vie de famille. Enfin, Emilie, de *Pretty Little Liars*, s'inquiète de ne pas décrocher une bourse dans la même université que sa compagne. En somme, les spectateurs sont confrontés à des arcs narratifs classiques où la question de l'homosexualité n'est pas traitée de façon centrale dans le développement du personnage. La nouvelle génération ne se perçoit plus uniquement au prisme de son homosexualité et désire un mensuel qui soit à cette image. Ainsi, une lectrice de *La Dixième Muse* confie à propos du périodique :

*C'est un peu people, mais bon j'aime bien, et c'est plus léger. Je n'ai pas forcément envie quand je prends un magazine qu'il ne parle que de luttes pour les lesbiennes, je suis lesbienne ok, mais pas que, au moins là je lis aussi des choses qui m'intéressent en tant que femme.*

Lorsque nous avons diffusé notre questionnaire en 2011 sur la presse homosexuelle, plus de la moitié des répondantes ont déclaré ne pas connaître *Lesbia Magazine* (64 % sur 39 réponses) qui était pourtant encore en publication à l'époque. Pourtant 21 des interrogées ont indiqué connaître *La Dixième Muse* qui n'existait que depuis 8 ans. Ce dernier semble donc plus correspondre à leurs attentes : une revue qui offre des célébrités en couverture telles que Katy Perry<sup>506</sup> et Beth Dito<sup>507</sup> (toutes les deux chanteuses mondialement connues) ou encore Kate Moening<sup>508</sup> et Rachel Shelley<sup>509</sup> (actrices principales dans la série *The L word*). Le choix des coloris est vif, rappelant la palette mobilisée par les magazines pour jeunes adultes comme *Glamour*. Le titre du périodique : *La Dixième Muse*, fait référence à Platon qui désigna ainsi Sappho de Lesbos. Néanmoins, hormis la petite mention sous le titre *Le mag' des Filles qui aiment les Filles* (mention qui disparaît des

---

506 *La Dixième Muse*, n°37, mars/avril 2009.

507 *La Dixième Muse*, n°39, juillet/aout 2009.

508 *La Dixième Muse*, n°52, mai/juin 2012.

509 *La Dixième Muse*, n°38, mai/juin 2009.

couvertures à partir de mars 2012), aucun code couleur ni symbole ne permet d'identifier directement la revue comme un magazine lesbien. Quant au contenu, si certains dossiers restent des sujets de société : « Homoparentalité, elles témoignent<sup>510</sup> », « Société : Mariées en 2013 ?<sup>511</sup> » « Coming out, travail, milieu, enfants... Comment vivent les lesbiennes aujourd'hui ?<sup>512</sup> », le reste des rubriques rappelle les codes de la presse féminine généraliste : un courrier du cœur intitulé « Questions à la Musette », des tests : « En 2012, qui fera battre votre cœur<sup>513</sup> », une rubrique shopping, une chronique satirique<sup>514</sup>, des interviews de célébrités, des conseils sur la sexualité, etc. *La Dixième Muse* est alors aux antipodes de *Lesbia Magazine* et s'adresse directement au cœur de cible délaissé par *Lesbia Magazine*.



Illustration 23 : couverture *Lesbia Magazine*, n°54, janvier/février 2012. ©Jade Almeida



Illustration 24 : couverture *Muse & out*, n°60, janvier/février 2013. Jade Almeida

Lors d'une interview donnée à *Radio France Inter*<sup>515</sup> en 2004, Jacqueline Pasquier est

510 *La Dixième Muse*, n°57, juillet/aout 2012, p.50

511 *La Dixième Muse*, n°58, septembre/octobre 2012, p.52

512 *La Dixième Muse* n°55, mars/avril 2012, p.50

513 *La Dixième muse*, n°54, janvier/février 2012, p.58

514 *Tranche de filles*, chronique rédigée tous les mois par Happyk.

515 Jacqueline PASQUIER dans *Radio France Inter*, *Les médias homosexuels en France 2e partie*, diffusée

interpellée par la journaliste sur « la vocation de *Lesbia* de ne pas être un journal grand public <sup>516</sup>». Le magazine est en effet décrit selon ses sources comme « austère dans le choix des articles et dans la mise en page <sup>517</sup>», clairement dans un souci de séduction du lectorat de plus de 35ans. Ce à quoi Jacqueline Pasquier répond : « Je suis désolée mais à 20 ans statistiquement elles regardent les images ». Ce manque de considération envers le jeune lectorat se ressent notamment dans la réception de la revue. À la question « Lisez-vous régulièrement *Lesbia Magazine* ? », une lectrice répond : « Pas du tout. C'est un magazine un peu vieillot et franchement d'intellos. Je préfère *La Dixième Muse*, c'est plus mon époque<sup>518</sup> ». Plusieurs lectrices vont ainsi son sens :

*Pas du tout, parce qu'il est très vieillot, et qu'il ne m'a pas du tout épanouie en tant que lesbienne. Bien au contraire. C'est de la presse faite avec trois bouts de ficelle et du coup c'est pas très valorisant de se dire : « en tant que lesbienne, mon magazine c'est ça », je ne le lis plus.*

*Au départ, j'étais abonnée à *Lesbia Magazine*, mais je trouve que leur magazine est trop intello, trop austère donc j'ai arrêté mon abonnement et aujourd'hui, je feuillette avec plaisir *La Dixième Muse*. Je trouve que les articles sont variés et il est très agréable à lire et à relire.<sup>519</sup>*

*Je me suis abonnée un an à *Lesbia*, plus pour apporter mon support actif à la presse lesbienne qu'autre chose parce que je trouve le magazine un brin élitiste. J'achète *La Dixième Muse* quand j'y pense et qu'il est dans le marchand de journaux où je me trouve et j'achète *Curve* quand je suis sur Paris, car en province..... mais je vais peut-être m'abonner.<sup>520</sup>*

Une de nos interviewées se souvient même du mensuel comme un témoignage d'une époque

---

le 03 janvier 2004, à 16h40, 20 mn

516 *Ibid*

517 *Ibid*

518 Réponse à notre questionnaire diffusé en ligne, archives personnelles.

519 Valedanie, *Univers-L* (forum), [En ligne], URL : <http://www.univers-l.com/forum2/viewtopic.php?f=15&t=291&start=20>. Consulté le 18 février 2011.

520 Iark, *Univers-L* (forum), [En ligne], URL : <http://www.univers-l.com/forum2/viewtopic.php?f=15&t=291&start=20>. Consulté le 18 février 2011.

désormais révolue :

*Je l'ai trouvé important quand même, parce que pour moi c'est... disons que le magazine était peut-être un peu en décalage avec ce qu'on vit aujourd'hui, avec ce que JE vis aujourd'hui. Par exemple Diva ou Curve vont vraiment aborder les questions qui pour moi sont actuelles contrairement à Lesbia Magazine. Mais j'ai trouvé que c'était nécessaire quand même de temps en temps (de lire) certains numéros. De juste me faire un peu une culture quoi, quelque part, de me faire une culture de comment les problématiques de la communauté lesbienne, (...) ont évolués, comment ces problématiques-là ont évolués, quelles questions il y a... (...) à un moment donné dans l'histoire il a fallu s'engager radicalement et bon c'est important de savoir comme ça à été à ce moment-là, pour comprendre un peu où on en est aujourd'hui.<sup>521</sup>*

Un avis donc partagé par les répondantes de notre enquête, à la question : « À quel type de lectorat était destiné selon vous *Lesbia Magazine* ? » elles répondent : « Génération qui avait 30 ans dans les années 1980 à 1990 maximum, ayant besoin de retrouver des femmes avec les mêmes convictions, femmes avant tout intéressées par le militantisme radical et une forme assez nostalgique de la lesbienne politique », « Classe sociale plutôt aisée, plutôt 35-55 ans, femme en couple assez tranquille dans ses pantoufles, pas trop radicale », « les personnes qui m'ont parlé de *Lesbia* étaient très différentes les unes des autres : “générationnellement” (35, 42, 58 ans), socialement (une cadre, une sans-emploi, une hôtesse d'accueil), par contre, je ne sais pas si cela compte dans votre recherche, elles étaient toutes blanches. » Ce type de reproches est également adressé au magazine par le courrier des lectrices :

*Je soutiens l'avis de Georgie D. dans sa lettre publiée dans le mensuel de janvier le magazine manque de chaleur et de séduction (...) je me suis récemment abonnée, et quoiqu'en général satisfaite de beaucoup d'articles utiles et intéressants, je trouve le style et le contenu de Lesbia quelque peu intimidants, et évidemment ciblés vers un marché élitiste et plutôt intellectuel<sup>522</sup>.*

Jacqueline Pasquier, lors de la conférence donnée sur la presse gay et lesbienne en 2003, déclare à

---

521 Johan, (interview), archives personnelles.

522 *Lesbia Magazine*, février 1995, n°135, p.40

ce sujet : « Nous avons une réputation d'intellos, m'enfin bon... il est vrai qu'il faut être intello pour savoir lire<sup>523</sup> ». Une boutade qui trahit une nette volonté de conserver la ligne éditoriale à l'image de ce que le magazine propose depuis son arrivée comme rédactrice en chef. Cette visée est symbolisée notamment par le maintien de la non-mixité au sein du comité.

### 3.3 La mixité : un symbole du divorce consommé

Nous avons noté une recrudescence d'articles traitant de la mixité. En 2009<sup>524</sup> et en 2012 deux éditoriaux sont publiés sur « l'éternel débat » qui offrent à la fois une tribune pour les défendantes de l'ouverture aux hommes, et le contre-argumentaire des opposantes, soutenues par le comité de *Lesbia Magazine*.

*La non-mixité est l'une des conditions incontournables de l'indépendance de pensée des femmes. Je pense à un slogan de mai 68 sur les murs de la chapelle de la Sorbonne : « Comment peut-on penser librement à l'ombre d'une chapelle ? » que je transforme en : « Comment peut-on penser femme à l'ombre des hommes ? » « Comment peut-on penser lesbien à l'ombre des gays ?<sup>525</sup> »*

Ce retour du débat au sein du magazine est la preuve des critiques auxquelles sont soumises les institutions maintenant ce choix d'exclusion. S'il n'est pas question pour le comité de remettre en compte sa position, les articles sont publiés afin de défendre leur point de vue et rappeler à son lectorat les raisons de son engagement.

*Quel+ [sic] les hommes, les échanges avec eux, dans une pratique militante ou non, apportent-ils à la pensée lesbienne ? Autrement dit, à quoi **nous** servent-ils ? En quoi*

---

523 Jacqueline PASQUIER ,Hélène DE MONFERRAND, Renand BENYAMINA , 1967-2008, *la presse gay et lesbienne*, 0 :44 mn, [en ligne] sans date de mise en ligne. URL : <http://www.bm-lyon.fr/spip.php> ?. Consulté le 11 novembre 2011.

524 Christine le DOARE, Brigitte BOUCHERONNE, « « Mixité bien pensée » ou non mixité ? », *Lesbia Magazine*, n°289, avril 2009, p.20- 22.

525 Christine le DOARE, « De la mixité dans les mouvements LGBT », *Lesbia Magazine*, n°319, janvier 2012, p.14 à 18.

*enrichissent-ils la pensée lesbienne ? Qu'inventent-ils pour les lesbiennes que les lesbiennes n'aient pas inventé ? RIEN*<sup>526</sup>.

L'article intitulé « 'Mixité bien pensée' ou non mixité ? » publié en 2009 semble comporter les deux points de vue sur la question : deux intervenantes (une pro mixité et une opposante) ont la possibilité de plaider leur cause à tour de rôle. C'est ainsi Christine Doaré qui argumente en faveur de la mixité face à Brigitte Boucheronne qui défend l'exclusion. Il faut toutefois souligner que Christine Dorée est alors présidente du centre L.G.B.T. de Paris, un lieu très critiqué au sein de *Lesbia Magazine* pour la prépondérance des gays sur les lesbiennes (les tenantes des archives lesbiennes ont combattu notamment l'idée de leur installation au centre, pour lui préférer la *Maison des Femmes*). Le point de vue en faveur de l'ouverture aux hommes est donc non seulement représenté par un élément extérieur au comité de *Lesbia Magazine*, mais en plus par la directrice d'un lieu qui ne fait pas l'unanimité auprès de la communauté lesbienne. Lui est opposée Brigitte Boucheronne co-fondatrice de Bagdam Café, établissement associatif lesbien très prisé entièrement non-mixte. Cette directrice est également une habituée des locaux de *Lesbia Magazine* puisqu'elle a publié en 2005 une série d'articles sur l'histoire des lesbiennes. Étant une rédactrice occasionnelle de la revue, elle représente donc bien l'avis du comité de rédaction qui conclut l'article sur son point de vue.

Le maintien de la non-mixité se fait pourtant au détriment des attentes du lectorat. L'enquête du M.I.E.L démontre notamment que la majorité de la communauté lesbienne souhaite désormais « faire part du monde hétérosexuel » par le biais d'actions militantes mixtes, mais également de relations amicales. Nous notons ainsi le succès des soirées *Wet For Me*<sup>527</sup> organisées par le collectif *Barbi(e)turix*<sup>528</sup> qui rassemblent à chaque événement près de 1500 personnes<sup>529</sup>. Hors ces soirées ne sont pas mixtes car selon Rag : « La visibilité, ça passe par le fait d'aller vers l'autre<sup>530</sup> ». Dans son article paru sur le site du collectif, la rédactrice reprend :

526 Brigitte BOUCHERONNE « « Mixité bien pensée » ou non mixité ? », *Lesbia Magazine*, n°289, avril 2009, p.20.

527 Soirée non-mixte LGBT organisée par le collectif *Barbieturix*.

528 Collectif lesbien français qui a lancé un fanzine du même nom en 2005 puis des soirées mixtes à partir de 2006.

529 Rag, « La mixité et le culbing », dans *Barbieturix.com* [en ligne], mis en ligne le 08 mars 2014. URL : <http://www.barbieturix.com/2014/03/08/edito-fanzine-17-le-8-mars-la-mixite-et-le-clubbing/>. Consulté le 21 novembre 2013.

530 *Ibid*

*Depuis que notre collectif organise des soirées, nous avons été confrontées à la question de la mixité. Barbi(e)turix s'est toujours exprimée en faveur d'une ouverture, d'un mélange, pour ne pas rester dans l'entre-soi lesbien (...) Car oui Messieurs, cette soirée se veut un espace privilégié pour les lesbiennes et les femmes. Parce que la société ne nous permet pas encore de disposer de la rue, de l'espace ou du dancefloor, de façon égalitaire. Alors, amis garçons, faites-nous oublier que vous êtes la première moitié de l'humanité, le combat se joue aussi avec vous.<sup>531</sup>*

La mixité est donc un débat qui refait régulièrement surface au sein de la communauté. Depuis le début des années 2000 toutefois, la question est singularisée par la scission générationnelle. Les opposantes à l'inclusion masculine sont majoritairement représentées par des femmes issues du militantisme féministe et L.G.B.T. de la génération précédente, tandis que les sondages auprès de la jeunesse lesbienne confirme une envie de partage dans la mixité. L'absence de renouvellement au niveau de la direction de *Lesbia Magazine* a ainsi freiné la passation générationnelle, ce qui a mené à l'arrêt du magazine.

*La particularité d'un mensuel lesbien est non seulement dans ses informations où doivent se retrouver tous les intérêts de sa communauté, mais aussi dans sa capacité à suivre toutes les interrogations de ses lectrices : culturelles, quotidiennes... Il est déjà difficile d'écrire pour une population aussi diverse et plurielle que la nôtre, dont nous ne connaissons à vrai dire que peu de choses, si ce n'est notre propre expérience. Si en plus notre expérience nous coupe de la vie réelle de celles qui nous lisent, alors autant cultiver notre jardin.<sup>532</sup>*

En décembre 1991 Christiane Jouve, lors d'une interview donnée pour le centième numéro de *Lesbia*, explique que selon elle le mensuel pourrait durer plusieurs décennies, tant qu'il remplit son rôle :

*Je pense que ça peut durer tant qu'il aura son utilité, à partir du moment où la communauté lesbienne ne fournira plus des personnes qui auront l'étoffe et l'envie de faire un journal comme *Lesbia* c'est que la communauté lesbienne n'en aura plus besoin ou ne le méritera*

---

531 *Ibid*

532 Catherine GONNARD, *Lesbia Magazine*, n°147, mars 1996, p.26

*plus. On trouve des gens pour assurer la relève si on doit continuer, sinon on ne trouvera personne et ce sera « basta ».*<sup>533</sup>

Les propos sont intéressants à souligner dans la mesure où le magazine s'arrête effectivement sans réaction de la part de la communauté lesbienne. Interrogée à ce sujet, Catherine Gonnard explique qu'un telle fin était à prévoir pour une revue qui, selon elle, n'avait plus de raisons d'être :

*Si tu veux il y a pas conscience de ce que ça a été, d'abord parce que la fin n'est pas faite par les mêmes qui ont fait le début : Christiane Jouve et Catherine Marjollet. Nous on avait une emprise dans la communauté, on connaissait les gens, etc. Après non, elles n'étaient pas autant dans la communauté, encore moins mixte. Donc du coup elles n'ont plus de relais derrière, elles connaissent pas les mêmes gens. Au moment où tu vas arrêter quelque chose comme Lesbia, tu vas l'écrire pour le dire, et puis tu vas expliquer, mais ça c'est si tu te sens dans un truc communautaire<sup>534</sup>. Sans l'avoir lu mais pour en avoir discuté avec les filles qui avaient voté contre moi, mais qui après l'ont regretté, en définitif elles (les rédactrices de Lesbia) n'étaient plus dans un projet communautaire. Elles étaient plus dans une histoire à elles. Si t'es dans un projet communautaire tu dois avoir des emprises, essayer de comprendre ce qui se passe autour de toi. Là l'âge, disons... elles se sont écartées, de ce projet. Moi je trouve que c'est normal que le projet il meure. C'est normal. C'était bien. C'était une aventure de 30 ans, le projet à un moment soit on arrive à trouver une nouvelle formule complète, soit il s'arrête parce qu'il correspond plus aux autres. (...) Au moment où il disparaît, il disparaît justement parce qu'il n'a plus de sens. On peut avoir le regret d'une aventure mais c'est vrai que quelque part à un moment tu corresponds plus à rien. Il ne faut pas pleurer un truc qui n'avait plus de sens parce que son sens profond c'était pas le journal, mais le lien qu'il crée.*<sup>535</sup>

Le manque de renouvellement générationnel au sein du comité ainsi que l'absence d'évolution de la ligne éditoriale qui ne répond plus à un lectorat dont les attentes se sont modifiées

---

533 Christiane JOUVE dans Catherine GONNARD, « Demandez le journal », *Lesbia Magazine*, n°100, décembre 1991, p.19.

534 Nous faisons remarquer à ce propos que les abonnées de la revue, au moment de son arrêt, n'ont pas été prévenues de la cessation d'activité de *Lesbia Magazine*. Il n'y a pas eu de remboursement au pro-rata des frais d'abonnements et les courriers à ce sujet envoyés sont restés sans réponse.

535 Catherine GONNARD, (interview), archives personnelles.

avec le temps mènent peu à peu *Lesbia Magazine* à s'éloigner de son rôle d'accompagnement que décrivait Catherine Gonnard, jusqu'à finalement s'arrêter en 2012.

## Conclusion

Les travaux concernant les homosexualités s'inscrivent dans un champ de recherche en pleine évolution dû à l'engouement récent pour la notion du *Genre*. Comme nous avons pu le voir, en contextualisant notre objet d'étude, de nombreuses publications ont été réalisées durant ces deux dernières décennies. Néanmoins, nous déplorons encore bien trop d'axes et de terrains de recherche laissés dans le noir. Si les sociologues et les historiens se penchent toujours plus activement sur la question gay, des sujets d'études tels que la bisexualité et l'homosexualité féminine sont malgré tout laissés de côté, ou happés par la problématique masculine dominante. Notre choix d'analyser un périodique tel que *Lesbia Magazine* vise donc modestement à renseigner nos connaissances sur la communauté lesbienne. Nous avons eu en effet la chance, au travers de ce mensuel, d'avoir accès à une source de premier plan de l'évolution de la minorité depuis les années 1980 (date à laquelle les mouvements lesbiens ont recherché l'autonomisation).

La construction identitaire de la communauté lesbienne se réalise dans l'émergence de la marginalité. C'est une histoire profondément marquée par la relation féminisme/lesbianisme, mais aussi par les luttes pour l'égalité des sexes. Cet axe d'analyse est central dans notre approche de *Lesbia Magazine*. La création du mensuel, en 1982, se fait dans un contexte d'émulation, ce sont les premières revendications autonomes des groupes lesbiens en opposition avec les féministes et les mouvements gays. Notre périodique est la transcription sous forme papier de cette recherche d'indépendance, de cette volonté de s'approprier un espace discursif et ainsi de créer et contrôler les représentations de l'homosexualité féminine. Néanmoins, les premières rédactrices au cœur du projet sont issues d'un milieu féministe, ce qui imprègne durablement la ligne éditoriale de *Lesbia Magazine*. La revue oscille ainsi entre journal militant, mais présenté comme apolitique, et une revue de vie culturelle. La première volonté du comité est de s'adresser à toutes lesbiennes et de les rendre visibles.

La création de *Lesbia Magazine*, tout comme le développement du militantisme lesbien, s'est ainsi réalisé en rapport avec l'invisibilité, autre axe majeur de notre étude. Afin d'analyser la réception et l'impact d'un média communautaire tel que notre revue, il nous faut prendre en compte le poids de l'invisibilité sociale sur l'existence des lesbiennes. Divers travaux comme ceux d'Anne Revillard ou encore de Natacha Chetcuti ont mis en avant l'absence de visibilité des lesbiennes. La construction identitaire individuelle se heurte ainsi à cette forme de censure par le silence, tandis que les revendications collectives sont rendues mal aisées par l'absence de reconnaissance. La production de notre magazine lesbien est donc modelée par ce poids. Il y a une volonté de rendre visibles les lesbiennes entre elles, mais aussi de les rendre visibles au plus grand nombre. *Lesbia Magazine*, en tant qu'unique organe de presse à destination de la communauté ayant survécu aux années 1980, devient peu à peu un socle de référence pour la minorité. Les catégories comme les « Petites annonces », mais aussi les courriers des lectrices, « l'Agenda » et « la Revue de presse », deviennent des vecteurs d'union entre les individus. Comme le précise Catherine Gonnard, les rédactrices du mensuel deviennent des passeuses de liens : elles fournissent aux femmes le moyen d'être en contact les unes avec les autres et de se rencontrer lors de soirées et des événements relayés par la revue.

En plus de permettre la création et le maintien d'un réseau lesbien, *Lesbia Magazine* offre à son lectorat un modèle auquel s'identifier à une époque où l'image de l'homosexualité féminine était extrêmement rare dans le service public. À tel point que notre mensuel possède l'exclusivité du genre sur près de vingt ans de publication. Ce modèle, s'il a le mérite d'exister, présente néanmoins des limites, car il se veut universaliste mais s'avère finalement restrictif. La diversité n'est pas représentée au sein de *Lesbia Magazine*, mais cela n'empêche pas notre périodique d'incarner un pilier pour la communauté dans les années 1990 et d'atteindre une production de 10 000 tirages par mois dans les années 2000. Nous considérons sur ce point, à partir de l'exemple de notre revue, que les médias communautaires ont donc un impact sur la construction du lien communautaire et sur la revendication culturelle. Ce point est notamment visible par la prédominance d'articles traitant de l'histoire ou encore des mythes dans la ligne éditoriale. Ce type de contenu est édité afin d'enraciner la communauté et donc de légitimer son existence. Il permet également d'alimenter l'image d'une culture et de référents communs aux individus. Il s'agit de créer et d'alimenter un imaginaire identitaire lesbien.

En faisant le bilan de la trajectoire de notre mensuel, nous avons mis en avant la période

1995 comme le climax du magazine. Avec les premières scissions autour du bénévolat, puis le départ de Catherine Gonnard, *Lesbia Magazine* entame sa période de chute. À partir des années 2000, les modèles lesbiens se multiplient et surtout se diversifient (en particulier à destination de la nouvelle génération) via le développement des nouvelles technologies. La figure de la lesbienne proposée par *Lesbia Magazine* est désormais concurrencée par de nouvelles représentations de l'homosexualité féminine : c'est le cas notamment avec le phénomène de la *lesbienne chic* dans le milieu de la publicité, puis de la *lipstick* qui sera médiatisée par les produits du divertissement. Non seulement *Lesbia Magazine* ne possède plus l'avantage d'être le seul vecteur de médiatisation à l'intention de la communauté, mais surtout les rédactrices ne s'accordent pas sur la disparité des représentations de l'homosexualité. La ligne éditoriale, loin de se renouveler avec son lectorat, se centralise sur les problématiques héritées du militantisme féministe des années 1980.

Le magazine ne s'inscrit donc plus dans ce que l'on peut nommer une logique de « co-discours » entre les médias et la société. Si du début des années 1980 aux années 1990, la lesbienne est représentée de manière masculine voire stéréotypée (la *butch*, la 'camionneuse') pour le discours commun et les rares productions qui proposent un personnage de ce type (*Gazon Maudit*<sup>536</sup> par exemple), ce n'est plus le cas à partir des années 2000 où l'image de la *lipstick* est privilégiée. Non seulement *Lesbia Magazine* ne s'inscrit plus dans une « co-construction » de l'image lesbienne, mais il perd de plus son statut de médias unique puisque une autre revue voit le jour (*La Dixième Muse*) et l'arrivée d'internet introduit de nouvelles formes d'interactions (blogs, forums, réseaux sociaux et sites internet spécialisés). Ces nouveaux modèles émergents nous permettent d'identifier très rapidement le manque d'adaptation dont a souffert le périodique. *Lesbia Magazine* n'a pas su évoluer avec son lectorat, ni répondre à ses exigences. Face aux diverses critiques reçues, les rédactrices préfèrent maintenir la ligne éditoriale en remettant en cause les formes d'engagements de la nouvelle génération. Le manque d'investissement sur le web, ainsi que l'absence de renouvellement à la direction de la revue, finissent de creuser l'écart entre la politique de *Lesbia Magazine* et la nouvelle génération de lectrices. Ainsi, si la revue est tout d'abord créée afin de rendre visible la communauté lesbienne, et de fabriquer du lien entre les individus, en 2012 ses fonctions ne trouvent plus de sens pour la nouvelle génération qui se détourne du magazine.

Analyser *Lesbia Magazine* nous a ainsi permis de mener une réflexion sur la communauté lesbienne, sur les stratégies mises en place pour se constituer en tant que collectivité, sur le

---

536 Josiane BALASKO, *Gazon Maudit*, France, 1995, 104mn.

développement d'une auto-désignation, mais également sur la production de contre-discours et sur l'intérêt d'une reconnaissance sociale. Notre objectif a été de souligner l'importance de médias communautaires dans le cheminement collectif. Nous avons conscience de ne pas avoir circonscrit toutes les problématiques soulevées par notre propos, et nous souhaitons en ce sens que ce travail soit repris, pourquoi pas continué, discuté ou enrichi par d'autres recherches. Nous espérons néanmoins avoir contribué à une certaine avancée des connaissances et de l'intérêt porté sur la communauté lesbienne. Et à titre personnel nous souhaitons conclure ce travail par la citation de Nicole Brossard : « Une lesbienne qui ne réinvente pas le monde est une lesbienne en voie de disparition<sup>537</sup> »

---

537 Slogan lancé par l'écrivaine Nicole Brossard

## ANNEXE n°1 :

Entretien Johan

*Est-ce que tu peux te présenter ?*

Johan, 24 ans, lesbienne et mon style et ma personnalité je dirais plus butch.

*Butch ?*

Pour moi, déjà par opposition à *fem* je ne suis pas une lesbienne féminine. Je ne suis déjà pas féminine tout court. Je ne partage pas certains codes qui sont généralement attribués aux femmes. Aux femmes que je dirais féminines, qui rentrent dans ce champs-là. Après... c'est pas qu'une *butch* est forcément attirée par une *fem*, il y a des *butchs* qui sont attirées par des *butchs* mais pour moi-même je me considère comme garçon manqué.

*Est-ce que tu lis ou lisais des magazines lesbiens ?*

Oui.

*Tu peux m'en citer ?*

Forcément la presse française ?

*Non, ce que tu as eu en mains.*

Donc forcément écrit, pas internet ? Surtout *Diva*, *Curve*, énormément, *La dixième Muse* (plus numérique). Et j'ai pu avoir quelques numéros de *Lesbia Magazine* mais c'était après la fin je crois.

*À quel âge as-tu commencé à rechercher ces magazines environ et pourquoi ?*

Je dirais... si on prend en compte le fait que j'y ai pas eu accès tout de suite... on va dire à partir de 15... 15/16 ans.

*Si tu avais pu y avoir accès plus tôt...*

Ouais j'en aurais acheté plus tôt, oui. Pourquoi ? Ben parce qu'il y a un moment où... quand on s'identifie... quand on sent déjà sa différence par rapport... ben par rapport à tout ce qui nous entoure on a juste besoin parfois de comprendre, tout simplement, et de voir qu'il y a d'autres personnes comme nous. Et puis... après aussi, chemin faisant... plus je me suis assumée moi-même, plus j'ai eu besoin tout simplement parfois de me voir dans ce que je lisais, ouais voilà de trouver des magazines qui parlaient de moi.<sup>538</sup>

*Est-ce que tu es militante ?*

Militante ? Oui, dans la vie de tous les jours je préfère dire. Dans la vie de tous les jours parce que je n'appartiens pas à des partis ou associations. Mais dans la vie de tous les jours j'assiste à des événements, ben par exemple le festival *Elles Résistent* auquel j'ai pris part en tant qu'artiste. J'essaye au maximum dans mon mode de vie de transmettre des valeurs et de les respecter bien sûre.

*Dans tes valeurs tu te considères engagée mais tu participes à des actions isolées ? Ce sera pas à long terme.*

Je fais surtout des actions ponctuelles. Mais dans ma vie de tous les jours je milite.

*On va parler un peu plus de Lesbia si tu arrives à te souvenir de tes lectures ? Il s'est arrêté en 2012. Est-ce que tu te reconnaissais dans Lesbia Magazine par exemple ? Est-ce que c'était le magazine qui répondait à tes envies ?*

Je l'ai trouvé important quand même, parce que pour moi c'est... disons que le magazine était peut-être un peu en décalage avec ce qu'on vit aujourd'hui, avec ce que JE vis aujourd'hui. Par exemple *Diva* ou *Curve* vont vraiment aborder les questions qui pour moi

sont actuelles contrairement à *Lesbia Magazine*. Mais j'ai trouvé que c'était nécessaire quand même de temps en temps (de le lire) certains numéros. De juste me faire un peu une culture quoi, quelque part, de me faire une culture de comment les problématiques de la communauté lesbienne, ont évolués comment ces problématiques-là ont évolué qu e l l e s questions il y a... à un moment donné dans l'histoire il a fallut s'engager radicalement et bon c'est important de savoir comment ça a été à ce moment-là, pour comprendre un peu où on en est aujourd'hui.

*Est-ce que ça signifie que tu lisais plus Lesbia dans une optique de compréhension de la communauté ?*

Ouais. Aussi... oui, oui mais aussi parce que ça m'intriguait d'un point de vue idéologique, on va dire. Voilà, parce qu'il y a des idées dans lesquelles je me retrouve, toujours aujourd'hui, mais je dirais pas que je lisais ce magazine avec une recherche de réponses immédiates à ma vie d'aujourd'hui tu vois ? Comme je lisais chez *Curve* et *Diva*<sup>539</sup>.

*Donc Lesbia ne te servait pas de modèle ?*

Non. On va dire que le magazine en soit n'a pas été pour moi LE modèle du magazine lesbien par excellence en tout cas pas celui qui me représente quoi.

*Si tu pouvais créer ton type de magazine ? Si on te demandait quel type de magazine tu recherches ? Il serait comment ? Quel type de sujets, catégories, ton...*

Pour moi ce serait un magazine qui est varié dans ses sujets. Je dis pas que l'engagement et le militantisme ne soient pas bien et que parfois ce ne soit pas important qu'on soit un peu plus radicales, disons pour recentrer les luttes. Mais un magazine qui d'une part comme *Lesbia* nous fasse un état des lieux de la question lesbienne tout simplement, d'où on en est aujourd'hui dans la question des droits par exemple, de nos représentations, etc. Mais aussi que ce magazine, il ait des articles simples, tout simples aussi parfois. Des article de vie de tous les jours. Par exemple même si ça me concerne pas directement, je sais que dans *Diva* et *Curve*, surtout *Diva* si je me rappelle bien, il y a pas mal de place laissée à la maternité.

---

539

Magazines anglophones disponibles dans uniquement dans des librairies spécialisées en France ou par abonnement.

Par exemple, même des croisières, c'est dans *Curve* si je me rappelle que j'avais vu, des articles comme des croisières réservées aux lesbiennes. Je sais que ça peut faire communautaire, les gens vont tout de suite s'alarmer mais parfois on a juste besoin d'espaces d'expression où on est juste nous quoi. Pas forcément mixées aux autres. Je trouve ça pas mal qu'on ait aussi ce magazine qui nous montre où on peut faire communauté, même si on ne le vit pas à 100 % tous les jours mais au moins savoir qu'on a ces espaces-là.

*Donc tu considères que ces médias sont importants ? Même au risque, comme tu l'as dit toi-même, de communautarisme ?*

Bien sûr. Mais pour moi c'est pas un risque le communautarisme en soi. Ça dépend de ce qu'on en fait. Le communautarisme c'est pas... faut pas non plus qu'on le... je sais qu'on est en France donc je sais qu'il y a toujours un problème avec les communautés dès qu'elles sont pas blanches, hétéros et hommes mais voilà pour moi c'est pas un risque le communautarisme, c'est juste qu'on a besoin parfois de se recentrer sur nous-mêmes, même si c'est pour aller vers les autres ou même si c'est pour vivre en plus large communauté après. Tu sais ? Avec d'autres personnes qui sont pas exactement comme nous, mais pour moi c'est important parfois qu'on ait ça, cette communauté. C'est important qu'on puisse se recentrer de temps en temps.

*Est-ce que tu as besoin de cette communauté pour te construire ?*

Oui, bien sûr. Bien sur ! Autant je vais rechercher des espaces d'expression par exemple sur les noirs, sur les femmes noires, afro-féministes notamment, autant j'aurai aussi besoin d'espaces d'expression et de communauté lesbienne, bien évidemment c'est une part de moi. C'est où je me retrouve aussi et où j'ai besoin de sentir qu'il y a d'autres personnes voilà avec qui je partage. Forcément, c'est pas toujours exactement les mêmes problématiques, les mêmes manières de voir parce que voilà on est des individus avant tout, mais c'est important parfois quand même d'avoir des petits sas comme ça autour d'un des aspects de ma personnalité.

*Tu as parlé de communauté noire ?*

Ouais.

*Et de communauté lesbienne ?*

Oui

*Tu as parlé de ces deux communautés de manière séparée, comme si parfois tu es dans une communauté et puis dans l'autre. Est-ce que c'est parce que la communauté lesbienne ne parvient pas à prendre en compte le fait que tu sois une femme noire ? Et vice versa ?*

Parce que ça n'a rien à voir dans la mesure où c'est pas le même angle d'approche du tout. Voilà j'ai été à la Black Pride à Londres, par exemple : oui c'est une pride qui va qui va s'axer autour des questions L.G.B.T. pour les personnes noires et minorités associées. Bien sûr si c'est comme ça, si c'est dans un mouvement comme ça, les deux questions, les deux aspects de ma personnalité peuvent être rassemblés. Après, si c'est juste sur le côté large de la question noire, en soi par exemple, ça va regrouper beaucoup plus de personnes que ma simple personnalité. Tu vois ? Et, généralement ça m'est déjà arrivé de me retrouver avec des noires, genre on discute de l'histoire des noirs et qui se retrouvent particulièrement homophobes. Et inversement aussi des lesbiennes, pour ne parler que des lesbiennes, qui vont avoir une méconnaissance totale des luttes des afro-descendants par exemple, ça dépend vraiment de qui fait communauté en fait.

*Est-ce que dans les médias tels que ceux que tu as pu citer, tu as déjà pu, notamment Lesbia, tu as pu te retrouver en tant que femme noire lesbienne, afro-descendante antillaise ?*

Femme lesbienne ? Oui. Mais femme noire afro-descendante non. La question n'était selon moi pas abordée.

*Est-ce que tu sors souvent au sein de la communauté lesbienne ?*

Pas trop, honnêtement. J'ai des phases. Oui, à des moments mais je dirais pas que je ne suis une fois par semaine dans la communauté lesbienne. À part dans mon couple (rire)

*Est-ce que tu as des amies lesbiennes ?*

Oui.

*Lorsque tu as besoin de sortir dans cette communauté, apparemment c'est plus rare, comment tu prends connaissance de l'existence de lieux lesbiens ?*

En demandant à des amies, le bouche à oreille, par exemple, en étant à un événement avec des amies qui peuvent être lesbiennes aussi, ben par exemple on va à des événements mixtes ou pas forcément des événements axés sur notre orientation sexo-affective mais après on discute, et puis elles vont dire : « tiens tu connais tel lieu ? Ah et tiens tu connais le *So What* ? On peut aller y faire un tour... »

*C'est essentiellement du bouche à oreille ?*

Surtout du bouche à oreille. Je peux entendre parler de lieux aussi notamment sur les médias en ligne, internet. Maintenant *Têtue E* n'a été réduite qu'à une mini page mais avant il y avait *Têtue*, il y a *Barbieturix* il y a beaucoup d'autres sites : *Tasse de Thé* qui peut recommander des choses et je me renseigne. Après j'y vais ou j'y vais pas, mais je sais que ça existe.

*Donc conseils d'amies et internet ?*

Oui.

*Dans quel type de médias selon toi, il y aurait plus de représentations de l'homosexualité féminine ? Et quelque par la plus « juste », s'il y en a une bien sur ?*

Ce serait plus en ligne. Il y a des films aussi même si j'irais pas au cinéma pour les voir, car de toute manière ils ne passent pas au cinéma donc voilà. Oui ce serait plus sur internet, les blogs, les webzines, *Tasse de Thé*, *Jeanne Magazine*, *Dollystud*. Je peux me renseigner sur les films que ces plateformes recommandent, sur les livres, etc. Et là me faire une culture cinématographique. Mais à part les festivals films L.G.B.T....

*Tu parles souvent de « te faire une culture »...*

Oui, c'est important de savoir d'où on vient pour savoir où on va et qui on est. Je me pense pas comme simple individu, surtout que ce n'est pas quelque chose de dur à porter en soi l'homosexualité, mais surtout que la société conventionnelle te le rabâche assez comme ça. J'ai besoin de savoir qu'il y a une histoire, qu'il y a des gens autour, il y a d'autres personnes qui vivent et qu'on avance dans l'histoire.

*Quand on voit la multiplication des personnages lesbiens et gays dans les séries, des séries qui connaissent un grand succès, qui sont diffusés en prime time comme Grey's Anatomy ou Glee, qu'est-ce que tu penses de ces personnages ? Est-ce que tu ty' retrouve ?*

Finalement pas tellement. Juste parce que c'est un personnage lesbien je me dit chouette on nous a fait un clin d'œil. Mais après ça dépend. C'est vraiment que maintenant on représente peut-être plus de lesbiennes à l'écran mais faut pas qu'elles soient pas plaisantes aux hommes non plus, donc t'as l'impression qu'il n'y a que des *lipsticks* à l'écran ! En tant que lesbienne *butch* je me reconnais pas, évidemment. Mais en tant que lesbienne je me dis chouette... ben elle sort avec une fille. Après quand c'est du type *Empire*<sup>540</sup> où de toute manière tu comprends que soit disant c'est une lesbienne mais c'est purement esthétique, ou bien purement sexuel, elle sort avec des gars quand même, c'est rageant de voir qu'on nous représente, en tout cas on prétend nous représenter, mais on nous représente pas nous ! À la rigueur assumez que vous représentez un personnage bi à l'écran soyez honnêtes ... ne présentez pas des personnages lesbiens qui sortent avec des hommes c'est encore plus rageant ! C'est deux fois plus rageant pour moi que de ne pas montrer la communauté !

*Il y a un détournement pour toi ? Pour le regard hétérosexuel ?*

Mais bien sur ! C'est comme dans tout ! Voilà, on va te faire croire que la parfumerie, la mode et tout, présentent des lesbiennes, non ! C'est juste deux fois plus de femmes pour les hommes ! C'est toujours des regards esthétisés pour des hommes ! C'est des femmes qui vont juste s'effleurer un peu, mais de manière assez sensuelle et le gars qui arrive après. C'est soit disant deux femmes qui s'embrassent mais non, c'est une pub où on voit une

---

540

Série américaine mettant en scène personnage lesbien décrit comme lesbien mais qui a des scènes d'amours avec un homme.

femme face à un miroir donc deux fois elle-même esthétisée pour les hommes, sensualisée. On joue en fait de cette image esthétique que peut avoir, non pas la lesbienne mais l'homosexuelle ! Pour moi je fais bien la distinction entre les deux parce que lesbienne c'est le même sexe tout simplement. Pour ça t'as pas forcément besoin d'être lesbienne, il suffit de... voilà d'embrasser une femme quand t'es une femme... C'est tout. On joue un peu trop de cette image et je trouve ça un peu pénible ! Plus rageant que l'absence de représentations !

*Selon toi la sexualité lesbienne est détournée ?*

Mais bien sur ! Bien sur ! C'est ça ! Le problème c'est que même dans la communauté on arrête pas de parler de ma sexualité, ma sexualité. Ce n'est pas JUSTE une sexualité ! C'est aussi des sentiments, c'est pour ça que je dis sexo-affective il y a les sentiments derrière ! C'est pas juste ma sexualité ! Les hétéros ne vont juste parler de leur sexualité quand ils parlent de leur couple dehors pourquoi moi je devrais parler de ma sexualité ? Non, ça ne regarde personne à part moi !. Ce que je fais comprendre c'est qu'il se trouve que je vis avec une femme parce qu'il se trouve que la personne sur qui j'ai flashé, la personne avec qui j'ai envie de partager mes jours c'est une femme et ce que l'on fait en termes de sexualité ça ne regarde pas les gens. Et mettre l'accent constamment comme ça sur la sexualité, que ce soit des lesbiennes, gays, bi, etc.

C'est une forme du voyeurisme, on en met pas chez les hétéros. Et ça c'est non ! C'est sexo-affectif ! On va parler des choix amoureux ou affectives d'hétéros et pour des lesbiennes ou des gays on va toujours dire que ces gens-là c'est une sexualité à part, pourquoi vous parlez de sexualité ? Ça ne regarde pas les gens ! Voilà, et ils mettent l'accent sur une sexualité fantasmée ! Et pour moi ma sexualité n'a pas à être à l'écran, esthétisée pour le regard hétéro non c'est assez rageant ! Et là on peut faire le lien, tout à l'heure tu me posais la question de mon origine ethnique et la question de mon homosexualité. On peut relier les deux sur la manière de se présenter. On ne voit pas que les lesbiennes noires vont se définir d'une manière que les blanches vont pas forcément connaître et inversement. Et quand tu vois les termes qui sont repris et véhiculés dans une culture, quand tu regardes ces termes qui divergent, tu vois que *butch* et *fems* se sont développés beaucoup et finalement tu vois où est la dominance culturelle.

Tu sais qu'il y a une différence entre *dolly*, *stud*, *fem* et *butch* ? En tout cas, à l'origine ces termes-là : *dolly* et *stud*, ils sont principalement utilisés dans la communauté lesbienne afro descendante. Au départ surtout aux États-Unis. C'est des termes anglais, mais ils sont un peu repris maintenant, mais ils commencent juste à être visible si tu veux au niveau français parce que, bon voilà il y a une sorte de visibilité maintenant de ces termes allez savoir pourquoi. (...) Quand on était au centre L.G.B.T. parisien, toutes les lesbiennes blanches de la salle ont été surprises en disant « oui mais on est perdus, on sait pas ce que ça veut dire, il y a de nouveaux termes, *dolly*, *stud* » ça me surprend pas qu'elles le sachent pas, parce que ce sont des termes qui sont utilisés entre des lesbiennes afro descendantes pour se définir !

Fin de l'entretien

**Annexe n°2**, questionnaire diffusé sur internet :

Ce questionnaire a pour visée d'enrichir un travail universitaire que je mène sur la question. En aucun cas les réponses accordées ne seront utilisées hors du contexte purement universitaire.

**\*Obligatoire**

**Vous décrivez-vous avant tout comme : \***

- Une femme
- Un homme
- Autre

**Âge : \***

**Département de résidence : \***

**Connaissez-vous des magazines papiers gays ? Si oui, lesquels ?**

**Comment avez-vous eu connaissance de ces magazines ?**

- Par le bouche à oreille
- Par la publicité
- Dans un kiosque
- A la bibliothèque
- Autre :

**Connaissez-vous des magazines papiers lesbiens ? Si oui, lesquels ?**

**Comment avez-vous eu connaissance de ces magazines ?**

- Par le bouche à oreille
- Par la publicité
- Dans un kiosque
- A la bibliothèque
- Autre :

**Êtes-vous abonné(e) ou lecteur/lectrice régulier(ère) de certains des magazines cités ? Si oui, précisez lesquels :**

**Depuis combien de temps en êtes-vous lecteur/lectrice ?**

**Qu'est-ce qui vous a attiré en particulier dans ces types de magazines ?**

Quels types de sujets, articles, chroniques vous attendez-vous à trouver dans ces magazines ?

Êtes-vous satisfait-e de l'offre en France en termes de magazines gays et lesbiens ?

Connaissez-vous le magazine Lesbia Magazine ? \*

- Oui  
 Non

Pendant combien de bien de temps environ avez-vous lu Lesbia Magazine ?

Où vous procuriez-vous Lesbia Magazine ?

- Kiosque  
 Abonnement  
 Bibliothèque  
 Autre :

Pourquoi avez-vous commencé à lire ce magazine ?

**Le recommandiez-vous souvent autour de vous ? Si oui, pourquoi ?**

**Il y a t-il des sujets qui vous manquaient dans Lesbia Magazine ? Si oui lesquels ?**

**Aviez-vous une chronique préférée ? Si oui laquelle ?**

**Selon vous, à quel type de lectrice était destiné ce magazine ?**

Vous pouvez préciser une tranche âge, une classe sociale, un genre etc ... Faites un type de portrait

**Vous sentiez-vous proche de la ligne éditoriale du magazine ? Selon votre réponse, expliquez pourquoi ?**

**Aviez-vous déjà écrit à Lesbia Magazine dans la chronique petites annonces ou dans le courrier ?**

- Oui
- Non

**Aviez-vous déjà rencontré d'autres femmes grâce à Lesbia Magazine ?**

- Oui
- non

**Selon vous pourquoi Lesbia Magazine s'est arrêté en 2012 ?**

**Avez-vous lu Well Well Well ? Si oui, dites-nous ce que vous en avez pensé :**

**Accepteriez-vous de m'accorder un entretien (strictement anonyme) ? Si oui merci de précisez une adresse mail.**

Annexe n°3, illustrations au dessin

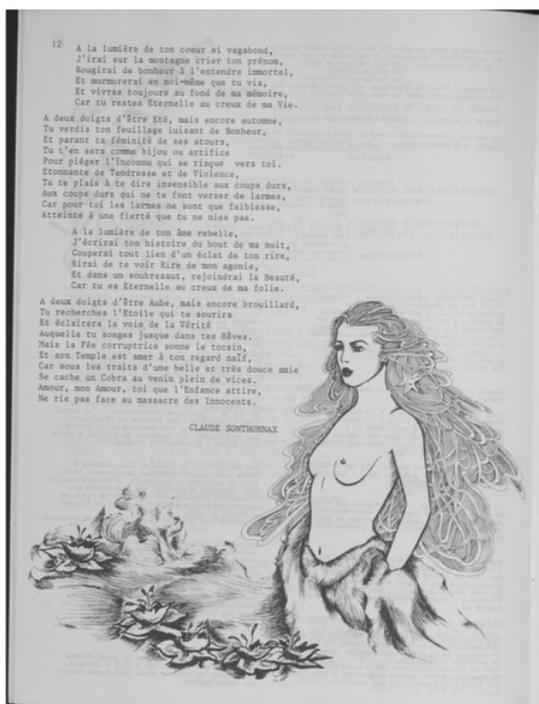


Figure 1, *Lesbia Magazine* n°6, mai 1983, p.12. ©Jade Almeida

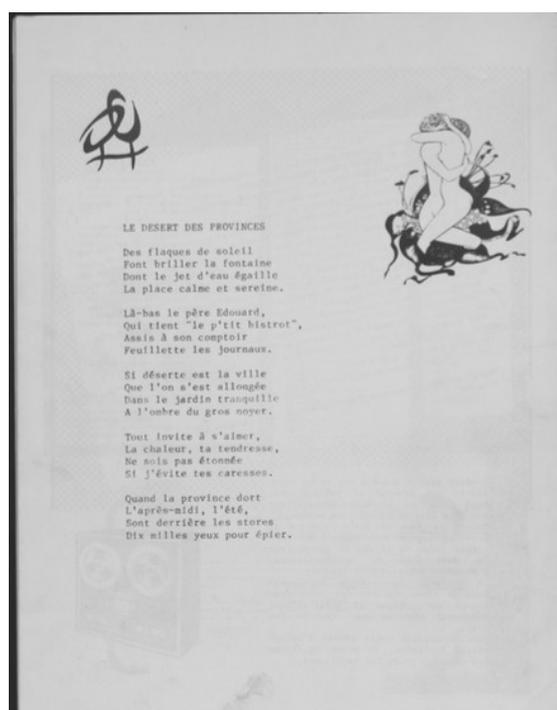


Figure 2, *Lesbia Magazine* n°6, mai 1983, p.16. ©Jade Almeida

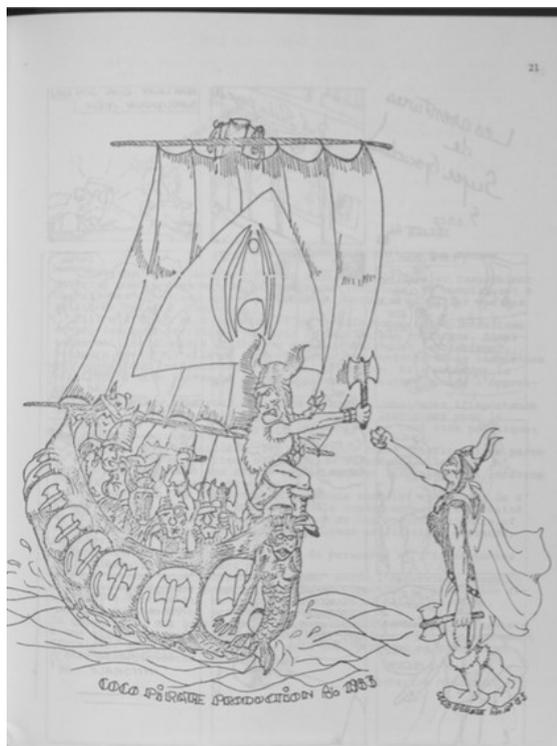


Figure 3, *Lesbia Magazine* n°7, juin 1983, p.11. ©Jade Almeida

**Annexe 4, couple Butch/Fem**



*Fried Green Tomatoes* (1992). ©Lane Moore.



*Bound* (1996). ©Creative Commons







## Table des annexes

Annexe 1 : Entretien Johan, réalisé le 15 mars 2015 (21mn) .....	173
Annexe 2 : Questionnaire diffusé en ligne .....	181
Annexe 3 : illustrations au dessin .....	186
Figure 1 : couverture <i>Lesbia Magazine</i> n°6 .....	186
Figure 2 : <i>Lesbia Magazine</i> n°6, p.16 .....	186
Figure 3 : <i>Lesbia Magazine</i> n°7, p.11 .....	186
Annexe 4 : couple <i>Butch/Fem</i> .....	187
Figure 1 : <i>Fried Green Tomatoes</i> .....	187
Figure 2 : <i>Bound</i> .....	187
Annexe 5 : couverture <i>Lesbia Magazine</i> , n°1 .....	188
Annexe 6 : couverture <i>Lesbia Magazine</i> , n°2, .....	189
Annexe 7 : couverture <i>Lesbia Magazine</i> , n°292 .....	190

## Bibliographie

### Médias

Pierre ALBERT, *La presse française*, Paris, La documentation française, 1998, 192p.

Francis BALLE, *Médias et Sociétés*, Paris, Montchrestien, 1990, 698p.

Clara BAMBERGER et Mariette SINEAU, *Femmes et médias : une image partielle et partielle*, Paris, France, l'Harmattan, DL 2012, 91 p.

Philippe CABIN et Jean-François DORTIER, *La Communication : Etat des savoirs*, s.l., Sciences Humaines, 2011, 476 p.

Jean-Marie CHARON, *La presse magazine*, Paris, Edition La Découverte, 1999, 123p.

Sylvie DEBRAS, 2003, *Lectrices au quotidien : femmes et presse quotidienne, la dissension*, Paris, Budapest Torino l'Harmattan (coll. « Communication et civilisation »), 222 p.

Olivier DONNAT, "La lecture régulière de magazines," *Réseaux*, vol. 105, n°1, janvier 2001, p.191

Susan DRIVER, *Queer Girls and Popular Culture : Reading, Resisting, and Creating Media*, s.l., Peter Lang, 2007, 288 p.

Patrick EVENO, "Les médias sont-ils sexués ?," *Le Temps des médias*, vol. 1, n°1, janvier 2003, p.162

Gilles FEYEL, "Naissance, constitution progressive et épanouissement d'un genre de presse aux limites floues : le magazine," *Réseaux*, vol. 105, n°1, janvier 2001, p.19

David GAUNTLETT, *Media Gender And Identity, an introduction*, Londres Routledge, 2002, 370p.

Eugène HATIN, *Histoire politique et littéraire de la presse en France, avec une introduction historique sur les origines du journal et la bibliographie générale des journaux depuis leur origine*, Paris, Poulet-Malassis, 1861, 475p.

Stéphane HOEBEKE, *Sexe et stéréotypes dans les médias*, Paris, l'Harmattan, 2008, 307p.

Jean-Noël JEANNENEY, *Une histoire des médias : des origines à nos jours*, Paris, Editions du Seuil, 1998, 374p.

Liliane KANDEL, "Journaux en mouvement : la presse féministe aujourd'hui," *Questions femmes*,

n°7, février 1980, p.15-45.

Jean LOHISSE, 2009, *La communication : De la transmission à la relation*, s.l., De Boeck Supérieur, 276 p.

Anne-Marie LUGAN, *La presse féminine, fonction idéologique*, Paris, F. Maspero, 1978, 247p.

Erik NEVEU, "Media, mouvements sociaux, espace public", *Réseaux*, vol. 17, n°98, janvier 1999, p.17-85.

Guillaume PINSON, "La femme masculinisée dans la presse mondaine française de la Belle Époque," *CLIO. Histoire, femmes et sociétés*, n° 30, décembre 2009, p. 211-230.

Rémi RIEFFEL, *Que sont les médias ? Pratiques, identités, influences*, Paris, Gallimard, 2005, 539p.

Marie-Ève THERENTY, 2009, « Pour une histoire genrée des médias », *Questions de communication*, 1 juillet 2009, n° 15, p. 247-260.

Georges WEILL, *Le Journal, origines, évolution et rôle de la presse périodique*, Paris, La Renaissance du livre, 1934, 450p.

### **Histoire culturelle**

Evelyne COHEN, Pascale GOETSCHER, Martin LAURENT, Pascal ORY (dir.), *Dix ans d'histoire culturelle*, Presses de l'enssib, 2011, 314p.

Olivier DONNAT, *Les pratiques culturelles des françaiseS à l'ère numérique : enquête 2008*, Paris, La Découverte : Ministère de la culture et de la communication, 2009, 282p.

Dominique KALIFA, *La Culture de masse en France*, Paris, La Découverte « Col. Repères », 2001, 122p.

Pascal ORY, *L'histoire culturelle*, PUF, 2011[2004], 127p.

### **Histoire des femmes et Féminisme**

Laure ADLER, *À l'aube du féminisme : les premières journalistes : (1830-1850)*, Paris, Payot,

1979, 231p.

Corinne APP, Anne-Marie FAURE-FRAISSE, Béatrice FRAENKEL, *40 ans de slogans féministes : 1970/2010*, 2011, 243p.

Claire BLANDIN et Cécile MEADEL(eds.), *Le Temps des médias*, ISSN 1764-2507. *La cause des femmes*, Paris, France, Nouveau Monde, 2009, 292 p.

Christine BARD, *Les filles de Marianne : histoire des féministes : 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995, 528p.

Sylvie CHAPERON, *Les années Beauvoir : 1945-1970*, Paris, Fayard, 2000, 430p.

Sébastien CHAUVIN, « Les aventures d'une « alliance objective ». Quelques moments de la relation entre mouvements homosexuels et mouvements féministes au XXe siècle », *L'Homme et la société*, vol. 158, n°4, avril 2005, p.111

Natacha CHETCUTI, 2009a, « De « On ne naît pas femme » à « On n'est pas femme ». De Simone de Beauvoir à Monique Wittig », *Genre, sexualité & société*, 29 juin 2009, n° 1.

Huguette DAGENAIS, 2012, *L'institutionnalisation des études féministes à l'université du Québec.*, <http://cedref.revues.org/660>, 4 octobre 2012, consulté le 10 octobre 2012.

Emmanuelle DE LESSEPS, « Hétérosexualité et féminisme », *Questions féministes*, 1980, p.7.

Elsa DORLIN, *Sexe, genre et sexualités : introduction à la théorie féministe*, Paris, Presses universitaires de France, 2008, 153p.

Françoise EAUBONNE, *Histoire et actualité du féminisme*, Paris, A. Moreau, 1972, 398p.

Eliane GUBIN (dir.), *Le siècle des féminismes*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2004, 451p.

Colette GUILLAUMIN, *Le corps construit*, (1978), rééd. In Se

Françoise HERITIER, *Masculin-Féminin, II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, O. Jacob, 2012, 441p.

Alban JACQUEMARD (thèse), *Les hommes dans les mouvements féministes français (1870-2010). Sociologie d'un engagement improbable*, sous la direction de LAGRAVE Rose-Marie de Ecole des Hautes Etudes en Science Sociales (EHESS), 2011, 513p.

Diane LAMOUREUX, « De la tragédie à la rébellion : le lesbianisme à travers l'expérience du féminisme radical », *Tumultes*, vol. 21-22, n°2, février 2003, p. 251

\_ Renommer « la » lesbienne ou quand les lesbiennes étaient féministes, dans *Genre, sexualité & société*, <http://gss.revues.org/index635.html>, (13-Nov-2011)

- Claudie LESSELIER, *Crise de la société, féminisme et changement*, Paris, Tierce, 1991, p. 87-103
- Claire MICHARD, *Lesbianisme et féminisme : histoires politiques*, Paris, L'Harmattan, 2003, 314p.
- Lamoureux Diane,
- \_ « Assaut du discours straight et universalisation du point de vue minoritaire dans les essais de Monique Wittig », *Genre, sexualité & société*, 29 juin 2009, n° 1.
- Tania NAVARRO NWAIN, *Féminisme et lesbianisme : où en sont les enjeux ?*, [http://www.sos-sexisme.org/infos/feminisme\\_lesbianisme.htm](http://www.sos-sexisme.org/infos/feminisme_lesbianisme.htm), (21-Oct-2011)
- Michelle PERROT, *Les femmes ou les Silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998, 493 p. et *Une histoire sans les femmes est-elle possible*, Marseilles, Rivages, 1984, 227 p.
- Jean-Claude PIQUARD, *La fabuleuse histoire du clitoris*, St Martin de Londres, H&O, 2013, 188p.
- Gwénola RICORDEAU, 2009, « Sexualités féminines en prison : pratiques, discours et représentations », *Genre, sexualité & société*, 29 juin 2009, n° 1.
- Hélène ROUCH, 2009, « L'Action Thématique Programmée « Recherches sur les femmes et recherches féministes » », *Genre, sexualité & société*, 29 juin 2009, n° 1.
- Françoise THEBAUD, *Ecrire l'histoire des femmes*, Fontenay/Saint Cloud, ENS Editions, 1998, 227p.
- Jane M. USSHER, *Fantasies of femininity*, Londres, Penguin Books, 1997, 519p.
- Frabrice VIRGILI « L'histoire des femmes et l'histoire des genres aujourd'hui », *Vingtième Siècle Revue d'histoire*, 2002/3 no 75, p. 5-14

### **Histoire des Sexualités**

- Philippe ARIES, Georges DUBY, *Amours et Sexualité en Occident* . Paris, Edition du Seuil, 1991,335p. .
- Michel BOZON, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, pp.243-271.
- \_ *Sociologie de la sexualité*, Paris, Nathan, 2002, 127p.
- Sylvie CHAPERON, « L'histoire contemporaine des sexualités en France », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 75, n°3, mars 2002, p.47

Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1926 – 1984. t.1, " *La volonté de savoir*, 1976, 211p.

Xavière GAUTHIER, *Naissance d'une liberté. Contraception, avortement : le grand combat des femmes au Xxe siècle*, Paris, Robert Laffont, 2002, 463p.

Stéphanie KUNERT, 2009, « Femmes et pornographes ? », *Genre, sexualité & société*, 29 juin 2009, n° 1.

Marcela IACUB, *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle ?* Paris, Points, 2007, 157p.

Maryse JASPARD, *La Sexualité en France*, Paris, La Découverte, 1997, 124p.

Henri LERIDON et Michel BOZON, 1993, « Les constructions sociales de la sexualité », *Population*, 1993, vol. 48, n° 5, p. 1173-1195.

Janine MOSSUZ-LAVAU, *Les lois de l'amour : les politiques de la sexualité en France de 1950 à nos jours*, Paris, Payot, 1991, 346p.

Anne-Marie SOHN, *Du premier baiser à l'alcôve : la sexualité des Français au quotidien : 1850-1950*, Paris, Aubier, 1996, 310p.

### **Histoire des Homosexualités**

Actes du colloque international, *Homosexualité et lesbianisme, mythes, mémoires, historiographies*, [colloque organisé par] GREH/CEAQ [Groupe de recherche et d'études sur l'homosexualité et les homosexualités], FMS [Fondation Mémoire des sexualités], ARCL [Archives Cultures et recherches lesbiennes], Lille, Cahiers Gai-Kitsch-Camp, 1990, 126p.

Robert ALDRICH (dir.), *Une histoire de l'homosexualité*, Paris, Seuil, 2006, 383p.

Christine BARD, *Les garçonnnes : modes et fantasmes des années folles*, Paris, Flammarion, 1998, 159p.

Christophe BAREILLE, *Homosexualités : révélateur social ?*, s.l., Publication Univ Rouen Havre, 308 p.

Catherine DESCHAMPS, *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, 451p.

Didier ERIBON, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999, 526p.

*Les études gay et lesbiennes : colloque du Centre Georges Pompidou, 23 et 27 juin 1997*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1998, 126p.

*Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003, 548p.

Jacques GIRARD, *Mouvement homosexuel en France : 1945-1980*, Paris, Syros, 1981, 206p.

Gérard IGNASSE, *Homosexualité : la reconnaissance ?*, Boulogne-Billancourt, Espace nuit, 1988, 155p.

Renaud LAGABRIELLE, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, Paris, France, Lharmattan, 2007, 315 p.

Stephane LEROY, « *Bats-toi ma sœur* ». *Appropriation de l'espace public urbain et contestation de la norme par les homosexuels* », dans *Métropoles* <http://metropoles.revues.org/4367>, (08-mars 2011).

Anna LIVIA et Kira HALL (eds.), *Queerly phrased : language, gender, and sexuality*, New York, N.Y., Etats-Unis, Oxford University Press, 1997, 460 p.

Grimard MARCEL, « Historicité du discours des jeunes gais et lesbiennes francophones en milieu minoritaire », *Francophonie d'Amérique*, 2001, n° 12, p. 123-132.

Alexandre MARCHANT (mémoire), *Le discours militant sur l'homosexualité masculine en France (1952-1982) de la discrétion à la politisation*, Paris, EPEL, 2001, 248p.

Frédéric MARTEL, *La longue marche des gays*, Paris, Gallimard, 2002, 127p.

Chantal NADEAU, « Sexualités et espace public : visibilité lesbienne dans le cinéma récent », *sociologie et sociétés*, vol.29, n°1, 1997, p.113-127.

Massimo PEARO, « Le moment 70 de la sexualité : de la dissidence identitaire en milieu militant », *Genre, sexualité & société*, 1 juin 2010, n° 3.

Bruno PERREAU (dir.) : Gaspard Françoise et Handman Marie-Elisabeth, *Le Choix de l'homosexualité*, Paris, EPEL, 2007, 277p.

Michael POLLACK, *Une identité blessée. Etudes de sociologie et d'histoire*, Paris, Métailié, 1993, 415p.

Anne & Marine RAMBACH, *La culture gaie et lesbiennes*, Paris, Fayard, 2003, 420p.

Régis REVENIN, « Les études et recherches lesbiennes et gays en France (1970-2006) », *Genre & Histoire*, 2007, n° 1.

Mendès-Leité ROMMEL, « Les recherches sur les homosexuels et les lesbiennes dans le domaine des sciences humaines et sociales en France »,

[http://semgai.free.fr/contenu/textes/RML/rML\\_A\\_la\\_franc.html](http://semgai.free.fr/contenu/textes/RML/rML_A_la_franc.html), consulté le 1 juin 2015.

Colin SPENCER, *Histoire de l'homosexualité : de l'Antiquité à nos jours*, 2nd éd, Paris, Pocket, 2005, 472p.

Florence TAMAGNE, 2006, « Histoire des homosexualités en Europe : un état des lieux », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1 novembre 2006, vol. 53-4, n° 4, p. 7-31.

« Genre et homosexualité : De l'influence des stéréotypes homophobes sur les représentations de l'homosexualité », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2002, vol. 75, n° 3, p. 61.

*Mauvais genre : une histoire des représentations de l'homosexualité*, Paris, EDLM (coll. « Les reflets du savoir »), 286 p.

Louis-Georges TIN, *Homosexualités : expression répression*, Paris, Stock, 2000, 256p.

## **Lesbianisme**

Nicole G. ALBERT, *Saphisme et décadence dans Paris fin-de-siècle*, Paris, France, Éd. de La Martinière, 2005, 361p.

Stéphanie ARC, *Les Lesbiennes*, Paris, Le Cavalier bleu, 2006, 127p.

Paola BACHETTA, « Co-Formations : des spatialités de résistance décoloniales chez les lesbiennes « of color » en France », *Genre, sexualité & société*, traduit par Nathalie Paulme, 2009, n° 1.

Christine BARD, *Femmes travesties : un "mauvais" genre*. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1999, 299p.

Maris-Jo BONNET, *Qu'est-ce qu'une femme désire quand elle désire une femme ?*, Paris, Odile Jacob, 2004, 388p.

*Un choix sans équivoque : recherches historiques sur les relations amoureuses entre les femmes, XVIe-XXe siècle*, Paris, France, Denoël, 1981, 293 p.

Brigitte BOUCHERON, *Introduction à une histoire du mouvement lesbien en France*, *Lez zone*, <http://lezzone.over-blog.com/article-15285319.html>, (24-Oct-2011).

- Dominique BOURQUE, 2009, « Être ou ne pas être subversives ? », *Genre, sexualité & société*, 29 juin 2009, n° 1.
- Line CHAMBERLAND et Julie THEROUX-SEGUIN, *Sexualité lesbienne et catégories de genre*, dans *Genre, sexualité & société*, <http://gss.revues.org/index772.html>, (13-Nov-2011).
- Natacha CHETCUTI, *Se dire lesbienne vie de couple, sexualité, représentation de soi*, Paris, Payot, 2010, 299p.
- Natacha CHETCUTI et Cécile CHARTRAIN, *Lesbianisme : théories, politiques et expériences sociales*, dans *Genre, sexualité & société*, <http://gss.revues.org/index744.html>, (13-Nov-2001)
- Coordination Lesbienne En France, *Invisibilité, visibilité des lesbiennes, Actes du colloque organisé par la CLF à l'Hôtel de Ville de Paris Samedi 19 mai 2007*, Paris, C.L.F., 2008, 224p.
- Coordination Lesbienne En France, *Mouvement des lesbiennes, lesbiennes en mouvement : dans le cadre des 40 ans du MLF : Actes du colloque et des ateliers Chronologie lesbienne*, Montreuil, Ed. Prospéro, 2012, 245p.
- Béatrice DIDIER, *L'écriture-femme*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, 286p.
- Jules FALQUET, *Rompre le tabou de l'hétérosexualité, en finir avec la différence des sexes : les apports du lesbianisme comme mouvement social et théorie politique*, dans *Genre, sexualité & société*, <http://gss.revues.org/index705.html>, (13-Nov-2001)
- Eli FLORY, *Ces femmes qui aiment les femmes*, L'Archipel, Paris, France, l'Archipel, 364 p.
- Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité*, Paris, France, Gallimard, 2007, 211 p.
- Clotilde GENON, Cécile CHARTRAIN et Coraline DELEBARRE, 2009, « Pour une promotion de la santé lesbienne : état des lieux des recherches, enjeux et propositions », *Genre, sexualité & société*, 2009, n° 1.
- Catherine GONNARD, *L'amant et la veuve du soldat inconnu*, dans *La France Gay et lesbienne*, <http://www.france.qrd.org/spip.php?article4386>, (11-Jun-2011).
- Diane LAMOUREUX, 2009, « Reno(r/m)mer « la » lesbienne ou quand les lesbiennes étaient féministes », *Genre, sexualité & société*, 29 juin 2009, n° 1.
- Erika LANGE, *Les lesbiennes*, Paris, Éditions Garancière, 1984, 294p.
- Martine LAROCHE, Michèle LARROUY et Archives, recherches et cultures lesbiennes, 2009, *Mouvements de presse : années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*, Paris, Archives recherches cultures lesbiennes, vol. 1/, 199 p.

Brigitte LHOMOND, « Lesbiennes : un risque moins sexuel que social », *Le Journal du S.I.D.A.*, 1992, n° 43-44, p. 43.

Claudie LESSELIER, « La construction socio-historique du lesbianisme » dans *Recherches sur les femmes et recherches féministes*, Nantes, CNRS, 1990, 246p.

Geneviève PASTRE, *De l'amour lesbien*, 2nd ed, Paris, Horay, 2004, 322p.

Jérémy PATINIER, *Le Lesbictionnaire : 1000 choses à savoir quand on est lesbienne*, s.l., Des Ales sur un Tracteur, 2012, 198p.

Emmanuelle RETAILLAUD-BAJAC, 2009, « Du « clan divin des femmes amoureuses » à la « race maudite » : élaboration, représentations et discontinuités de l'identité lesbienne dans la trajectoire de Mireille Havet (1898-1932) », *Genre, sexualité & société*, 29 juin 2009, n° 1.

Anne REVILLARD, « L'identité lesbienne entre nature et construction », *Revue du MAUSS*, vol. 19, n° 1, janvier 2002, p.168

Adrienne RICH, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles questions féministes*, 1981, p.1.

William SIMON et John H. GAGNON, « Les normes de la féminité dans la communauté lesbienne [1967] », *Genre, sexualité & société*, traduit par Christophe Broqua (avec la collaboration de Nathalie Paulme), 2011, Hors-série n° 1.

Forence TAMAGNE, « L'identité lesbienne : une construction différée et différenciée ? », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 1 juillet 2001, n° 84, p. 45-57.

Monique WITTIG, *La pensée straight*, Paris, Amsterdam, 2007, 119p.

### **Les communautés et minorités**

Howard BECKER, *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985, 247 p.

Benedict ANDERSON, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, traduit par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, France, La Découverte, 2002, 212 p.

Raymond BOUDON, François BOURRICAUD, *Dictionnaire critique de sociologie*, PUF, 1994 [1982], 736 p.

Sylvie BURGNARD, « Se regrouper, se rendre visibles, s'affirmer : l'expérience des mouvements homosexuels à Genève dans les années 1970 », *Genre, sexualité & société*, 1 juin 2010, n° 3.

Adeline CHERQUI, Hamman Philippe, *Production et revendications d'identités*, Paris, L'Harmattan, 2009, 276p.

Denise DESHAIES et Diane VINCENT (dir.), *Discours et constructions identitaires*, Québec, Canada, Les Presses de l'Université Laval, 2004, 228 p.

Erving GOFFMAN, 1975, *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, traduit par Alain Kihm, Paris, France, Éd. de Minuit, 175 p.

Magali NAYRAC, 2011, « La question de la représentation des minorités dans les médias, ou le champ médiatique comme révélateur d'enjeux sociopolitiques contemporains », *Cahiers de l'Urmis*, 4 octobre 2011, n° 13.

Erik NEVEU, *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris, La Découverte, 2011 [1996], 127 p.

Fabrice PATEZ, 1998, « Quelques remarques sur l'imaginaire national », *Les Cahiers du Cériem*, 15 octobre 1998, n° 3, p. 3-13.

Massimo PREARO, *Le moment politique de l'homosexualité – mouvements, identités et communautés en France*, Lyon, presse universitaire de Lyon (coll. « SXS sexualités »), 329 p.

Isabelle RIGONI, 2010, « Éditorial. Les médias des minorités ethniques. Représenter l'identité collective sur la scène publique », *Revue européenne des migrations internationales*, 1 février 2010, vol. 26, n° 1, p. 7-16.

Virginie SASSOUN, *Femmes Noires sur papier glacé*, Bry-sur-Marne, INA, 2014, 193 p.

Ferdinand TÖNNIES, *Communauté et société*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, 276 p.

## **Méthodologie**

Laurence BARDIN, *L'analyse de contenu*, Paris, PUF, 2007, 291p.

Alain BLANCHET, Anne GOTMAN, *L'entretien*, Paris, A. Colin, 2007, 126p.

Jean DE BONVILLE, *L'analyse de contenu des médias*, Paris, De Boeck, 2006, 451p.

Annie DUPRAT, *Images et histoire : outils et méthodes d'analyse des documents iconographiques*, Paris, Berlin, 2007, 223p

## Table des matières

REMERCIEMENTS .....	2
INTRODUCTION .....	3
CHAPITRE I : La création du magazine, « une identité lesbienne plutôt que politique » .....	14
1 – Un contexte de revendications sociales – les mouvements féministes et homosexuels .....	14
2 – Une ligne éditoriale floue.....	20
3 – « Le laminage de la distribution » .....	27
CHAPITRE II : « Une revue lesbienne d'information et d'opinions » .....	32
1 – Une esthétique de la « visibilité lesbienne » .....	32
1.1. – Des couvertures symboliques .....	32
1.2. – La parole lesbienne .....	38
1.3. – La visibilité des corps.....	44
2 – Le passé en commun .....	50
2.1. – Une histoire à revendiquer .....	50
2.2. – Une histoire mythique : l'utopie d'une nation lesbienne .....	56
3 – Une discours normatif .....	60
3.1. – « On était que des passeuses de liens entre deux lesbiennes » .....	60
3.2. – Un modèle pour le lectorat .....	65
4 – D'une « revue d'opinions » à une média de veille .....	69
4.1. – Une veille du discours législatif .....	69
4.2. – Contre le discours médical.....	73
4.3. – Un potentiel contestataire.....	75
4.4. – Un magazine basé sur la non-conformité.....	80
CHAPITRE III : Le modèle lesbien entre les lignes .....	86
1 – Un portrait robot de l'homosexuelle.....	86
1.1.- La figure type : un modèle très uniforme.....	86

1.2.- « <i>Butch cher fem</i> ».....	92
1.3. - La lesbienne à Lesbos ou le communautarisme valorisé.....	96
2 – Les petites annonces .....	101
2.1. – Les petites annonces : fonctionnement et évolution .....	101
2.2. – Les petites annonces : panorama du lectorat .....	106
3 – Une presse sans tabou ? Des sujets qui dérangent .....	111
3.1. – De « <i>Bi s'abstenir</i> » à « <i>Les bisexuels sont parmi nous</i> » .....	111
3.2. –« Entre femmes ce n'est pas vraiment du sexe ».....	122
3.3. – La sexualité lesbienne : objet d'une reconquête .....	128
 CHAPITRE IV : la chute de <i>Lesbia Magazine</i> .....	 136
1 – Une évolution contrariée par ses propres limites .....	136
1.1. – Les difficultés du bénévolat .....	136
1.2. – <i>Lesbia 2.0</i> : le rendez-vous manqué .....	141
1.3. – Une pouvoir d'achat pas si rose .....	144
2 – Un imaginaire dépassé face à la quête de nouveaux modèles .....	148
2.1. – La figure de la <i>lesbienne chic</i> .....	148
2.2. – Le personnage lesbien dans les séries télévisées .....	150
2.3. – La lipstick lesbienne .....	154
3 – <i>Lesbia Magazine</i> et son lectorat : un dialogue rompu .....	156
3.1. – Un magazine « figé dans les procédés militants » .....	156
3.2. – La pérennité du contenu face à un lectorat qui évolue .....	160
3.3. –La mixité : un symbole du divorce consommé .....	165
 CONCLUSION.....	 169
ANNEXES.....	173
TABLE DES ANNEXES .....	191
BIBLIOGRAPHIE .....	192
TABLE DES MATIERES .....	202

